



Le Folklore Brabançon

RTWISBIQUE
Archives

2

09

**Le
Folklore
Brabançon**

JUIN 1959

N° 142

Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

Service de Recherches Historiques
et Folkloriques de la Province
de Brabant

VIEILLE HALLE-AUX-BLES, 12
BRUXELLES

SOMMAIRE

<i>André Gonthier n'est plus</i>	141
<i>Histoire d'Ixelles</i>	
André Gonthier	144
<i>Esquisse d'une Monographie de la</i> <i>Commune d'Evere (suite)</i>	
M.J.G. Dessart	176
<i>Pluie en Brabant</i>	
Maurice Carême	193
<i>Miettes Archéologiques et Folklori-</i> <i>ques du Brabant</i>	
W. Lassance	194
<i>L'Orientation dans les Archives de</i> <i>Limal</i>	
Ch. De Vos	212
<i>Au fil de la Lasne</i>	
Joseph Delmelle	217
<i>Chemins en Brabant</i>	
Joseph Delmelle	251
<i>Tableau de Concordance des Calen-</i> <i>driers Républicain et Grégorien</i> .	252
Revues Belges	259
Revues Etrangères	261
Nos Miettes	263

JUIN 1959
N° 142
PRIX : 35 FR.

Le Service de Recherches
Historiques et Folkloriques du Brabant
publie également une Revue

• DE BRABANTSE FOLKLORE •

Au sommaire du n° 142
du deuxième trimestre de 1959 :

Inleiding.

Mijn verre zuster Beatrijs.

Originele Iconografie der stad Tienen
van de XVI^e tot de XIX^e eeuw.

Over de situatie in het site van Tienen.
Tienen op de taalkaart.

Bijdrage tot de Tiense Numismatiek.

Images d'architecture privée
du XVI^e et XVII^e siècle à Tirlemont.

Een huis dat sterft.

Twee grote Figuren uit de geschiedenis van
de getegouw: Bartholomeus de Vleeschouwer
en Beatrijs van Nazareth.

Enkele dokumenten

over de beiaard van Tienen.

Het Tiens sinnespel van 1539.

Een Figuur uit de Tiense Folklore.

Regards sur la présence du français
à Tirlemont.

De Prent als pedagogisch leermiddel.
Iets over de Provinciale Normaalschool
te Tienen.

Soldaten in de Folklore.

Volksgeschiedenis in de spreekwijze.



André Gonthier n'est plus

André Gonthier n'est plus. Il a été terrassé par un mal qui ne pardonne pas, après avoir lutté pendant de terribles semaines.

Pour nous qui l'avons bien connu et qui étions précisément en relations suivies de travail, la nouvelle de sa mort fut comme une bombe. André Gonthier était l'un de nos plus actifs membres de la Commission du Folklore Brabançon. Il faisait partie également du comité de rédaction de notre revue et les rapports confiants qui s'étaient établis entre lui et nous, font qu'aujourd'hui nous pleurons davantage la disparition d'un ami précieux et fidèle plutôt que d'un collaborateur érudit. A sa femme et à ses enfants nous présentons nos condoléances émues.

André Gonthier fut l'un des premiers, en 1957, à nous encourager dans notre entreprise. Grâce à ses conseils éclairés, « Le Folklore Brabançon » prospéra bientôt.

Né le 11 avril 1894, il fut jeune volontaire sur l'Yser. Avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles, ses blessures encourues en 1914 l'obligèrent très tôt, hélas, à réduire son activité au barreau. Malheureusement et... heureusement pour nous puisque ainsi il se tourna par goût vers l'histoire et la sociologie. Il fut bientôt l'un des membres fondateurs de

la « Société Jean Bodin pour l'Etude Comparative des Institutions ». Il y traitait de toutes questions touchant le Japon.

André Gonthier avait huit ans lorsque, en 1902, ses parents se fixèrent à Boondael. « A Boondael, hameau perdu, asile de silence et de mystère, endormi dans la campagne des environs de Bruxelles », comme il l'écrivait lui-même.

C'est la célébration du Centenaire des Ecoles du Bois de la Cambre en 1952, qui l'incitera à se pencher sur le passé de son milieu d'enfance, qu'il aimait tant, et qu'il voyait rongé tous les jours par la ville tentaculaire. C'est alors qu'il fit le tour de tous les « anciens » du village, les encourageant à exhumer les photographies jaunies des temps passés et il partit lui-même, l'appareil photographique en bandoulière, pour fixer chaque jour sur la pellicule un nouveau site menacé. Après avoir réuni de la sorte l'iconographie de Boondael, qui illustra maintes de ses conférences, il se pencha sur les cartons poussiéreux d'archives de toutes sortes. Ainsi, de chartes en plans, de minutes de procès en procès-verbaux, le cadre de ses recherches s'élargit pour aboutir à une plaquette sur Boondael d'abord, à l'Histoire d'Ixelles ensuite.

« Boondael d'aujourd'hui, a-t-il écrit, n'est plus celui d'autrefois tel que nous le montre la carte de Popp de 1866. Les urbanistes se sont acharnés à le défigurer. La plupart de ses fermes ont été abattues. Ses terres ont été remuées, loties, bâties. Ses chemins creux ont été comblés. Son église a été déplacée. Le vieux village a bien essayé de se défendre contre la menace d'écrasement que la Babylone moderne faisait peser sur lui mais, attaqué de flanc par de larges artères de béton qui dévalaient du Solbosch et faisaient honte à ses vieilles rues aux pavés inégaux, il a fini par se résigner et il a accepté d'abandonner une partie de ses droits moraux souverains pour se fondre dans un ensemble plus vaste. Bientôt il aura disparu mais son souvenir vivra toujours dans le cœur de ceux qui l'ont connu et aimé. »

Si André Gonthier n'a plus pu assister à la publication de son dernier ouvrage, il savait pourtant que le travail était en bonnes mains. Déjà il s'appêtait à corriger les premières épreuves quand la mort le priva de cette joie.

En commençant aujourd'hui la publication de son « Histoire d'Ixelles », nous pensons que c'est là le plus bel hommage que nous puissions rendre à sa Mémoire. Puisse sa femme, sa fidèle collaboratrice de tous les jours, et ses enfants, trouver ici cette suprême consolation à une perte irréparable.

Boondael et André Gonthier ont disparu, mais leur souvenir vivra toujours dans le cœur de ceux qui les ont connus et aimés.

LA DIRECTION.

Histoire d'Ixelles

AVANT-PROPOS

Dans l' *Histoire des Environs de Bruxelles* qu'il a publiée en 1855, Alphonse Wauters affirme que l'histoire d'Ixelles se réduit à quelques épisodes peu importants. Trente ans plus tard, P. Le Roy, dans la *Monographie* qu'il consacre à la Commune, déclare : « Ixelles n'a pas d'histoire ».

Formule tranchante, jugement contestable. Je crois pour ma part qu'Ixelles, — village du Brabant associé de tout temps à celui de Boondael pour former une seigneurie, puis une commune —, a une histoire qui lui est propre, une histoire où les faits, intelligibles dans leur contexte local seulement, se succèdent et s'enchaînent naturellement.

Il y a toujours eu une politique ixelloise, une administration ixelloise, une société ixelloise, une police ixelloise et, jusqu'en 1795 à tout le moins, une Cour de justice ixelloise qui toutes ont laissé de nombreux témoignages de leur activité.

Ixelles a un passé riche en traditions et en institutions, un passé dont ses habitants ignorent presque tout et qui pourtant influence leur comportement, façonne leurs instincts et détermine une bonne partie de leurs actions.

Certes, ces traditions et ces institutions sont taillées à la mesure de la localité qu'elles ont animée et régentée. Mais

dans un pays où les plus petites seigneuries jouissaient de larges privilèges et où le particularisme communal est demeuré aujourd'hui encore extrêmement vivace, elles revêtent, croyons-nous, une importance plus grande que partout ailleurs. Au même titre que les traditions et les institutions nationales elles contiennent un message qu'il appartient à l'historien de déchiffrer.

La route tracée dans le temps par la communauté ixelloise est marquée par trois événements particulièrement féconds en conséquences d'avenir : A la fin du haut moyen âge, les grands défrichements et le réveil de la vie économique font surgir le village. Aux temps modernes, la brasserie donne au village l'aspect d'un bourg industriel et à l'époque contemporaine, la formation des agglomérations urbaines géantes transforme le bourg en un grand faubourg de la capitale.

L' « Histoire d'Ixelles » comprendra trois parties. La première, consacrée aux origines, débute à l'extrême fin du XII^e siècle lorsque dame Gisèle s'apprête à sanctifier le bois de Soignes et le gracieux ruisseau des Plumes (Pennebeke) dont l'abbaye de la Cambre, qu'elle fonde, commande les eaux. Quelques colons, installés non loin de là au bord du marais, transforment le paysage. Ils défrichent le bois des Loups (Swolfsbosch), ouvrent dans la terre neuve les premiers sillons, creusent les étangs, élèvent des digues, séparent la terre de l'eau. Un siècle plus tard, on y élèvera un établissement charitable, hospitalier qui, au XV^e siècle, deviendra leur maison de piété.

La deuxième partie s'ouvre sur une vision d'enfer. Après l'âge d'or des Grands Ducs d'Occident et de l'empereur Charles-Quint, les furies espagnoles. En 1581, le village fut effroyablement saccagé et brûlé au sol. Ceux qui le reconstruisirent apportèrent avec eux le noble art de brasser. Cet art portait en lui un nouvel âge d'or.

L'apparition de la brasserie, qui s'insère dans l'histoire d'Ixelles en l'an 1596, a bouleversé la vie économique et sociale du hameau. Au XVII^e et XVIII^e siècles, Ixelles et la brasserie sont deux sujets qui sont indissolublement liés. Ixelles a gratifié la brasserie de son eau, de sa situation géographique favorable et de ses immunités fiscales. De son côté, la brasserie lui a tout donné. Pourvoyeuse de travail et de richesse, elle a libéré une grande partie de la population du dur

travail de la terre et apporté à tous de meilleures conditions de vie.

En 1795, la Révolution française, qui venait de jeter bas un monde alourdi de titres et de privilèges surannés, s'introduisit dans l'administration de la seigneurie et l'abolit. Elle réunit autoritairement son territoire à celui du haut-Ixelles, demeuré jusqu'alors sous l'autorité du Magistrat de Bruxelles et Pérygea en municipalité. Les nouveaux maîtres de la communauté ixelloise mirent en valeur les biens fonds qu'ils avaient enlevés à l'abbaye de la Cambre et restitués à la circulation. Obéissant à une sorte d'ivresse de la construction, ils couvrirent le sol de la Commune d'un manteau d'habitations. Au cours des XIX^e et XX^e siècles, on expropriera sans cesse de nouveaux espaces verts pour faire des nouveaux quartiers comme au XII^e et XIII^e siècles on défrichait de nouvelles parties de la forêt pour faire de la terre.

L'urbanisation du territoire de la Commune, qui forme la troisième partie de l'« Histoire d'Ixelles » est un sujet vibrant de vie et d'action. C'est une sorte d'épopée de la construction dont le premier chant a été écrit sur les hauts d'Ixelles par de petits bourgeois industriels et spéculateurs et le deuxième sur le bord des étangs, dans la plaine de Tenbosch et sur la Montagne des Cygnes par l'inspecteur-voyer, Victor Besme, le grand architecte des faubourgs de Bruxelles. Le service des Travaux et de l'Urbanisme écrit actuellement la fin du poème dans les champs de Boondael.

L'« Histoire d'Ixelles » que nous présentons aujourd'hui au lecteur est un travail neuf. Il a été établi pour la période de l'ancien régime à l'aide d'une documentation puisée en majeure partie dans les archives de l'ancienne « Cour censale de Boondael », de l'« Abbaye de la Cambre », du « Conseil de Brabant » et aussi dans les « livres de fiefs » et de « cens » du vicomte de Bruxelles.

En ce qui concerne l'époque contemporaine, nous avons compulsé les actes de l'« Administration Centrale et Supérieure de la Belgique », de la « Préfecture de la Dyle » ainsi que les procès-verbaux des « Registres des Délibérations du Conseil communal », les Rapports communaux et les collections de journaux locaux.

Nous avons voulu faire de cette « Histoire d'Ixelles » plus qu'une simple chronique. Nous nous sommes efforcés

d'animer les textes et de laisser parler les documents de manière à faire du passé une réalité vivante et de l'histoire qui le raconte une offrande de vérité libérée de la patine du temps.

J'exprime ma plus vive gratitude à M. Roger Callewaert, urbanologue, qui a bien voulu mettre à ma disposition un grand nombre de documents et qui m'a permis de les utiliser. Je remercie également M. Guillaume Govaers, secrétaire de la Commune d'Ixelles qui m'a autorisé à consulter les archives communales, MM. Joseph Lecharlier et François Bergmans, respectivement directeur et chef de bureau au secrétariat qui par leur connaissance de ces archives ont grandement facilité ma tâche. Merci aussi à M. Léon Fustin, directeur honoraire, à l'Administration communale d'Ixelles qui ont bien voulu lire ces pages et qui m'ont suggéré quelques sages et judicieuses corrections.

À tous ceux qui ont fécondé la terre d'Ixelles de leurs idées et de leurs mains, je dédie ce travail.

ABREVIATIONS

- B. R. Bibliothèque Royale.
A. G. R. Archives Générales du Royaume.
A. E. B. Archives ecclésiastiques du Brabant.
Gr. Sc. Br. Greffes scabinaux Bruxelles.
A. V. B. Archives de la Ville de Bruxelles.
A. C. S. B. Administration Centrale et Supérieure de la Belgique.
P. D. Préfecture de la Dyle.
A. C. I. Archives de la Commune d'Ixelles.
R. D. C. I. Registres des Délibérations du Conseil communal d'Ixelles.
R. C. I. Rapports Communaux de la Commune d'Ixelles.
B. C. I. Bulletin de la Commune d'Ixelles.

PREMIERE PARTIE

Les origines d'Ixelles

AU XIII^e ET XIV^e SIECLES

CHAPITRE PREMIER



Ixelles, l'histoire commence à l'extrême début du XIII^e siècle. Le premier document qui s'y rapporte et qui est parvenu jusqu'à nous est daté de 1201. C'est l'acte par lequel le duc de Brabant, Henri I donne à dame Gisèle le terrain où s'élèvera le monastère de la Chambre de Notre-Dame — Camera Beatae Mariae — en néerlandais : Ter Cameren, dont on a fait : La Cambre.

IXELLES-LE-VICOMTE

Des circonstances qui tirèrent Ixelles des brumes d'un haut moyen âge finissant, nous ignorons tout. Aucun document ne nous parle de la fondation du village. Aucun récit, aucune légende ne fournit de l'événement une explication imaginaire ou fabuleuse. Le nom du site — Elsene, Elsele ou Else-sele (la demeure des aunes) — ne nous apporte que peu

de clarté sur les origines de la communauté (1). Par ailleurs, les archives du sol ixellois ne sont pas riches. Aucune trace de villa romaine ou carolingienne n'a été découverte sur le territoire de la Commune. Trois tombes ont été mises à jour dans un jardin de la rue du Viaduc, mais leur mobilier ne comportait qu'un fragment de poterie mérovingienne, ce qui a permis de les dater, mais non de les interpréter.

S'il est vrai que la présence de tenures nobles témoigne en faveur de la haute antiquité d'un lieu, la colonisation d'Ixelles a dû commencer sur la Montagne des Cygnes (Zwaenenberg) (2), sur les hauteurs de l'Ermitage (3) et de la Pierre Rouge (Roodenstein) (4). C'est là, en effet que nous trouvons plusieurs petits fiefs composés de quelques bonniers (5) de terre qui relevaient soit directement du duc de Brabant, soit du vicomte de Bruxelles (6), soit du seigneur de Koekelberg (7).

Les marécages de la vallée du Pennebeek étaient considérés comme malsains et ce n'est vraisemblablement que plus tard que de nouveaux pionniers de condition servile s'occupèrent de les assainir et de les drainer. Ils construisirent des digues, creusèrent des étangs et érigèrent un moulin à farine qu'en 1210 le Duc offrit à l'abbaye de la Cambre. A dater de cette époque, le « Ruisseau des Plumes » (Pennebeke) devint le « Ruisseau qui moult » (Maelbeke) ou le « Ruisseau du Moulin » (Molenbeke).

Moyennant paiement d'un « cens » (8) annuel, le Duc donna en tenure à ces colons le sol sur lequel ils s'étaient établis

(1) Van Locy. A.C.H. « Studie over de Nederlandsche Plaatsnamen in de gemente Elsene en Ukkel ». Leuven, 1931, pp. 83 à 97.

(2) La Montagne des Cygnes se trouvait vers le haut de la rue de l'Orge et de la rue de la Brasserie.

(3) L'Ermitage était situé entre les rues Dautzenberg et Gachard.

(4) Le chemin de la Pierre Rouge longeait plus ou moins les actuelles rues du Bourgmeistre et Geo Bernier. Il aboutissait à la chapelle de la Pierre Rouge qui était située au carrefour de la rue du Bourgmeistre et de la chaussée de Boondael.

(5) Le bonnier à Ixelles valait 91 ares 3809 milliares.

(6) A.G.R. Gr. Sc. Br. n° 4246 n°s 60, 62, 63, 64.

(7) A.G.R. Gr. Sc. Br. n° 2305 n° 727 (Wijckhoecken).

(8) Le « cens » est une sorte de loyer de la terre payable au seigneur soit en denrées, soit en monnaies, soit en volailles.

et il en fit ses tenanciers. Une petite agglomération, faite de quelques cabanes et chaumières, se constitua sur les bords du Grand Etang au carrefour des routes qui menaient vers Bruxelles (chaussée d'Ixelles), Boondael (chaussée de Boondael), Auderghem (rue de la Brasserie) et Etterbeek (rue de la Digue). Au milieu du XIII^e siècle, lorsque le châtelain de Bruxelles fut annobli et que ses possessions furent érigées en vicomté, ce hameau fut rattaché à la seigneurie de Boondael et prit le nom d'Ixelles-sous-le-Châtelain ou d'Ixelles-le-Vicomte (Elsele-Borgraeve).

FONDATION DE L'HOSPICE D'IXELLES

Au spirituel, Ixelles dépendait de la Collégiale des SS. Michel et Gudule (9). C'est dans cette église que les villageois allaient faire leurs dévotions et c'est dans le cimetière de celle-ci qu'on les inhumait.

Au pied de la « Montagne Raide » (Zwaerenberg) (10), là où le petit peuple de Bruxelles s'arrêtait pour souffler lorsqu'il rentrait à la ville chargé de bois mort ramassé dans la forêt de Soignes, une âme charitable avait fait construire un refuge. En mai 1300, le jour de l'Invention de la Croix, le duc Jean II de Brabant, qui passait par là en revenant de la chasse, eut son attention attirée par cette œuvre humanitaire. Il la prit sous son patronage et les donations affluèrent, ce qui permit d'agrandir le bâtiment et d'y installer un concierge. Le refuge devint alors l'Hospice de la Sainte-Croix d'Ixelles (Hospitalis Sanctae Crucis de Elsela) où, de la mi-mai à la mi-septembre on distribuait aux pauvres gens porteurs d'un fagot un quart de pot de bière, un morceau de pain et un peu de fromage (11).

(9) A tort, Leroy dans sa *Monographie* prétend que le village d'Ixelles faisait partie de la paroisse d'Uccle. Il confond vraisemblablement le village d'Ixelles et celui de Boondael.

(10) La Montagne Raide était un des noms donnés à la chaussée d'Ixelles qui à cette époque suivait le tracé de la rue De Vergnies.

(11) Musée Communal d'Ixelles. Le Livre aux Résolutions des Maîtres et Tuteurs de l'Hospice d'Ixelles, t^{re} 6.

IXELLES-SOUS-BRUXELLES

Quelques chaumières apparurent en face de cette maison pieuse et il se forma un hameau nouveau séparé du précédent par la largeur de l'étang. On l'appela Ixelles-sous-Bruxelles parce qu'il était situé dans la franchise de la ville. Plus tard, lorsque l'abbaye de la Cambre construisit quelques maisons sur la digue à côté du moulin, les deux hameaux se trouvèrent joints. Ils restèrent cependant administrativement divisés.

Les gens d'Ixelles, qu'ils appartenissent au Vicomte ou au Magistrat de Bruxelles, vivaient de peu. Le moutier avait pris les meilleures terres. Le Duc se réservait jalousement tout ce qui dans la forêt était à plumer, à écorcher, à larder et à rôtir. Les chanoines de Sainte-Gudule décimaient sur toutes les choses où, suivant la naïve formule d'un acte de 1230, « le soleil luisait, la rosée tombait et le vent soufflait ». Les décimateurs prenaient la dixième gerbe de blé, le dixième panier de fruits, la laine de la dixième brebis tondue et le miel de la dixième ruche récoltée. Au seigneur, les vilains devaient aussi abandonner quelques monnaies d'argent et quelques chapons gras à titre de redevance. Du moins pouvaient-ils puiser dans le ruisseau toute l'eau qu'ils désiraient et ramasser dans la forêt tout le bois mort qu'il fallait pour garnir l'âtre et faire fumer la cheminée. Dans les bonnes années, leur champ et leur pré leur procuraient le pain, la chair, le lait, le fromage et aussi l'orge avec lequel ils brassaient car, en ce temps, dans le plat-pays de Brabant, chacun faisait sa bière au chaudron. La ville fournissait le reste. Chaque semaine, ils allaient y échanger les produits de la ferme contre le sel, les épices, le drap, les ustensiles et les outils.

Les habitations étaient rustiques. A l'origine, elles étaient fabriquées de bois et d'argile. Dans la suite, lorsqu'on découvrit dans la chaussée de Boondael des bancs de grès calcaireux, non gélif et qui se taillait bien, les plus favorisés se firent bâtir des maisons en pierres blanches qui comprenaient habituellement trois pièces contiguës : la cuisine, la chambre et l'étable. Le mobilier se composait de lits, d'une huche, d'une table et de bancs.

Le sol ne leur appartenait pas, mais les fruits qu'ils récoltaient étaient à eux. En cet âge agraire, la terre, principale

source de richesse, était accaparée par le seigneur qui l'« arrentait » à des tenanciers roturiers. Ceux-ci, moyennant promesse de payer les redevances, acquéraient un droit de possession qu'ils pouvaient vendre, léguer ou louer. Le contrat de location avait pour effet de créer une nouvelle division purement servile de la propriété ; le roturier-possesseur se déchargeait sur le roturier-locataire du soin de payer les redevances et il aggravait cette charge d'un loyer. Ainsi, il se forma une classe de roturiers de roturiers qui constituaient l'arrière-ban de la roture.

Comme on le voit, dès le début de son histoire, cette miette d'humanité que constitue la société ixelloise apparaît déjà comme singulièrement compliquée.

Fondation de la Chapelle

CHAPITRE II



LE 10 mai 1459, tous ces gens, à quelque classe ou à quelque juridiction qu'ils appartenissent, éprouvèrent une grande joie. En ce jour, l'évêque de Cambrai vint consacrer solennellement l'autel de l'hospice et y déposer deux parcelles de la Sainte-Croix. Le petit bâtiment, devenu chapelle, fut ouvert au culte sous le nom de chapelle de Notre-Dame et de la Sainte-Croix et, à partir de ce moment les habitants d'Ixelles ne durent plus se rendre à la ville pour assister à l'office divin.

Cet événement marquait l'aboutissement de longues discussions et de laborieuses négociations avec les chanoines de Sainte-Gudule qui voulaient bien que les gens aillent prier ailleurs que chez eux mais qui se refusaient à abandonner la moindre parcelle de leurs privilèges et de leurs prébendes. Cependant, le 19 mai 1457, un certain Jean Vandenzassele légua à l'hospice une somme de 120 florins à condition qu'on y célébrât chaque année deux messes pour le repos de son âme. Lorsque l'exécuteur testamentaire, Nicaise Pichot, fils d'Albert, menaça comme il en avait le droit, de transférer le legs à une autre institution religieuse si dans les deux ans il n'était pas satisfait au vœu du testateur, les chanoines s'inclinèrent. Ils désignèrent un desservant à qui ils permirent de dire chaque semaine en la nouvelle chapelle deux messes ordinaires, le dimanche et le vendredi, ainsi qu'une troisième, le samedi, mais tous les quinze jours seulement. Pour favoriser la fondation

d'aumônes et stimuler la générosité des fidèles, l'évêque accorda une indulgence de quarante jours à ceux qui visiteraient dévotement le nouveau sanctuaire le jour anniversaire de sa consécration et y laisseraient quelque argent (12). Il fixa également la date de la procession au premier dimanche de juillet (13).



Gillis Van Coninxloo (1544-1600). Les étangs d'Ixelles au XVI^e siècle.
Musée Ancien des Beaux-Arts de Bruxelles.

LES ETANGS, VIVIER DE L'ABBAYE DE LA CAMBRE

Les deux hameaux étaient séparés de l'abbaye par une chaîne de quatre belles pièces d'eau : le Grand Etang, qui englobait l'actuelle place Eugène Flagey ; le Pennebroeck et le Ghevaert, aujourd'hui réunis, pour former le second étang ; enfin, le Paddevijver tout proche de l'abbaye qui sera asséché au XIX^e siècle. Le ruisseau du Maelbeek qui sourdait de

(12) Id., f° 6.

(13) A.G.R. A.E. Br. n° 5762. Instructie van wegens d'abdisse van

l'enclos abbatial les longeait et les nourrissait de son eau. Il avait été régularisé et coupé par des vannes qu'on ouvrait ou fermait à volonté (14). Au delà de la chapelle, son lit était presque toujours à sec et c'était l'eau du lac qui, amenée sous la digue dans un conduit, alimentait le bief et faisait tourner la roue du moulin (15).

Les étangs servaient de vivier aux religieuses de la Cambre. La pêche se pratiquait au moyen de grands filets tels que le graveur Harrewijn les a représentés dans la vue de l'abbaye de Gembloux qu'il dessina pour « le Théâtre Sacré » de Sanderus en 1726. Il y avait également cinq petites mares appelées « savoirs » où le poissonnier du monastère élevait des alevins (anthenoys) de carpe et de poisson blanc (witvisch) qu'après un an il transvasait dans les eaux vives pour y prendre de la taille et du poids jusqu'à ce qu'ils fussent jugés dignes de figurer sur la table monastique (16).

Le Grand-Etang était vidé chaque année à la Sainte-Catherine. La pêche qu'on y faisait ce jour-là était miraculeuse. Le poissonnier, armé d'une gaffe et d'un crochet, faisait basculer la grosse pierre et la planche qui fermaient un conduit spécial aménagé sous la digue. L'eau se précipitait en torrent dans le passage souterrain vers un puit maçonné et entraînait le poisson qui était recueilli dans un filet (17).

Cette pêche annuelle était réglemantée par deux conventions signées le 21 mai 1384 et le 15 décembre 1414 avec les possesseurs des étangs et des moulins d'Etterbeek, de Saint-Josse-ten-Noode et de Schaerbeek qui utilisaient les eaux du Maelbeek. Vranx Vanden Spiegel vidait l'étang de Schaerbeek trois semaines avant la Toussaint ; Gilles le Noir, celui de Saint-Josse-ten-Noode quatorze jours plus tard. La veuve Henri Freybaert lâchait les eaux à Etterbeek vers le huit novembre et le poissonnier de la Cambre, le jour de la Sainte-Catherine (18).

Cameren. Pièce datée du 6 juillet 1750, p. 2.

(14) Id., n° 5759. Salvation pour l'abbesse, art. 3.

(15) Id. Requête du 16 mai 1750.

(16) Id., n° 5760.

(17) Id., n° 5759. Enquête pour Cecile Bartholijs, p. 133.

(18) Id., n° 5759. Autre satisfaction pour l'abbesse. Copie de l'acte de 1414.

LA CAMPAGNE

La plupart des terres environnantes (350 bonniers environ) appartenaient à l'abbaye. Celle-ci les avait reçues incultes (19) et les avait transformées en labours et en pâtures. Elle avait commencé par les faire valoir directement, puis les avait distribuées entre quatre fermes : celle de « Ledeberg », con-



La ferme du Zwaenenberg au début du XX^e siècle.

struite à l'extérieur de l'enclos monastique, exploitait un champ grand de cinquante-huit bonniers, le Ruytersvelt ; celle de « Ter Winnen », installée au hameau de Vleurgat, un autre plus important encore, le Grootvelt. A celle de la « Maison d'Ardoise » (Schallienhuys) étaient attachés dix bonniers et trois journaux (20) de terre à blé et à celle du « Wymbroeck », sous l'étang de l'Ermitage, deux bonniers et un journal seulement de prairie (21).

Sur la « Montagne des Cygnes » (Zwaenenberg), en bordure du bois dit « Den Meurter », se dressaient trois fermes-

(19) Id., n° 5566. Acte de 1210.

(20) Id., n° 5706.

(21) Id., n° 5706.

châteaux enfermées dans leurs murs : « Ter Goyten », « Zwaenberg » et « Ten Voirde ». La première appartenait, en 1445, à Jean van Aa qui la donnait à bail à Denis Goly et en retirait chaque année vingt « pieters » d'or, trente et un sacs de seigle, cent gerbes de paille et la moitié des fruits du verger (22). La seconde, appelée parfois « Den Guytshof », était entourée de dix-huit bonniers et demi de champs, de prés et d'étangs. La troisième comprenait les deux fermes de « Ten Voirde » et du « Zwaenberg » qui en 1484 se trouvaient réunies et appartenaient à Daniel Strael. Elles passèrent dans la suite à Gérard Geeraerts, à Corneille Wellemans (23) puis à Marie de Bonnières, veuve du chevalier Jacques de Marnix de Sainte-Aldegonde et mère de Philippe de Marnix, notre Rabelais protestant, le compagnon de Guillaume le Taciturne (24).

Ces fermes, aux toitures d'ardoises (25), perdues dans les blés mûrissants, composaient avec les étangs un tableau comme Breughel l'Ancien devait l'aimer. De grands vergers couvraient les abords du village (26). Partout, la forêt cernait l'horizon ; le bois de Soignes à l'Ouest, celui de l'Echange (Mangeling) (27) au Sud, celui des Loups (s'Wolfsbosch) à l'Est. De menus ruisselets argentaient la campagne. Ils récoltaient l'eau du ciel et des sources que la terre grasse refusait d'absorber. Par temps sec, leur débit était mince mais quand tombaient les grandes pluies d'orage, ils débordaient et les eaux sauvages, dévalant de l'étang de l'Ermitage, du Vleurgat, de la Pierre Rouge (Roodenstein), de la porte au Vaches (Koeypoort) (28) et du chemin aux Cochons (Verkenswegh) (29)

(22) A. Gonthier. *La Fortune d'un Bourgeois de Bruxelles au XV^e siècle*. Annales de la Soc. Roy. d'Archéol. de Brux., t. 48.

(23) B.R. Manuscrits. Mss. N° 18225, f° XV (remarque 16 au crayon).

(24) A.G.R. gr. sc. Br., liasse n° 4410.

(25) A.G.R. gr. sc. Br., liasse n° 4344^{rr}. Compte de Hendrik Meskens de 1672 pour la réparation de la toiture de la ferme.

(26) B.R. Manuscrits Mss n° 18225 et gr. sc. Brux. liasse n° 9826.

(27) Ainsi nommé parce qu'il avait fait l'objet d'un échange entre les Archiducs Albert et Isabelle et l'abbesse de la Cambre le 4 oct. 1610.

(28) C'était une des portes de l'abbaye de la Cambre.

(29) Ce chemin reliait l'abbaye de la Cambre au hameau de Vleurgat.

envahissaient les champs, couvraient les prés de limon, couchaient les blés, défonçaient les chemins et les bonnes gens se lamentaient devant leur foin perdu et leur récolte gâtée. Pour arranger les choses, le Magistrat du Vicomte distribuait quelques amendes à ceux qui avaient négligé de curer le lit des ruisseaux et d'approfondir les fossés (30), puis chacun se remettait au travail pour réparer le dégât et payer l'amende.

Ce qui désolait les gens du labour enchantait ceux du moulin. Pour le meunier, il ne pleuvait jamais assez et sa roue ne tournait jamais aussi gaiement que lorsque les eaux de l'étang étaient hautes. Cet homme vivait dans le souci de ne pouvoir remplir ses obligations vis-à-vis de l'abbaye. Nous savons, en effet, par le bail de meunerie conclu en 1480 entre le prévôt, Jean van Itterbeek, et Gilles De Botte qu'il lui fallait, en prévision de la grande pêche ou d'un été sec « travailler tant de jour que de nuit afin que le monastère ne manquât ni de grain ni de farine pour cuire ou pour brasser ». En cas de retard dans les livraisons, l'abbesse se réservait le droit de faire moudre ailleurs à ses frais (31).

Or, s'il voulait gagner honnêtement sa vie et mettre quelques sous de côté, le meunier d'Ixelles devait besogner non seulement pour l'abbaye mais encore pour les gens du village. Un jour les Bruxellois prétendirent lui interdire de moudre le blé récolté dans la franchise de la Ville et firent saisir la farine qui se trouvait dans son moulin. Déjà notre homme se croyait ruiné lorsque le Conseil de Brabant, saisi du différend, ordonna la levée de la saisie et le confirma dans les droits qu'il tenait de l'usage (32).

LA CARTE DES BIENS

Au début du XIII^e siècle, les grands plans du paysage d'Ixelles sont dessinés. Au XIV^e, le tableau est entièrement

(30) A.G.R. Gr. Sc. Br. liasses n° 4331, 4401, 4453 et A.E. B. n° 5706.

(31) A.G.R. A.E.B. n° 5760. Extrait d'un registre des héritages de 1480 à 1500.

(32) A.G.R. A.E.B. n° 5762. Sentence du 24 déc. 1572.

composé. Tout est en place. La carte des biens est désormais fixée pour plusieurs siècles.

Ixelles-le-Vicomte comptait à cette époque une quinzaine d'habitations. Une recherche de propriété, faite en 1590,



Ixelles au XVI^e siècle. Gravure de Hans Collaert. Musée communal de Bruxelles.

montre que les trois maisons et les vergers qui commandaient l'entrée de la chaussée de Boondael existaient déjà au même endroit en 1378. L'ouverture dans l'une d'elles, vers 1540, constitue peut-être la seule nouveauté digne d'être notée (33).

(33) A.G.R. Gr. Sc. Br. n° 9824.

Les fermes de « Ter Goyten », de « Ten Voirde » et du « Zwaenenberg » de même que la belle maison de campagne dite « Le Beauvoir » (ou « Belle Videre » dont on fera par corruption « Belvédère ») que nous trouvons encore indiquées sur la carte manuscrite de G. De Wautier de 1821 (34) figurent déjà sous les mêmes dénominations dans le Livre Censal du Vicomte rédigé en 1484 par Jean Vanden Hofstadt (35) et dans le Chef-registre de la Cour féodale du duché de Brabant (36).

Le « Belvédère » était construit sur une hauteur dominant le hameau d'où la vue s'étendait par dessus les quatre étangs jusqu'au moulin (37). Un acte de vente du 24 juin 1455 le décrit comme un bien allodial et noble (bona allodia et nobilia), ce qui paraît indiquer qu'à l'origine il avait été constitué en fief. Comment ce fief était-il devenu une censive ? L'acte ne le dit pas. En revanche, il vante la belle apparence de l'habitation, ses nombreuses dépendances (cum omnibus domibus), ses granges (horris), ses écuries (stabulis) et son magnifique verger (orto pomerio et arboribus) (38).

Le moulin à eau de l'abbaye, installé derrière la digue qui retenait les eaux du Grand Etang, était une des plus anciennes constructions d'Ixelles. Restauré plusieurs fois au cours des siècles, il resta toujours une des bâtisses les plus importantes du hameau. Pénétrons à l'intérieur avec les évaluateurs jurés qui en firent l'inventaire en 1654. La « mécanique » qui occupait la première pièce était composée de deux meules de pierres, l'une gisante (ligger), l'autre courante (lonper) et de deux roues, l'une extérieure (buitenraed) munie de palettes, l'autre intérieure dentée (camraed) reliées entre elles par un arbre (molenboom). Le tout reposait sur une grosse charpente en bois qu'on appelait le « pied ». Dans la deuxième pièce (weegkamer), réservée aux opérations de pesée, on trouvait une grosse poulie attachée à une solive, une balance avec ses

(34) A.G.R. Cartes et Plans B.R. III, 7100.

(35) A.G.R. Mss. n° 18225, f° XV.

(36) A.G.R. Cour féodale Brab. n° 18, f° 308.

(37) Cette hauteur aujourd'hui arasée se trouvait dans le quadrilatère formé par les rues du Belvédère, Lanfray, Alphonse Dewitte et la chaussée de Boondael.

(38) A.G.R. A.L.B. n° 5790. Acte du 14 juin 1455.

plateaux et huit poids de pierre. Le magasin (tapcamer) était également utilisé comme entrepôt. Trois pièces servaient à l'habitation du meunier (39).

La dîme d'Ixelles, perçue au profit du Chapitre des Chanoines de Sainte-Gudule, était divisée en quatre lots dénom-



L'Arbre-bénit. Détail de la carte de De Wautier de 1812.

més : la Montagne des Cygnes, le Ruisseau (Maelbeek), l'Arbre-Bénit et la Longue-Haie. Chacun de ces lots était affermé séparément et rapportait en moyenne quatre muids de froment, neuf muids de seigle, neuf muids d'orge et dix muids (40) de trèfle (41). En 1445, la dîme de la Montagne des Cygnes

(39) A.G.R. A.E.B. n° 5706.

(40) Le muid valait 2 hectolitres et 9256 centilitres.

(41) A.G.R. A.E.B. n° 5970.

fut distraite de l'ensemble et donnée au collège des Petits Chanoines de Sainte-Gudule. Elle était collectée sous le nom de « Petite Dîme » (42).

LE HAUT-IXELLES. L'ARBRE-BÉNIT

Le voyageur qui, au sortir de la porte du Coudenberg ou de Namur, suivait l'une ou l'autre des deux chaussées ducales qui menaient vers Ixelles et Etterbeek, ne voyait, si loin que son regard pouvait porter, que landes, bruyères et boqueteaux. Lorsque l'horizon était clair, il apercevait sur sa droite dans le lointain l'Arbre-Bénit (Elterken) qui se détachait énorme, majestueux sur le décor de la forêt. Au XIII^e siècle, lorsque les premiers documents nous parlent du Gros Arbre (43), il avait empli l'imagination de plusieurs générations ; déjà, il appartenait à la légende.

On attribuait à ce tilleul des vertus curatives et une petite chapelle votive avait été érigée près de son pied. Sous ses frondaisons bruisantes et mystérieuses on couchait après la pluie les enfants qui souffraient de la fièvre. Les gouttes qui tombaient des feuilles étaient réputées chargées de bénédiction. Si on en croit la tradition, le mercredi des rogations, le clergé de l'église des SS. Michel-et-Gudule se rendait en procession à l'arbre sacré après avoir visité la chapelle d'Ixelles et un religieux y prononçait un sermon.

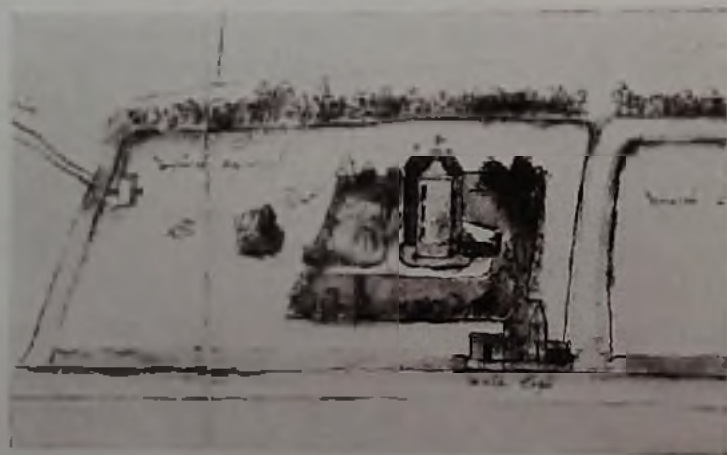
En ces temps reculés, le haut-Ixelles était quasi inhabité. Pendant le jour, le va-et-vient de la route apportait un peu d'animation dans ces solitudes mais, le soir venu, lorsque les portes de la ville se fermaient, la campagne s'assoupissait et seul l'appel de quelque bête échappée du bois de Soignes tout proche troublait le silence illimité de la nature en sommeil.

Cependant, deci-delà, quelques cultivateurs audacieux avaient entrepris de retourner les meilleures terres et ils avaient planté leur cabane à côté de leur champ. Leur vie était faite

(42) A.G.R. Gr. Sc. n° 4230 Livres d'assiette.

(43) A.G.R. A.E.B. n° 5571 Diplôme de 1252. Cart. 13540; f° 432 v°.

d'inquiétudes ; ils besognaient dans l'appréhension de l'effort perdu et sans profit. Diverses ordonnances duciales se plaignent des gens de guerre qui « allant par les champs, mangeaient et rongeaient le bonhomme, commettant une infinité de maux, excès et outrages ». Ceux qu'on trouvait « foulant, robant ou autrement oppressant les paysans » étaient punis de la « hart » (44). Mais la pendaison de quelques reîtres, pillards ne décourageait pas les autres. Le grand nombre de ces ordonnances témoigne assez de leur inefficacité.



Le châlelet de l'Ermitage au XVI^e siècle. A.G.R. Plan manuscrit n° 840.

L'HERMITAGE. TENBOSCH

En ces temps troublés, il n'y avait de sécurité pour les bourgeois et les vilains que derrière les murs des bonnes villes et des fermes fortifiées. Il n'est pas étonnant que le territoire du haut-Ixelles ait commencé à se peupler aux abords de la Porte de Namur où les maraîchers trouvaient à se réfugier en cas d'alerte, au voisinage du village d'Ixelles-le-Vicomte où il existait une communauté organisée et autour des petits fiefs de l'Ermitage et de Tenbosch où ceux qui faisaient valoir ces terres nobles possédaient deux manoirs fortifiés entourés d'eau.

À la fin du XIV^e siècle, le châlelet de l'Ermitage appartenait à Jean de Coudenberg dit Serhuygs. Il relevait de la

(44) A.V.B. liasse n° 706.

seigneurie de Coeckelberg. Le prieuré de Rouge-Cloître qui, en 1394, l'avait pris en location, le garda jusqu'à la fin du XV^e siècle (45).

Le châlelet de Tenbosch était situé à proximité du bois de la Heegde ; le sieur Pierre Vander Eycken, qui en était le possesseur en 1438, reçut du duc Philippe le Bon le droit d'envoyer à la « païsson » dans les halliers de ce canton forestier douze vaches, un taureau, deux chevaux, 25 moutons et de conduire seize pores dans les chênaies à l'époque de la glandée (46). Trois petites fermes étaient venues s'installer à proximité ; elles appartenaient en 1445 à Jean Van Aa (47).

FONDATION DE L'HOSPICE VAN AA

Au cours de la longue paix, que le bon duc Philippe fit régner dans nos provinces, la sécurité prévalut. Petit à petit, les paysans s'enhardirent, défrichèrent de nouvelles landes et se bâtirent des chaumières mieux conditionnées. La chaussée d'Ixelles fut empierrée (48) ; les bourgeois de Bruxelles allèrent se promener sur la nouvelle « pavée » et le soir venu, lorsqu'ils se retrouvaient dans leurs demeures obscures au fond d'une ruelle étroite, ils rêvaient à quelque coin de terre ensoleillé qu'ils avaient entrevu et où ils projetaient de bâtir une belle et claire demeure en pierre de taille et en moellons.

Quelques-uns réalisèrent ce rêve. Nous connaissons un de ces logis champêtres, celui que Jean Van Aa construisit vers 1460.

Van Aa était un riche bourgeois de Bruxelles. Il avait été pendant vingt-cinq ans le prévôt de l'abbaye de Forest. Lorsqu'il abandonna ses fonctions en 1459, il se retira de la vie active et utilisa ses revenus qui étaient considérable (49) à embellir la maison qu'il habitait dans la rue Haute, en face de

(45) A.G.R. A.E.B. n° 5760. Convention entre le prieuré et l'abbesse de la Cambre.

(46) A.G.R. Cour féodale Brab. Registre n° 18, f° 16.

(47) A. Gonthier, *La Fortune d'un Bourgeois de Bruxelles au XV^e siècle*. Ann. Soc. Roy. Arch. Brux., t. 48.

(48) Alph. Wauters, *Hist. des Envir. de Brux.*, t. III, p. 383.

(49) A. Gonthier, *op. cit.*, pp. 110 et 111.

l'église de la Chapelle. Son oncle maternel, le prêtre Francon Geerts, possédait une petite maison à Ixelles dans la rue Droite (50). Van Aa vint bâtir à proximité une habitation en matériaux durs où il passait les mois d'été et fit planter un vignoble dans le jardin. Selon son testament, reçu en 1482 par le notaire André de Wyenhove, il légua les trois-quarts de sa fortune à divers couvents, églises et autres institutions charitables de Bruxelles. Le quart restant, défalcation faite de quelques biens laissés à son fils Jean, servit à fonder une



L'hospice Van Aa en 1747. A.G.R. Plan manuscrit n° 160.

Maison-Dieu à laquelle il donna son nom et qu'il installa dans son logis d'Ixelles. Le règlement qu'il dicta peu avant sa mort prévoyait l'installation de treize vieillards de sexe masculin, d'une servante et d'un concierge, ce qui donne quelque idée de l'importance de l'immeuble. Les personnes assistées devaient apporter leur lit et leur matelas, aider à cuire le pain, à casser le bois, à cultiver le jardin, à fumer et à couper les vignes. Ils étaient également tenus de prier plusieurs fois par jour pour le salut de l'âme du donateur, de sa femme et de ses parents (51).

(50) Actuellement r. De Vergnies.

(51) A.G.R. A.F.R. n° 3203.

LES PREMIERS DENOMBREMENTS DE FOYERS

L'engouement pour la vie aux champs dura aussi longtemps que la fortune de la Maison de Bourgogne. Après la mort tragique de la duchesse Marie, les Etats de Brabant et de Flandre se révoltèrent contre leur prince et la guerre civile inexpiable qui s'ensuivit contraignit les Bruxellois à rechercher à nouveau la sécurité derrière les murailles de la ville.

On estime que le quart de la population rurale périt à cette époque (52). L'attrait que les citadins éprouvaient pour la campagne s'en trouva très refroidi et il ne revint pas de sitôt. Lors du dénombrement de foyers de 1496, les commissaires ducaux recensèrent dans la franchise d'Ixelles 39 habitations dont 4 inoccupées et 33 pauvres cabanes. L'hospice fondé par Jean Van Aa n'abritait plus que 10 pensionnaires et l'abbaye de la Cambre 22 religieuses professes et 20 sœurs converses (53).

Sous le gouvernement de Charles-Quint, Bruxelles et le plat-pays brabançon connurent une nouvelle ère de paix et de prospérité. Ce n'est pas que le règne de ce monarque ait été pauvre en beaux faits d'armes. L'Empereur aimait la guerre, mais il s'arrangea pour la faire en dehors du duché. Quoi qu'il en soit, la confiance revint ; les gens de la ville retournèrent aux champs. Le dénombrement de 1526 fait apparaître une notable augmentation de la population de la franchise d'Ixelles. On y recensa en cette année 44 maisons dont 5 inhabitées et 45 cabanes. L'hospice Van Aa hébergeait 12 vieillards, l'abbaye de la Cambre 30 religieuses professes, 10 sœurs converses et 8 novices (54).

A Tenbosch, à peu de distance du châtelet, on construisit à cette époque quelques nouvelles fermes. En 1553, nous voyons les quatre principaux chefs de famille du hameau — Louis Vanden Hoorick, Erasme Floyssens, Jean Wyts et Jean Louck — venir attester devant la Cour du Vicomte qu'ils appartenaient au Magistrat de Bruxelles (55).

(52) Cuvelier, J. *Dénombrements de foyers en Brabant*. Brux., 1932. « Introd. », pp. CCII et CCXXXIV.

(53) Id., pp. 290-291.

(54) Id., pp. 290-291.

(55) A.G.R. Gr. Sc. Br. Liasse n° 4451.

lourd charroi « cassait » les berges, creusait des ornières et ruinait sa promenade. Elle se plaignit si fort et si longtemps qu'elle finit par être entendue en haut lieu. Pour lui donner satisfaction, l'Empereur décida de créer une nouvelle route empierrée.

En 1554, la chaussée d'Ixelles, dont le pavé s'arrêtait devant la chapelle, fut prolongée jusqu'au hameau de Vleurgat



La nouvelle chaussée de Vleurgat traversant les biens de l'abbaye de la Cambre. Carte figurative exécutée par G. Couvreur en 1717. H.R.Mss. n° 13527.

à travers les biens de l'abbaye à la grande satisfaction des forestiers, des rouliers et des marchands de bois qui disposèrent ainsi d'une voie commode pour voiturer vers Bruxelles les produits de la forêt. La nouvelle chaussée, dite de Vleurgat ou chaussée Wallonne (61), détourna vers la porte de Namur le trafic venant de Charleroi, ce qui contribua à animer le village d'Ixelles (62).

(61) Construite jusqu'à Waterloo dès 1662. Cette chaussée fut prolongée jusqu'à Namur et Charleroi à la fin du XVII^e siècle.

(62) A.G.R. A.E.B. n° 5791.

Pour récompenser l'abbesse d'avoir cédé l'assiette de la nouvelle chaussée, le Prince fit élargir et remettre en état le chemin du monastère qui longeait les étangs et, pour empêcher qu'il fût utilisé à nouveau par les forestiers, il en fit fermer les issues par des barrières. La première de celles-ci fut placée à l'entrée du village d'Ixelles, le vendredi 25 mai 1558 en présence du wautmaître François Abseldens, et d'un conseiller de la Chambre des Comptes, Pierre Asseliers. L'abbesse reçut de ce dernier un octroi royal scellé à la cire rouge sur double queue de parchemin qu'elle fit afficher à son de cloche par Josse de Valkeneer, huissier du Conseil de Brabant et publier au prône pendant la grand'messe dans les églises d'Ixelles, d'Uccle et de Watermael (63).

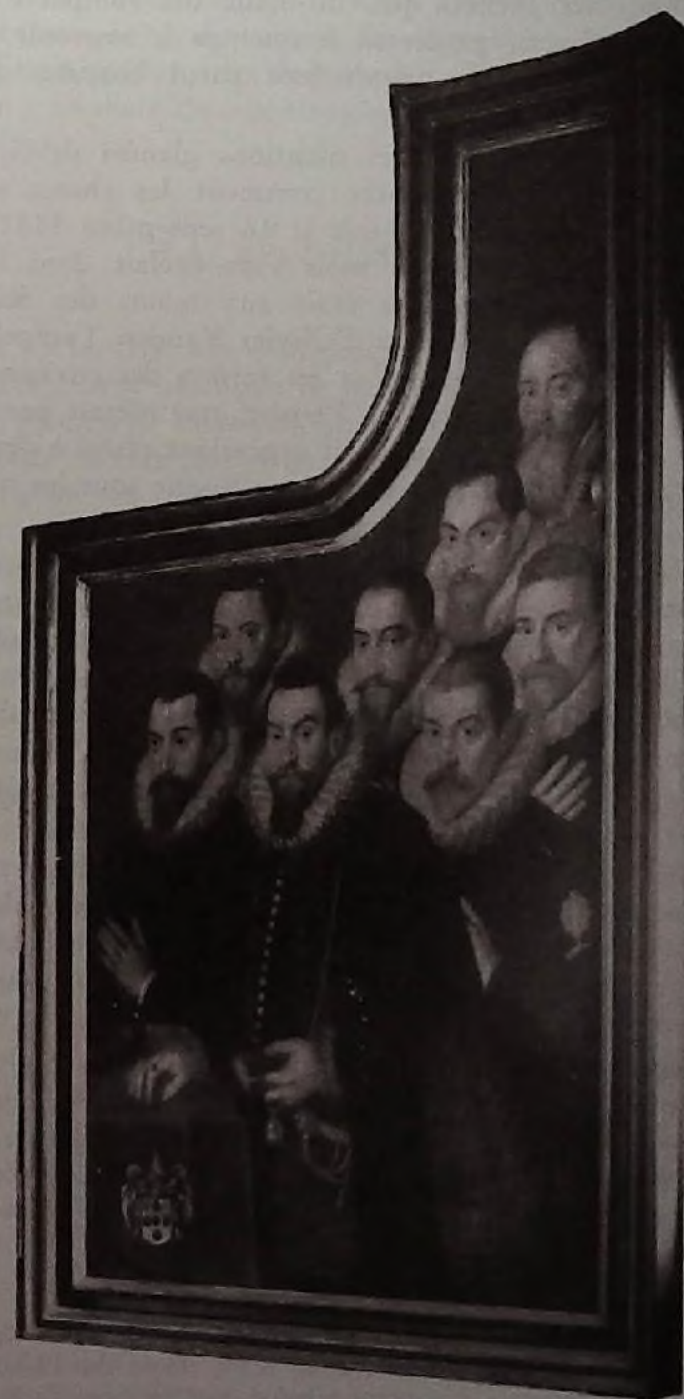
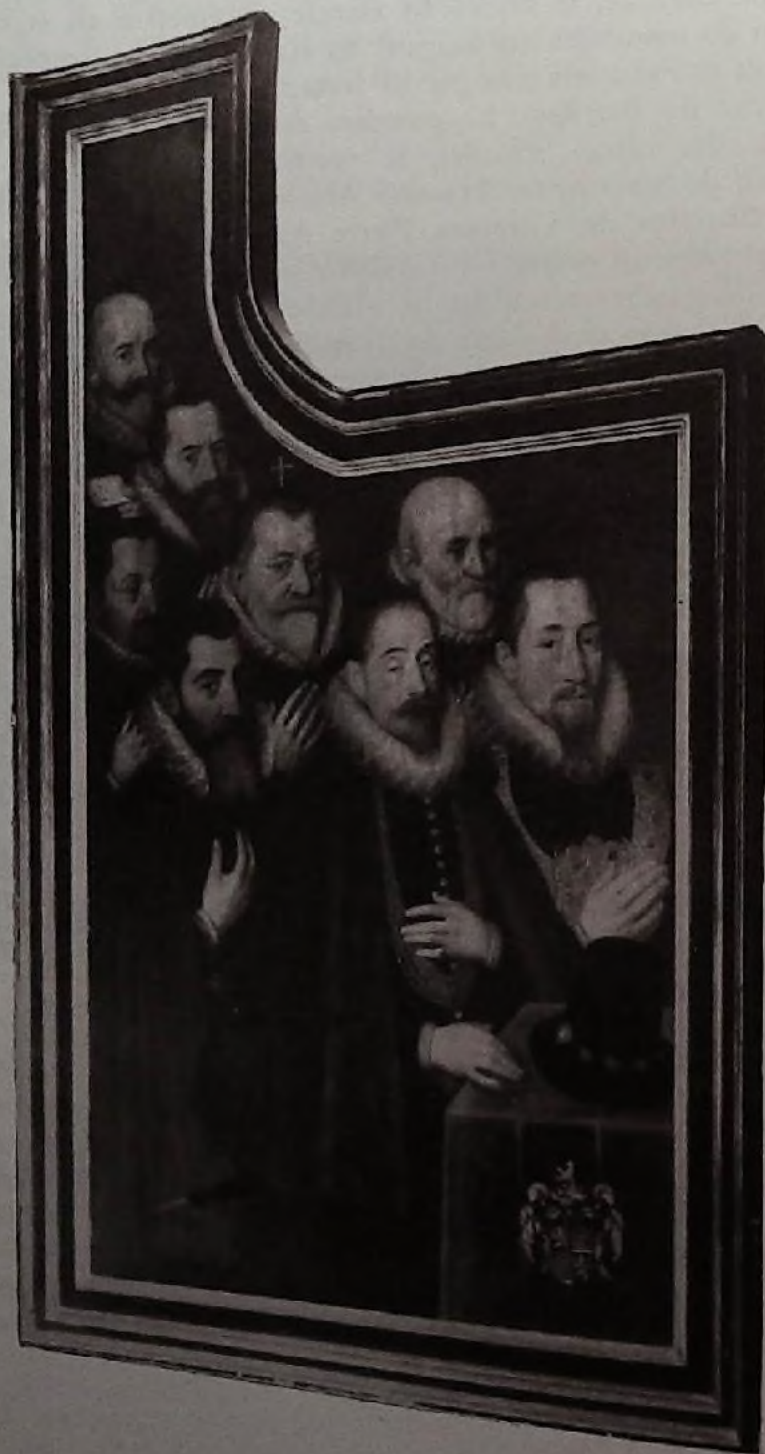
Cette innovation déplut aux chanoines de Sainte-Gudule qui, habituellement, se servaient de ce chemin pour collecter leurs dimes et à maître Nicaise Timmerman, le possesseur de la villa « Le Belvédère », dont l'allée carrossable débouchait sur cette route. Vainement, demandèrent-ils au Conseil de Brabant de leur accorder le libre passage ; ils furent déboutés et condamnés aux frais du procès (64). Vainement, un forgeron irascible nommé De Cat, ira-t-il fracasser la barrière à coup de marteau. L'abbaye le fera condamner et le chemin restera en sa possession jusqu'à la fin de l'ancien régime. En 1700, l'abbesse Claire de Grobbendonck le fera empierrer et construira sur l'accotement entre les deux premiers étangs une petite chapelle votive qui viendra s'ajouter aux trois chapelles de la « Pierre Rouge », de l'« Arbre-Bénit » et de l'« Achtergat » qui existaient depuis le XV^e siècle.

LE SAC D'IXELLES

Les troubles de religions, qui dans la deuxième moitié du XVI^e siècle affrontaient catholiques et protestants, n'épargnèrent pas Ixelles. Si le sac de notre village par les soldats espagnols ne passa pas tout à fait inaperçu, il ne fut certainement pas longtemps commenté. Trop de malheurs accablaient

(63) A.C.R. A.E.B. n° 5784.

(64) Id. n°s 5787, 5790, 5791.



Le retable de Boondael. Portrait des donateurs. Les doyens et roi
de la gilde des arquebusiers de Bruxelles.

le pays. Mais les Ixellois qui, du haut des remparts virent flamber leurs foyers, gardèrent longtemps le souvenir de ces jours d'épouvante où le monde leur parut basculer dans le chaos.

Grâce à quelques courtes mentions glanées de-ci, de-là, nous pouvons nous représenter comment les choses se sont passées. L'événement se produisit le 16 septembre 1581 (65). L'orage qui depuis quelques mois s'amoncelait dans le sud, éclata brutalement. Bruxelles était aux mains des Seigneurs Etats de Brabant et les soldats d'Olivier Vanden Tympel fourrageaient à plaisir les champs et les fermes des environs pour nourrir la garnison. Alexandre Farnèse, qui n'était pas encore en mesure d'assiéger la place, avait cependant réussi à s'emparer de Hal d'où il dirigeait des incursions jusque sous les murs de la ville.

L'abbesse de la Cambre, Barbe Tasse, en femme prudente, avait échangé son ancien refuge urbain du Coudenberg (66) contre un immeuble plus important situé dans le quartier de la Chapelle près du couvent des Brigittines (67) où elle put installer ses moniales et mettre en sûreté ses archives ainsi que ses objets les plus précieux.

Lorsque les patrouilleurs d'Ixelles signalèrent l'approche d'un fort parti d'Espagnols, les villageois empilèrent rapidement dans leurs charrettes tout ce qui était transportable et ils s'enfuirent dans la direction de Bruxelles. Les soldats de Farnèse arrivèrent sur leurs talons. Le pillage dura deux jours. Rien ne fut respecté. Chapelle, abbaye, hospice, maisons, chaumières, tout fut saccagé et incendié.

Lorsque les habitants revinrent quelques jours plus tard, ils ne trouvèrent plus que des ruines. De leur village, il ne restait que quelques murs et quelques poutres calcinés. Ixelles était devenu un champ de tristesse. Seule, à l'entrée de la chaussée de Boondael, la moitié d'une maison couverte de

(65) Gachard, Louis. *Correspondance de Guillaume le Taciturne* ; t. IV, p. 314. Lettre du Magistrat de Brux. datée du 18 sept. 1581 annonçant à ce prince « L'ennemi a brûlé hier l'abbaye de la Cambre avec plusieurs villages des alentours ».

(66) Cuvelier, J. op. cit., p. 254.

(67) A.E.G. A.E.B., n° 5657.

tuiles était encore debout (68). De la belle villa dite le « Belvédère » (69), du cabaret du « Cygne » (70), de la maison de l'« Etoile » (71), des fermes de « Ter Goyten », de « Ten Voorde » et du « Zwacnenberg » (72), il ne subsistait que des décombres.

LA RECONSTRUCTION

La reconstruction commença peu après 1590 lorsque nos provinces eurent retrouvé la tranquillité (73). En 1598, à en croire l'Amman de Bruxelles, quelques maisons seulement avaient été remises en état (*luttel huizen zijn opgebouwdt*) et le village ne comptait encore qu'un petit nombre d'habitants (*luttel personen over die beke zijn woonachtigh*) (74). La chapelle fut réédifiée en 1604 (*sacellum recenter exstructum*) et rouverte au culte le 8 juin de la même année. L'archevêque de Malines, Mathias Hovius (Vanden Hove), vint y consacrer le nouvel autel qu'il dédia à Notre-Dame et aux SS. Corneille et Boniface. Il apporta quelques nouvelles reliques. L'acte de consécration a été conservé et figure parmi les archives de l'hospice de la Sainte Croix (75).

Moins heureuse que celle de Boondael (76), la chapelle d'Ixelles ne bénéficiera pas du patronage d'un puissant serment militaire bruxellois et aucune œuvre d'art ne viendra glorifier les rêves communs des fidèles. Son maître-autel restera sans parure et ses murs, magnifiquement nus, garderont toujours l'austère simplicité des premiers âges chrétiens.

(68) A.G.R. Gr. Sc. Br. liasse n° 9826.

(69) Id. n° 4218, f° 195 v°.

(70) A.G.R. A.E.B. n° 3202, p. 330.

(71) Id. n° 3202, f° 332.

(72) A.G.R. Gr. Sc. Br. n° 4218, f° 18.

(73) En 1590, ni la chapelle ni le cabaret du Cygne ne sont encore reconstruits. A.G.R. A.E.B., n° 3202, f° 330-332.

(74) A.G.R. Gr. Sc. n° 4360. Réplique pour l'Amman de Bruxelles contre Jacques de Bousso.

(75) A.G.R. A.E.B., n° 3204.

(76) A. Gonthier. *Boondael. Le Milieu, les hommes, les Institutions*. Bruxelles. 1955, pp. 38-40.

ESQUISSE D'UNE MONOGRAPHIE

de la

COMMUNE D'EVERE

(lez-Bruxelles)



CHAPITRE VII (suite) (1)

Il est indéniable que la bataille de la Sambre (comme on s'est plu à la dénommer en notre pays) a dû avoir des répercussions profondes, d'ordres divers, en Gaule Belgique et, particulièrement, en notre province. Des cinq petites tribus vassales du grand peuple Nervien, il n'est plus question dans aucun texte. Il est fort probable que ces populations se seront réfugiées plus au nord ou à l'ouest du pays, à l'annonce de la victoire romaine.

(1) De regrettables erreurs de mise en pages sont à redresser en ce qui concerne la présentation de notre article précédent. Le lecteur vaudra bien noter que (voir F.B., n° 140) :

P. 975 : fig. n° 1 (ancienne ferme au lieu-dit Kattepoel); la légende de la figure est exacte, mais celle-ci porte en réalité le n° 14.

P. 977 : La figure doit porter le n° 16 (au lieu de 15) et ne représente nullement la « tombe d'Hottomont » — tumulus situé à Grand-Rosière près Perwez. — La figure n° 16 donc, représente en fait le Houtweg à hauteur de la nie Fr. Van Cutsem. Nous nous reporterons en d'autres occasions à cette figure. Les illustrations 16 et 17 donnent donc un aspect assez complet de ce vieux chemin everois : le Houtweg.

La figure 15 n'a pas été publiée et représentait le tumulus de Grand-Rosière (près Perwez), venant donc à l'appui des considérations émises notamment page 978 et qui concernent ce genre de vestige archéologique.

Nous nous excusons de ces coquilles qui ne nous sont pas imputables.

Qu'advint-il des Nerviens ? Ici César, cédant à son penchant d'exagération, parle d'« extermination » (2) dans ses « Commentaires » et à l'occasion de dépêches qu'il expédie aux sénateurs romains. En réalité il semble qu'il n'en fut rien, puisqu'il fait reparaitre les mêmes Nerviens dans plusieurs campagnes suivantes. Rappelons qu'il a été attribué à ce peuple une population d'environ 200.000 âmes, dont 50.000 combattants. Compte tenu de l'état du pays à cette époque et des moyens dont disposait l'envahisseur, il est peu vraisemblable que cette extermination ait pu s'accomplir (notons ici que les Morins, ainsi que les Ménapiens — qui occupaient des territoires contigus à celui qui nous occupe — sont toujours restés, à peu près, indépendants) et nous voyons plutôt en ces anciens Nerviens, le noyau des anciennes populations qui ont occupé la région (élément ethnique qui a été soumis à diverses influences, comme nous le verrons plus loin).

CHAPITRE VIII

LE BRABANT ET LA REGION D'EVERE SOUS LA DOMINATION ROMAINE

Pour ce qui concerne cette période de l'histoire générale de notre pays il existe deux tendances, lesquelles nous développerons, afin de permettre au lecteur de se faire une idée absolument personnelle, et nous terminerons en exprimant notre avis, lequel reflète une vingtaine d'années d'études approfondies de cette question.

(2) A l'intention de nos lecteurs latinistes, nous reprenons ici, dans son intégralité, ce passage des « Commentaires » :

« Hoc praelio facto et prope ad internecionem gente ac nomine Nerviorum redacto, majores natu quos una cum pueris mulieribusque in aestuaria et paludes collectos dixeramus, hac pugna nunciata, quoniam victoribus nihil impeditum, victis nihil tutum arbitrarentur, omnium qui supererant consensu, legatos ad Caesarem miserunt, seque ei dederunt, et in commemoranda civitatis calamitate, ex DC ad III senatores, ex hominum millibus LX vix ad D qui arma ferre possent, sese redactos esse dixerunt. (Caes., II. 28.)

Nos historiens contemporains ont tendance, en leur grande majorité, à relater cette partie de nos annales en termes qui nous paraissent, à tout le moins, très flattés pour le conquérant romain. Il n'est, en général, que question de « fructueuses réformes, grand apport de civilisation, etc. etc. ». Or, examinons, d'abord, de qui nous venaient ces multiples bienfaits et la répercussion qu'ils ont pu avoir en nos régions.

Comme il ne peut être question de reprendre un exposé d'histoire générale universelle, nous reporterons le lecteur non averti, pour les considérations qui suivent, auprès des auteurs spécialisés en lui recommandant ceux qui se sont inspirés des sources authentiques.

En premier lieu, il nous paraît indiscutable, particulièrement en ces époques primitives aux moyens réduits, qu'à un envahissement quelconque devait succéder, dans les contrées soumises, une assez longue période de stagnation en tous domaines. Certes la culture latine était plus avancée que la nôtre, à cette époque, mais n'oublions pas qu'elle était elle-même d'acquisition relativement récente pour le peuple de Rome. Reprenons les faits ainsi considérés. Le premier grand apport des Romains fut leurs fameuses « chaussées », dont un « diverticulum » a d'ailleurs existé sur le territoire d'Evere (nous en développons la connaissance plus loin). Voies à usage tout militaire d'ailleurs, puisque leur utilisation était subordonnée à autorisation du « préfet » romain. Elles servirent à un certain trafic marchand, puisque nous voyons les Morins et les Ménapiens conduisant leurs troupeaux d'oies à Rome, notamment; elles servirent également à faciliter les déplacements des marchands romains vers la Gaule et surtout ceux des collecteurs d'impôts (nous y reviendrons). Comment et par qui furent-elles construites? Dans des conditions qui ressemblent fort à celles qu'employèrent les Pharaons d'Égypte, c'est-à-dire que la main-d'œuvre locale (nos ancêtres) fut mise à contribution et ce, sous toutes les formes de l'esclavage. Il a été prouvé que le parcours des chaussées romaines a, souvent, été inspiré par les anciens sentiers néolithiques ou celto-gaulois existants. Leur mode de construction était cependant d'importation typiquement étrangère mais n'était pas particulier aux Romains. Relevons par exemple que dans le domaine de l'architecture, et à titre de digression qui ne nous paraît pas sans intérêt, les Romains paraissent avoir ignoré



Fig. 23. — Partie de la carte de G. Van Dessel montrant, outre le parcours de plusieurs « diverticula » (dont celui d'Evere), l'emplacement des découvertes archéologiques effectuées (voir légende).

l'usage des cheminées. Vitruve n'en fait aucune mention. Certains auteurs ont expliqué la chose par la clémence du climat méridional et par la vie publique qui était de règle à Rome; on se chauffait au moyen de braseros (ceci indépendamment du fait qu'une sorte de chauffage central était connu, lequel n'était toutefois à l'usage que de quelques rares privilégiés). L'usage des cheminées paraît remonter en notre pays au XII^e siècle, Schayes fait remonter à cette époque celle dont est surmonté l'étage supérieur du donjon d'Ath, connu sous le nom de Tour de Burbant.

Quinconque s'est penché de façon quelque peu approfondie sur l'histoire de l'Empire romain à cette époque (52 av. J.-C., milieu du V^e siècle de notre ère), ceci en toute impartialité, n'aura pas manqué, croyons-nous, d'être frappé par le fait qu'une institution gouvernée de façon aussi hétéroclite ait pu étendre sa domination pendant un laps de temps aussi long sur d'aussi vastes étendues. Il faut évidemment y voir une résultante du despotisme militaire qui était l'élément dominant de la Rome antique et qui a d'ailleurs fait sa force.

Arrivé à ce passage de notre travail, il ne nous a pas paru superflu de retracer avec assez de netteté quelle fut la personnalité du général romain qui s'assura la possession de nos contrées, puisqu'aussi bien il occupe une place très importante en nos annales nationales.

Le nom de Caius Julius César apparaît pour la première fois à l'occasion de la conjuration de Catilina (fin de la république; 63 avant notre ère), il est alors sénateur et exerce les fonctions de préteur, après avoir rempli celles de grand pontife; il devait être âgé à ce moment d'une trentaine d'années; marié, il était père de plusieurs enfants (fig. 24). Fort peu de chose est parvenu jusqu'à nous, le concernant, et traitant des années précédant cette époque. L'an 63 avant J.-C. donc, il est parmi ceux qui penchent, à Rome, pour l'adversaire de Pompée et de Cicéron. Aux vertus, qui faisaient naguère la force et la gloire de la république, avait succédé une corruption effrayante. L'impudicité, la débauche, tous les vices s'étaient déchainés en même temps. La frugalité des anciens romains était remplacée par le luxe désordonné des généraux et des publicains, gorgés des dépouilles des provinces et du butin des guerres civiles. Les mesures édictées par Sylla avaient amené dans toute l'Italie un désordre immense : la

spoliation et l'extinction des anciens propriétaires, le remplacement de cultivateurs libres par des esclaves, la transformation de terres fertiles en simples pâturages ou en déserts, enfin la concentration de toute la richesse territoriale dans les mains de quelques riches qui s'en servaient pour acheter

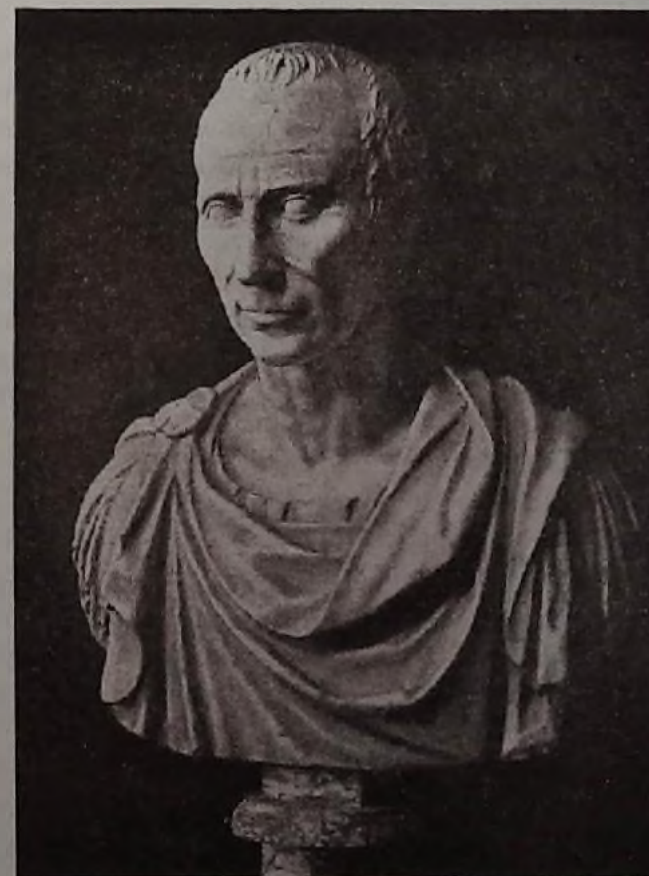


Fig. 24. — CAIS JULIUS CESAR.

Buste que l'on suppose représenter le conquérant romain; on n'a de certitude en ce qui concerne ses traits, que pour certaines médailles.

les suffrages de la populace de Rome. Vis-à-vis de Catilina, César recommande la clémence, mais son avis n'est pas écouté, on suppose que ce dernier avait pris accord avec les conjurés pour s'assurer une partie du pouvoir et ici nous voyons déjà poindre son ambition personnelle, laquelle trouve à s'affirmer

au retour de Pompée à qui il donne sa fille en mariage. Consul, il fait partie du premier triumvirat (Pompée-Crassus-César) et s'assure la sympathie du peuple de Rome en flattant ses instincts les plus bas et en employant les moyens les plus violents envers ceux qui lui portent ombrage. Au sortir de son consulat, il se fait décerner pour cinq années le gouvernement de l'Illyrie et des deux Gaules, la Cisalpine qui appartenait aux Romains et la Transalpine (dont faisaient partie nos régions) qu'il fallait conquérir. En prenant le commandement des Gaules, César avait dit hautement qu'il marcherait un jour sur les têtes de ses ennemis, il tint parole. C'est donc dans ces conditions que le conquérant romain se présenta à nos frontières.

Ayant abordé le sujet de la conquête romaine et développé la personnalité de celui qui la dirigea, il est sans intérêt, pour l'esquisse qui nous occupe, de nous étendre davantage en ce domaine, l'occupation romaine proprement dite se rapprochant davantage du but que nous poursuivons.

Quelle a pu être la physionomie du territoire d'Evere, et de ses environs immédiats, à cette époque ?

Le premier soin des Romains fut d'organiser le pays militairement. Comme le lecteur s'en apercevra, le procédé n'est certes pas neuf et tout à l'avantage de celui qui l'applique, la chose se conçoit. Or en quelle région se trouvaient-ils ? A.-G.-B. Schayes (1808-1859), archéologue de valeur qui a passé sa vie à déchiffrer les textes traitant de cette époque de notre histoire (cfr, *La Belgique et les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine*, 2^e édition, 1877) la décrit comme suit :

« La large zone de bois et de terres désertes par laquelle on abordait Bruxelles à l'ouest et au nord (note personnelle : donc Evere, par exemple), se prolongeait à l'est et au midi de la ville. Les emplacements actuels de Saint-Josse-ten-Noode et de Schaerbeek se présentaient sous cet aspect. Le Bois de Linthout (comme nous l'avons déjà vu - cfr F.B. N° 140 - page 990 - ligne 12) se prolongeait par le Bois de Melsdael jusque près d'Auderghem et par le Bois de Woluwé jusqu'au ruisseau du même nom. Au nord-est, il confinait à une immense bruyère, la Haerenheyde (voir liste des toponymes) dont l'emplacement forme une grande partie du territoire des

communes de Woluwé-Saint-Etienne, Diegem, Haren et Evere. A l'ouest de Diegem, le Bois de Loo (pour définition de ce terme cfr F.B. N° 136 - page 369 - note 3) s'étendait jusqu'au chemin de Bruxelles à Elewijt, au nord jusqu'à Melsbroeck, à l'est jusqu'à Steenockerzeel, Humelgem, Nossegem et Saventhem... »

Comme il a été prouvé, les Romains établirent leurs chaussées (et diverticula-voies secondaires) sur les versants méridionaux (parce que plus exposés aux courants atmosphériques venant du Midi) des points culminants que ces voies traversaient, ce qui est exactement le cas pour le diverticulum relevé à Evere (consulter F.B. N° 138 - page 688 - terme Aschweg) ; elles se superposèrent souvent aux sentiers néolithiques ou celto-gaulois déjà existants. Leur structure a été décrite par l'auteur déjà cité, en ces termes :

« Les voies romaines de la Belgique, étaient du genre de celles appelées *viæ stratae* (type secondaire, diverticulum - centre du pays) et se composaient d'une ou plusieurs couches de gravier, auxquelles est superposé un pavement, formé de cailloux ou de pierres de toutes dimensions, appelé *summa crusta* ; ces routes n'ont pas plus de six ou sept mètres de largeur, mais elles sont autant que possible tirées au cordeau et dirigées sur les plateaux ou à mi-côte des hauteurs (note personnelle : comme repris plus haut et toujours afin de rechercher l'exposition la plus favorable, notre climat ayant paru particulièrement inclément aux légions romaines habituées à se mouvoir sous d'autres latitudes — d'autre part une telle situation permettait également de découvrir une plus grande étendue de pays et par conséquent de la surveiller). »

Ce genre de voie était construit dans un but purement stratégique, soit pour aboutir à l'un ou l'autre point fortifié, soit pour faire communiquer entre elles, par des traverses, les grandes routes, soit enfin pour établir un passage direct et rapide à travers des contrées où ne se trouvaient pas de voies militaires. D'une importance secondaire, ces « diverticula » étaient généralement plus étroits et d'une construction moins dispendieuse que ces dernières. Il ne devait y exister ni station, ni relais (*mansiones*, *stationes*). Leur construction devait aussi être postérieure à celle des grandes artères dont ils partaient ou qu'ils allaient rejoindre. — Voilà une brève description technique de ce qu'a pu être le diverticulum qui passe à

Evere. Quel était son parcours ? On le rattache à la vieille route marchande dite « de Cologne » qui courait à mi-côte des collines séparant la vallée de la Senne de celle du Maelbeek. Il suivait le tracé de la rue Haute, de la Steenpoorte, de la rue d'Or, de l'ancienne rue de l'Empereur, de la rue Cantersteen, des Colonies, gravissait la colline de sable, sur laquelle se dresse la Collégiale de Sainte-Gudule, descendait en pente rapide l'ancienne rue Montagne de Sion, pour remonter la route de Schaerbeek, vers la porte du même nom ou de Cologne, qui se trouvait un peu plus bas que la porte de Schaerbeek actuelle. De l'ancienne Porte de Cologne, il suivait la direction de la rue de la Poste (nom bien caractéristique), de la chaussée de Haech, pour entamer le territoire de la commune d'Evere en suivant la chaussée de Helmet, par la rue E. Stuckens, rue E. Dekoster, rue de Verdun, pour continuer en direction de Tongres par Haren, Machelen, Peuthy, Houthem (sous Vilvorde), Weerde, Elewijt, Bergh, Erps-Querbs, Velthem, Louvain, etc. — Nous arrivons ici à un point important de l'histoire locale d'Evere, il n'échappera en effet à personne, croyons-nous, que le passage d'un diverticulum en un lieu, marque pour ce dernier une étape historique qu'il convient de développer particulièrement dans le genre d'étude qui nous occupe.

Les auteurs les plus anciens (3) mentionnent cette vieille voie, sans toutefois s'y attarder. Il s'agissait pour eux d'un détail parmi tant d'autres repris par des ouvrages plus généraux. A.G.B. Schayes (op. cité - première édition - 1837) lui accorde un intérêt plus particulier, la chose ne pouvait manquer d'arrêter cet éminent savant. Ce n'est toutefois qu'en 1861 que les travaux de deux archéologues (R.Chalon - Notice sur un tombeau romain ou gallo-romain, découvert à Schaerbeek-lez-Bruxelles - Bull. de l'A.R.B. - 2^e série - tome XI et H. Le Hon - Découverte de sépultures de l'époque romaine à Schaerbeek-lez-Bruxelles - Rev. d'Hist. et d'Arch. - tome III - 1861, voir aussi au sujet de ce dernier auteur F.B. N° 138,

(3) Guicciardini : Description de tout le Pais-Bas...1568
Le Roy : Le grand theatre profane du duché de Brabant-1730
De Cantillon : Delices du Brabant et de ses campagnes...1757.

page 681, note 8) attirent l'attention du monde scientifique sur l'intérêt présenté par la voie romaine dont question. A. Wauters (Histoire des Environs de Bruxelles - 1855) est assez parcimonieux de détails en ce domaine, ceci pour la raison bien simple qu'aucun renseignement probant n'était encore venu au jour. — Voici donc à quoi peut se résumer la quintessence des deux études précitées. — En 1843, en creusant les fondations de l'Eglise Sainte-Marie (située sur l'ancienne route de poste — voie romaine et, dès le haut moyen âge, route marchande), des ruines d'un appareil (mode de construction) fort ancien furent découvertes à l'emplacement du Zavelberg (ancien lieu-dit), à l'extrémité de la rue Royale prolongée (expression d'époque — situation de l'église et de l'actuelle Place de la Reine). L. Galesloot, appelé trop tard sur les lieux, ne put que recueillir des débris de tegulae (tuiles romaines) et de céramiques ; de l'architecture même des vestiges retrouvés, il ne subsistait rien. Un examen attentif de ces trouvailles archéologiques permit à cet éminent chercheur de définir qu'il s'agissait là des ruines d'un établissement romain dont la fondation remontait vraisemblablement, ou était antérieure, au II^e siècle de notre ère et d'allure militaire, cette dernière considération basée sur la composition et la structure des débris examinés. Galesloot émit l'hypothèse de la présence, à cet endroit, d'un poste romain chargé de la surveillance des régions circonvoisines, étant situé sur une voie romaine et au sommet d'un promontoire. Cette découverte stimula le zèle des spécialistes qui prouvèrent la haute civilisation de la zone considérée (hache néolithique trouvée rue du Moulin, silex taillés aux environs du Parc Josaphat, etc.), lorsqu'en 1861 les auteurs dont nous résumons les travaux furent amenés à examiner deux tombes signalées le long de la chaussée de Haecht, l'une à hauteur de la rue Lefrancq, l'autre à hauteur de la rue Vandeweyer (donc le long du parcours de la voie romaine). On identifia les ossements et objets trouvés (dont notamment de fort beaux vases, actuellement au Musées Royaux d'Art et d'Histoire - Cinquantenaire) comme étant les restes funéraires de deux individus du sexe masculin, gallo-romains, probablement (c'est-à-dire anciens gaulois qui avaient adopté le genre de vie des conquérants). Par après, d'autres découvertes furent effectuées le long de la même voie, toutes confirment sa haute anti-

quité. — E. Van Bommel (Histoire de Saint-Josse-ten-Noode et de Schaerbeek - 1869) en donne la description suivante (date par conséquent de près d'un siècle) : « ... Là surtout, comme ensuite à Helmet, à Evere, à Haeren, le chemin est parfaitement reconnaissable, non seulement aux allures que nous venons d'indiquer, mais aux constructions grossières qui le bordent et aux vieilles habitations qui apparaissent de toutes parts. On se croirait en plein moyen-âge. N'oublions pas de



Fig. 25. — Ancienne propriété de campagne — 155, chaussée de Helmet.

noter que, à partir de Helmet, le chemin porte encore le nom de « Oude Keulsche baan... ». Et ici nous pouvons faire appel à nos souvenirs personnels. Peu après 1918, la chaussée de Helmet, la rue E. Stuckens (parcours de la voie romaine) reflétaient encore fort bien la description précitée et les autochtones les appelaient (malgré que les dénominations fussent changées et ainsi qu'une partie de la rue de Paris, d'ailleurs) « de Colnsche straat », les anciens Everois se souviennent parfaitement de ce terme. De nombreuses étendues cultivées, des terrains vagues, se remarquaient encore, ils étaient entre-

coupés de vieilles masures (dont certaines de torchis, les dernières du genre n'ont disparu qu'il y a une bonne trentaine d'années) et, parfois d'une belle demeure de plaisance précédée d'un jardinet et prolongée, soit par un jardin soit par un verger, le début de la rue E. Stuckens est encore caractéristique à cet égard. Evere présentait un caractère nettement rural ; c'était encore l'époque héroïque (...) à laquelle les enfants de toutes conditions se rendaient à l'école communale chaussés de sabots, par les grands froids de l'hiver, entre les murailles de neige élevées sur les trottoirs, pour dégager le passage et derrières lesquelles ils disparaissaient (reportons-nous aux hivers d'il y a 35/40 ans...).

A cette époque (peu après la première guerre mondiale), se remarquait, reprise par une ancienne plaque indicatrice de teinte grisâtre, aux inscriptions noires demi-effacées, au coin de la rue R. Vandeveldt et de la chaussée de Helmet, l'antique dénomination de la voie : — Oude Keulsche Baan — (voir figure). Ce vieux chemin de Cologne est repris par tous nos

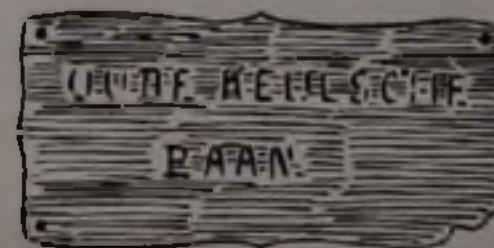


Fig. 26. — La plaque indicatrice.
à Evere.

archéologues et est rattaché aux origines mêmes de la ville de Bruxelles, L. Verniers (Bruxelles - Esquisse Historique - pp. 23 et suivantes) s'exprime ainsi à son sujet (synthèse d'un avis généralement exprimé) : seconde moitié du X^e siècle — concerne l'état des choses et des gens pendant cette période à Bruxelles et environs « or à quelque cinquante mètres de là (emplacement de la Bourse actuelle), près de la pointe septentrionale d'une petite île triangulaire — prolongeant au nord

l'île Saint-Géry — existait au même moment un pont, appelé Sainte-Othèle (Odile ou Gudule) dont on sait d'après un autre texte ancien, qu'il servait à l'embarquement du blé que le domaine de Leeuw-Saint-Pierre expédiait à l'église de Cologne... Le pays n'étant pas sûr, d'attentives précautions s'imposaient... C'est pourquoi, bien que l'ancienne route romaine franchît la Senne à mi-distance entre Vilvorde et le castrum de l'île Saint-Géry, les caravanes marchandes allant d'Allemagne vers la Flandre, prirent l'habitude d'infléchir leur marche vers le sud. A partir d'Evere elles empruntaient



Fig. 27. — Vieille ferme transformée — 25, rue de la Plaine d'Aviation, à Evere.

l'antique diverticulum agricole (chaussée de Haecht — note personnelle : après avoir suivi la chaussée de Helmet toutes-fois - rue Royale - rue de Schaerbeek, etc.) ». — Comme le lecteur aura pu s'en rendre compte, cette partie du territoire de la commune d'Evere a été parcourue, aussi haut que l'on puisse remonter dans nos annales, par un trafic assez intense, lequel n'a du reste perdu en importance que depuis peu de siècles.

De nos jours, pour peu que l'on se plaise à examiner attentivement cet antique parcours, de nombreux indices témoignent toujours de cet état de choses passé (voir également F.B. page 996 - ligne I - note personnelle - également page 982, ligne I et suivantes). Il est notamment non sans

intérêt de considérer l'aspect que présente le début de la rue Van Hamme (où l'on remarque encore parfois, l'antique ornement de grès local) dont l'emplacement réservé aux immeubles portant les n° 39 à 61 n'est pas sans déconcerter celui qui ne peut expliquer une pareille disposition de lieux (voir figure).

A premier examen on croirait se trouver en présence d'un « bataillon carré », vestige d'une époque révolue (ou à peu près...), si un vaste portail et une disposition de bâtiments bien connue du spécialiste, ne venaient infirmer cette impression en démontrant qu'il s'agit là indiscutablement d'une



Fig. 28. — N° 39 à 61 rue Van Hamme.

ancienne grande ferme appropriée tant bien que mal à des usages divers. Le fait ne manque pas de surprendre lorsqu'il est constaté sur le territoire d'une commune où les terrains à bâtir ne manquent pas... Nous parlons ici au point de vue esthétique immobilière, uniquement, ceci dans le but d'attirer l'attention sur des détails qui viennent à l'appui de ce que nous reprenons plus haut. — Disons que, même à notre époque, une partie importante du trafic routier de la commune d'Evere emprunte toujours l'antique chemin de Cologne, pareil en cela aux caravanes de marchands (X^e-XI^e siècle) « composées de lourds chariots — chargés de vin du Rhin, de sel gemme, de cuirs, de fourrures, de cire, de laine, d'étoffes, etc. — qui y circulaient sous la garde des marchands armés d'arcs et d'épées... »

TOPONYMIE, LIEUX-DITS (4).

Premier Addenda.

La parution de notre travail paraît avoir stimulé le zèle des chercheurs (ce qui était l'un des buts poursuivis), nos recherches personnelles aidant, et, soucieux de présenter une étude aussi complète que possible, le lecteur trouvera ci-après un premier addenda au relevé des toponymes que nous avons publié. Il va de soi que nous n'avons tenu compte que des travaux présentant un réel cachet d'originalité, propre à leur auteur, présentant de ce fait un intérêt véritable susceptible d'augmenter la valeur documentaire de notre esquisse.

**

DOELE (de) : l'interprétation que nous avons donnée de ce toponyme peut être considéré comme étant valable pour le Brabant (et d'autres régions de langue flamande du pays) en général ; celle donnée par les plus éminents linguistes, en la matière, n'est nullement divergente, en toponymie régionale (voir notamment à ce sujet : *Geschiedenis van Opwijk* par J. Lindemans - 1937 - page 156 - ligne 7 du paragraphe « *De Gulde van Sint-Paulus...* » etc.). — Donc, le plus souvent, les lieux dénommés DOELE en nos communes brabançonnaises, évoquent bien ceux réservés aux membres des confréries de l'arc ou de l'arbalète de l'endroit. Le terme SCHUTTERS PLAETSEN dénote parfois, le même office (voir F.B. page 694). — Rien ne s'oppose, particulièrement en ce qui concerne le territoire d'Evere (nous abordons le sujet au cours du déroulement de notre étude), à ce que plusieurs noms de lieux rappellent, en une même contrée, une antique activité. — Pour ce qui concerne le lieu-dit de DOELE situé sur le territoire d'Evere, il existe, depuis fort peu de temps, une autre théorie. Nous la reprenons d'autant plus volon-

(4) Voir *Folklore Brabançon*, n° 138, p. 686.

tière qu'elle permet des développements plus généraux, non sans intérêt, pour la connaissance des régions brabançonnaises. — Il est donc proposé que DOELE signifiait ici, fossé, petite rigole, servant de délimitation à certaines parcelles de terre, supposition renforcée par l'existence d'une ancienne voie d'eau (de très faible importance) de cette dénomination (voir F.B. N° 136 - page 368, « ...nomenclature des voies d'eau »). Cette interprétation est également fort plausible et point n'est besoin de faire appel aux travaux de toponymistes remontant assez haut dans le temps pour s'en apercevoir : M. A. Carnoy (*Dictionnaire étymologique...* etc. — 1939 — tome I — page 145) donne l'étymologie suivante : « DOEL (Arr. Saint-Nicolas) — 1569 DOELEN-M. DOEL se disait jadis d'une digue faite en terre. Ce terme se retrouve, notamment, dans la toponymie d'Amsterdam ». Si le lecteur veut se reporter au fait que nous avons nous-mêmes mis l'accent sur l'importance attribuée en Brabant aux abornements (voir F. B., n° 138, p. 690, terme « EENBOEM » et F. B., n° 140, p. 993, citation d'un passage de L. Galesloot), il appréciera que cette autre interprétation du terme de DOELE relève tout simplement du genre de celles que nous reprenons entre parenthèses dans le *Folklore Brabançon*, n° 138 de juin écoulé... (p. 686, ligne 6 de l'introduction à la liste des toponymes...). Disons que des fossés et même de légères élévations de terrain, la chose se remarque encore de nos jours à Vlesenbeek, ont servi de tous temps à délimiter des propriétés, ce au moins depuis l'époque franque. Le fait qu'un terrain ait toujours été connu comme étant livré à la culture (rien n'est plus soumis au caprice de l'homme que l'aspect général d'une contrée... le territoire d'Evere pourrait servir d'exemple à ce sujet...) ne prouve nullement qu'il n'ait pu être choisi comme emplacement de tir à une certaine époque : il existe de nos jours (à proximité du lieu-dit Saint-Antoine-chaussée de Ninove-Moortebeek-début du chemin se dirigeant vers Dilbeek et Bekkerzeel) un emplacement réservé à la culture, très sportivement loué par un complaisant cultivateur à la société locale à l'époque des tirs... Du choc des idées...

HERSE EGGE : Des recherches complémentaires concernant ce lieu-dit (relevé sur un ancien plan terrier citant des noms en français et en flamand) nous permettent de dire qu'il doit s'agir d'un nom et de sa traduction. Aux XV^e et XVI^e siècles, notamment, il était courant de désigner une parcelle de terre par le nom d'un instrument, voire d'un outil, rappelant son aspect topographique, c'est ainsi que l'on avait le champ « du marteau » (den hamere) — de « la faucille » (den sikkelle), etc. Cette explication nous plaît d'autant mieux que nous avons pu la vérifier nous-mêmes sur d'anciennes cartes et qu'en toponymie ancienne, un chat était généralement appelé un chat... nos ancêtres étaient en cela beaucoup plus logiques que nos contemporains... Il s'agirait donc ici d'une parcelle de terrain en forme de herse (eg).

PICKARDY (die) — 1695 —, PICARDIE : Comme nous l'avons dit, il a existé une ferme et une brasserie à cet endroit; il est probable que la ferme devait servir également à l'usage d'auberge (comme il était souvent de coutume à l'époque), puisqu'on y relève une enseigne « In ('t) Picardie(ën) ». Anciennement, un grand tonneau à bière, destiné à être remis en cave, était aussi appelé « picardyn ». Le chroniqueur qui reprend ces informations prétend qu'au temps jadis cette enseigne était fort répandue (sans fournir aucun exemple à l'appui...); nous, nous voulons bien... mais à l'appui de la thèse que nous avons présentée en explication du toponyme « Picardie » (sous réserve d'ailleurs — et suivant en cela l'avis exprimé à plusieurs reprises) nous lui conseillerons d'approfondir l'origine du nom des établissements (ainsi que les lieux où ils sont situés) suivants : Café-Ferme Bretonne à Zuun, Café Normandie à Machelen, il existe de nombreux autres exemples d'espèce... Comme quoi en toponymie...

A suivre.

M.E.G. DESSART.

PLUIE EN BRABANT

*Il pleut sur les sentiers rieurs
Et l'on dirait que du soleil
Tombe à gros grains bleus d'une treille
Plantée à de folles hauteurs*

*Il pleut de la pluie de concou,
Des parfums de menthe mouillée.
Il pleut tendrement sur le cou
De la forêt agenouillée.*

*Où êtes-vous, mes doux flûtistes,
Mes crapauds tout luisants de ciel ?
Pourquoi ce chant d'eau et de miel
Rend-il à la fois gai et triste ?*

*Et vous, mes grives, vous, mes merles,
Vos colliers ne sont-ils finis
Que l'on entend voler vos perles
Parmi les perles de la pluie ?*

*Il pleut des gouttes de romances,
Il pleut des amours de ramiers.
On dirait que la terre danse
Sur un océan timbalier.*

*Aujourd'hui, c'est de l'aube au soir
Que vont se lisser les labours,
Que la pluie va dresser ses tours
De clarté sur les sapins noirs.*

*Sert-elle à nous laver le cœur
Cette jolie eau de jouvence
Qui, sur mon Brabant laboureur,
Fait passer des grâces de France ?*

MAURICE CAREME.

Miettes archéologiques et folkloriques du Brabant

LA multiplicité des visages de notre province, si elle étonne le touriste touché par la grâce de sa poésie, retient plus particulièrement encore l'attention des chercheurs qui puisent aux sources de son passé une riche substance spirituelle.

Ces quelques miettes que nous présentons ont été recueillies entre 1955 et 1957, au cours d'une série de missions effectuées au profit du service des fouilles des Musées royaux d'Art et d'Histoire.

En dépit des lacunes que comportent ces notules, souhaitons néanmoins qu'elles puissent servir d'appoint aux érudits locaux, les plus attentifs à saisir le souffle des disciplines historiques et folkloriques.

Boitsfort

SILEX PREHISTORIQUE (Fig. 1)

En 1957, M. le Dr. Dandoy a bien voulu nous confier pour étude un beau petit grattoir trouvé dans son jardin (Clos des Chênes, à Boitsfort-Gare; cad. section E/48-H 4). C'est un silex gris-mastic, de couleur plus diaphane vers les bords, veiné de traînées bleuâtre-grisâtre. Les retouches, finement percutees, des faces tranchantes, montrent une certaine usure.

Cette trouvaille isolée peut probablement se rattacher à son contexte de la station néolithique de Boitsfort-étang, de culture Michelsberg (2200-2000 av. J.-C.), séparée du Clos des



Fig. 1.

Chênes par le vallon marécageux de l'étang des enfants noyés, à 500 mètres au N.-N.-O. (1).

Céroux-Mousty

HACHE NEOLITHIQUE A MORIENSART ET TRACES DE METALLURGIE ANCIENNE AU HAMEAU DE FERRIERE.

Le territoire de Céroux-Mousty est riche en vestiges anciens. M. l'Abbé Jeandrain, que les lecteurs de « *Folklore Brabançon* » ont maintes fois pu apprécier par ses excellents travaux, a repéré sur le ban de sa paroisse toute une série de vestiges archéologiques s'étendant des temps néolithiques au moyen âge.

(1) W. Lassance. A propos de la station néolithique de Boitsfort-étang, dans *Bulletin de la Société « Les Chercheurs de la Wallonie »*, t. XVI, 1957, pp. 180-183, 2 pl.

Moriensart

HACHE POLIE (Fig. 2).

Dans les champs, non loin de la tour féodale de Moriensart, à Cérroux, on a trouvé, récemment, une superbe hache néolithique de couleur brun-grisâtre, entièrement polie et très lisse sur toute sa surface. De teinte plus sombre vers les extrémités, son tranchant est légèrement émoussé.

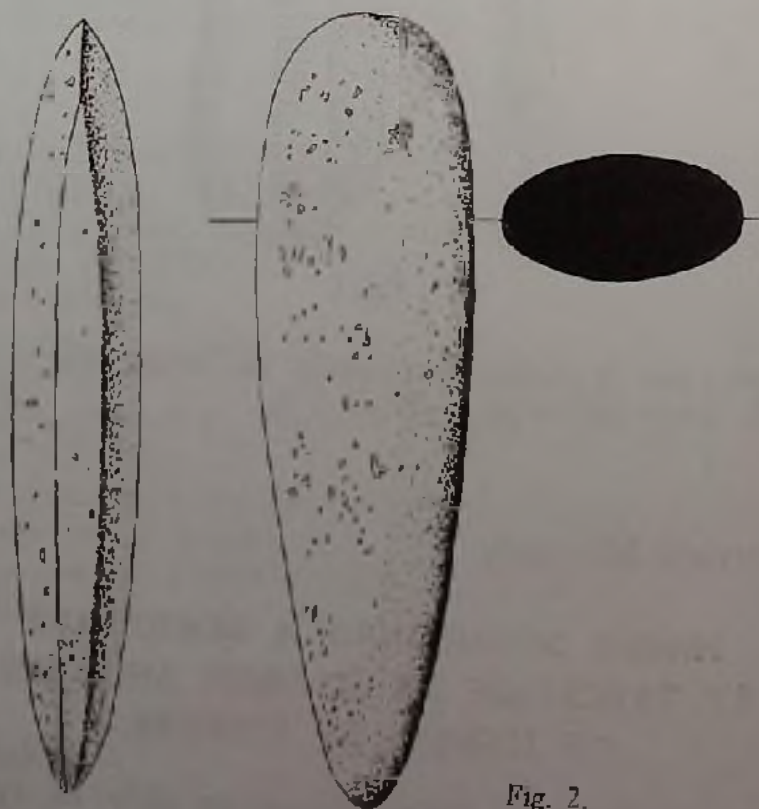


Fig. 2.

Il s'agit d'un exemplaire en grès houiller (galet de Meuse) presque absolument identique à celui d'Evelette (canton d'Andenne) (2). Il appartient à M. Marcel Mertens, de Cérroux, et c'est à l'intercession de M. l'Abbé Jeandrain que nous avons pu l'étudier.

(2) W. LASSANCE ET R. BORREMAN, Haches néolithiques de Hesbaye et du Condroz, dans *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, LIV, 1955, n° 11-12, pp. 720-722, 1 fig.

Ferrière

BAS-FOURNEAU ANTIQUE.

Le 22 février 1956, M. l'Abbé Jeandrain m'a utilement guidé au hameau de Ferrière, à propos de traces de bas-fourneaux à réduire le minerai, dont il avait eu connaissance à l'époque de leur exhumation.

En 1952, dans le terrain de M. Maurice Goisse, au lieu-dit suggestif *Ferrière*, parcelle cadastrale 391 B (fig. 3), grande

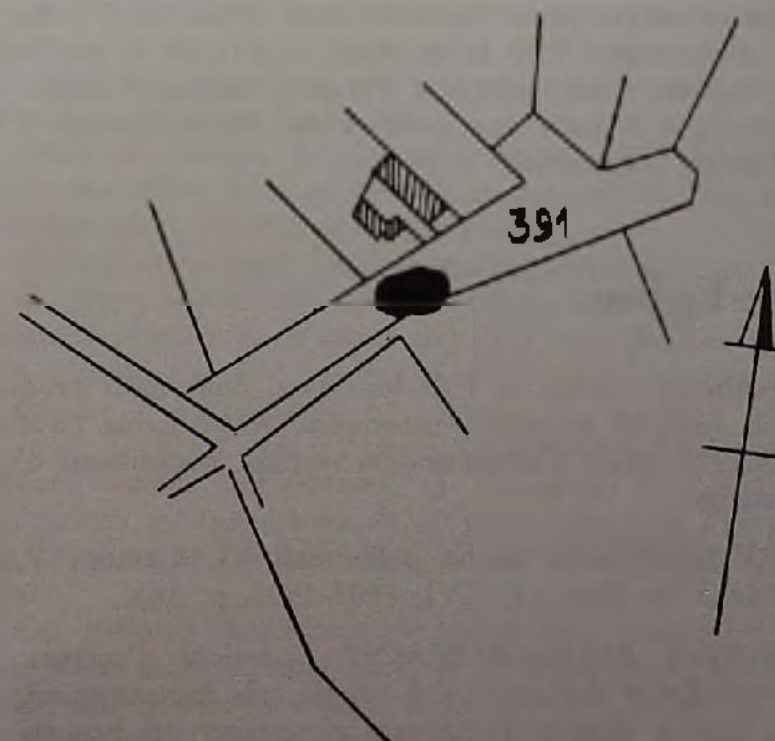


Fig. 3.

tache noire avec nombreuses scories et pierres ferrugineuses calcinées; mortier en pierre avec charbons de bois.

L'établissement des métallurgistes était exposé sur une pente roide dans une vallée très ventilée, s'ouvrant au sud-ouest.

Deux chemins aboutissent au *champ de Ferrière* : le chemin numéro 8 dit des *Scavées* (larg. 3 m 30) de Cérroux à Bousval

et le sentier numéro 69 dit du *champ de Ferrière* (larg. 1 m 60) de Bousval aux Grosses Saules.

Lors de la construction de la maison Jacquet, en 1952, notre aimable cicerone a remarqué une grande tache sombre, en forme de cône dans la coupe du terrain, s'enfonçant, sous la couche arable, de 0,60 m à plus ou moins 1 mètre de profondeur.

Traces de pierres calcinées en grand nombre; charbon de bois et débris de tuyère (?) en grès (coll. Abbé Jeandrain).

Les minuscules et rares tessons retrouvés dans ces deux sites nous font dater ceux-ci du moyen âge et plus probablement des XII^e ou XIII^e siècles.

Quatre autres petits bas-fourneaux ayant servi à fondre le fer (dimensions : 0,60 m de diam. x 0,50 m de profond.), furent naguère aussi trouvés à Ferrière, comme l'atteste une note laconique déposée aux archives des Musées royaux d'Art et d'Histoire, à Bruxelles.

Autre-Eglise

Commune voisine de Folx-les-Caves, dont nous évoquons plus loin quelques curiosités historiques, Autre-Eglise (wallon : *HauPGliche*) recèle d'innombrables vestiges, notamment d'époque romaine.

PREHISTOIRE : hache polie, coll. G. Cumont (*Ann. Soc. d'Arch. de Brux.*, t. XVI, 1901-1902, p. 34).

EPOQUE BELGO-ROMAINE : citations d'auteurs :

Autre-Eglise doit avoir été peuplé très anciennement, car l'on ne peut y fouiller le sol sans rencontrer des briques, des tuiles et des poteries romaines; partout on trouve des fondations de constructions, notamment dans l'*abanière Marchal*, qui appartient aux demoiselles Hamoir. A un quart de lieue du village, on a découvert des puits. (J. Tarlier et A. Wauters, *Géographie et Histoire des Communes Belges, Canton de Jodoigne*, Bruxelles, 1859-1874, p. 339).

Le terrain sur lequel est bâtie la ferme de MM. Hamoir remplace des constructions romaines car on ne peut creuser le sol sans rencontrer des briques, des tuiles et des poteries de

cette époque. Il en est de même dans les prairies arrosées par la Petite-Gette, entre Folx-les-Caves et Jauche. (Ch. Racourt, *Histoire des souterrains de Folx-les-Caves*, 1852, p. 11).

Fragments de *tegulae* dans le jardin de M. Hamoir et dans le cimetière, derrière l'église. (*Ann. Soc. d'Arch. de Brux.*, t. XVII, 1903, pp. 132-133).

Une enquête menée sur le terrain le 29 novembre 1955 nous a permis de localiser ces vastes substructions romaines. Elles couvrent, grosso-modo, l'emplacement de la ferme Hamoir, dite ferme de Malonne, (lieu-dit *Villeze*, cad. 258a) le lieu-dit *dsu l'gliche* (cad. 160a), la pépinière, l'église, les pâturages et plusieurs terres cultivées derrière le complexe religieux. Dans le jardin du presbytère on releva naguère une superbe mosaïque romaine (elles ne sont pas nombreuses en Belgique). On trouve, aussi, de-ci-delà, d'énormes pierres accommodées par le ciseau et d'origine étrangère au terrain.

Dans les champs, la charrue a heurté, déjà de multiples fois, des murailles faites en grès ou en rognons de silex liés par du ciment blanc (chaux et brique pilée).

En face de la ferme Hamoir monte, vers le sud, un chemin qui se nomme *voie des quatre tièges*, toponyme indicatif d'antiquité. Tarlier et Wauters signalent, que dans cette commune, existait, en 1527, un pré dit *le Cauchie* (chaussée). Or, le territoire d'Autre-Eglise est traversé du nord au sud par une route ancienne, généralement considérée comme romaine, et reliant Namur à Tirlemont. (J. Vannérus, *Le Limes et les fortifications gallo-romaines de Belgique, Enquête Toponymique*, Mémoires de l'Académie, t. XI, 2^e série, Bruxelles, 1943, p. 182.)

Ces quelques indications sommaires sont néanmoins suffisantes pour situer l'importance de l'établissement romain de Autre-Eglise. L'énorme superficie des vestiges, la grande quantité de matériaux romains recueillis à l'occasion de travaux de labours, la présence d'une mosaïque, la proximité du *vicus* de Tavières et de la chaussée Brunehaut, le toponyme *Villeze*, survivance linguistique d'une antique occupation du sol (3) sont

(3) « Le terme Villers, Villé, Weiler, permet, même en l'absence de toute ruine visible, de conclure à l'existence autrefois à cet emplacement de quelque habitat humain disparu depuis longtemps : en effet, le mot villare, dont Villers et Weiler dérivent désignait un écart, une dépen-

autant d'indices de l'existence d'une opulente métairie agricole ou même d'un *vicus* d'une certaine importance.

Le folklore a aussi traversé les siècles à Autre-Eglise; signalons-y quelques coutumes curieuses :

Il existe une tradition locale persistante selon laquelle l'église paroissiale Notre-Dame serait la seconde après Tongres, fondée par saint Materne dans la région. Les femmes enceintes vont y invoquer Notre-Dame de la Délivrance pour une heureuse issue de leurs couches.

L'instituteur communal nous a raconté la pittoresque coutume suivante, à propos des pierres trouées : un orifice pratiqué dans le cortex d'un silex sert à suspendre la pierre au-dessus de la porte de l'étable; elle écarte infailliblement les sorcières qui tenteraient de maléficer le bétail.

A ce propos, Alphonse de Marneffe note qu'au XIX^e siècle, en Hesbaye, celui qui trouvait une pierre trouée était guéri du mal de Saint-Marc. (*Le Vieux Liège*, n° 330, 11 mars 1931, p. 26.)

Comme on le voit, les vertus curatives des amulettes préhistoriques trouvent dans nos campagnes de curieux prolongements !

Folx-les-Caves

Folx-les-Caves est, dans le canton de Jodoigne, une rustique commune agricole de la Hesbaye brabançonne, peuplée d'un demi-millier d'habitants et d'une étendue territoriale de 379 hectares ; son altitude est de 130 mètres.

Un ruisseau, dit *de Janche*, prend sa source à Ramillies et traverse la commune du sud au nord; nommé aussi *Petite Gette*, il est, paraît-il, le cours d'eau le plus rapide de Belgique.

Ce village doit principalement sa renommée aux curieuses caves ou grottes artificielles taillées dans le sable dur et le

dance de villa, si bien que l'on peut conclure que les endroits de l'espèce furent habités, sinon à l'époque romaine déjà, du moins dans la période qui suivit les invasions.

J. Vannérus, *Topographie et Histoire*, dans bulletin de l'Académie royale de Belgique, 5^e série, T. XXVII, 1941, p. 126.

gravier siliceux qui servent actuellement de champignonnières. Leur existence était déjà établie au XV^e siècle; cependant aucune découverte archéologique n'a, jusqu'ici, permis de déterminer leur âge.

Anciennes industries disparues : hotteurs-hotliers, boureliers, tanneurs d'écorces, ferblantiers, scieurs de long, tisserands du lin et du chanvre (vers 1850 : archives communales).

GEOLOGIE (4).

Le limon hesbayen, qui fait partie des terrains quaternaires recouvre huit-dixièmes des terres et lui donne sa grande fertilité,

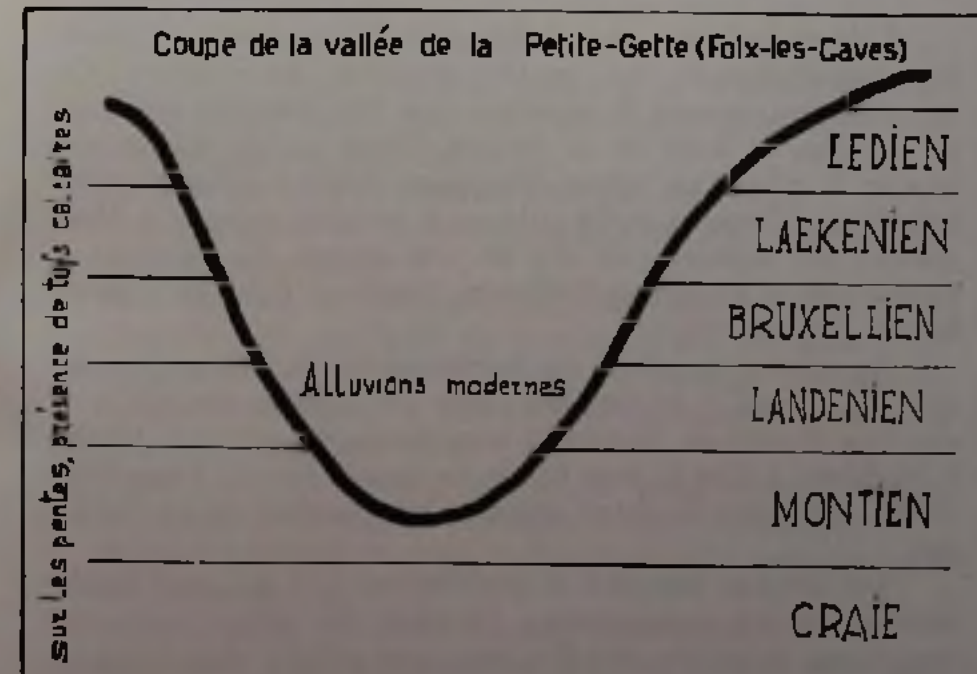


Fig. 4.

est appelé limon stratifié; il se distingue par les caractères suivants : à la base couches alternatives de sable et d'argile; en se

(4) Dans la rédaction de ce paragraphe, nous nous sommes inspiré de la thèse de AUGUSTE BACCUS, *Folx-les-Caves : Plan de culture*, Institut Agronomique de l'Etat, Gembloux, 1944-1945, pp. 1 à 6.

rapprochant de la surface il devient de plus en plus argileux pour atteindre des couches homogènes de 2 à 3 mètres.

On rencontre aussi d'autres sols, notamment des terrains plus sablonneux. Ceux-ci sont constitués par des affleurements de sable et d'argile de l'éocène moyen et supérieur dans des terrains pierreux qui ne se rencontrent que sur le flanc des vallées et qui sont les produits de l'altération des roches quartzoschisteuses des terrains cambriens et siluriens. Tapissant le fond des vallées, on rencontre aussi des nappes d'alluvions parfois tourbeuses (fig. 4).

SOUS-SOL GEOLOGIQUE.

L'étage inférieur de la vallée de la Gette constitue l'extrémité septentrionale des terrains primaires du Brabant. Ces terrains comprennent le quartzite que l'on retrouve en bande à Jodoigne, le long de la Grande Gette, et qui forme une couche de plus d'un mètre d'épaisseur. Cette couche de pierre très dure affleure la surface du sol à certains endroits, à Dongelbert, par exemple, où elle est très épaisse. Ce quartzite se trouve aussi à Huppaye, Noduwez, Jauche et Folx, où il forme la base des souterrains.

Le terrain secondaire est représenté par le terrain sénonien qui s'est formé à la dernière étape de l'époque secondaire et que l'on trouve en abondance sous forme de marne à Jauche, à Nodebais, à Orp et sous forme de craie à Jauche. Cette craie est un carbonate de chaux impur, c'est pourquoi on ne l'utilise pas.

Les terrains tertiaires se manifestent par plusieurs bandes superposées qui comprennent l'argilite, les sables landeniens, bruxelliens, montiens, que l'on rencontre partout dans la région (sablonnières).

Ces sables bruxelliens impriment au Brabant ses caractères particuliers; ils sont à gros grains très meubles et perméables.

INVENTAIRE ARCHEOLOGIQUE SOMMAIRE.

Folx-les-Caves tient une place importante parmi les antiquités recueillies en Hesbaye brabançonne :

Néolithique : au-dessus des souterrains : deux haches en silex (renseigt du Dr. Raymaekers - archives des Musées du Cinquantenaire). Une autre hache polie a été recueillie à Folx-les-Caves par un habitant de Orp-le-Grand (renseigt. recueilli sur place).

La station néolithique du Tombois. — Caractérisée par un matériel nettement néolithique, cette station se localise, au sud du village, sur un sommet sablonneux à moitié encerclé par le ruisseau du *Jancoi* (5).

Ce matériel a été recueilli, à des profondeurs variables, en collaboration avec M. Maurice Lefort, à l'occasion de la fouille du cimetière mérovingien, en novembre-décembre 1955 (parcelle cadastrale n° 315 A).

Nous en décrivons, ci-après, quelques spécimens :

1. Silex gris-acier avec des taches noirâtres; probablement grattoir sur lame, finement retouché et fortement patiné.
2. Fragment de hache polie; silex de couleur gris-mastic avec quelques taches plus claires.
3. Grattoir en silex de couleur gris-sale débité dans le cortex dont une partie est conservée; la face utilisée a été percutée assez grossièrement.
4. Beau grattoir en silex gris-clair, finement percuté sur le côté d'utilisation; bulbe de percussion sur une face.
5. Fragment de grattoir en silex de couleur gris-mastic, rugueux au toucher et comportant un bulbe de percussion au revers de la face taillée.
6. Beau grattoir, couleur gris-perle, comportant de fines retouches et montrant de nettes traces d'utilisation.
7. Fragment de lame en silex, couleur gris-perle, avec quelques retouches latérales.
8. Eclat de silex retouché, couleur gris brunâtre.
9. Beau petit grattoir discoïde et plat, de couleur gris-beige, finement retouché sur les faces latérales (silex).
10. Beau petit grattoir discoïde, entièrement plat, en silex, finement retouché sur les faces latérales.

(5) Val del Tombeur (1324); as Tombours en la vanx du Tombois (1658); le Tombois (1787). Cette vaste campagne est traversée par le chemin n° 3 d'Autre-Eglise à Branchon, dont la construction, attestée par la céramique que nous y avons récoltée à l'occasion d'une coupe pratiquée dans ledit chemin, remonte probablement au XVII^e siècle.

11. Eclat de silex retouché et accommodé, en forme d'outil (burin ou poinçon) avec bulbe de percussion au revers; sur deux faces latérales : fines retouches; couleur de l'éclat : gris-acier.

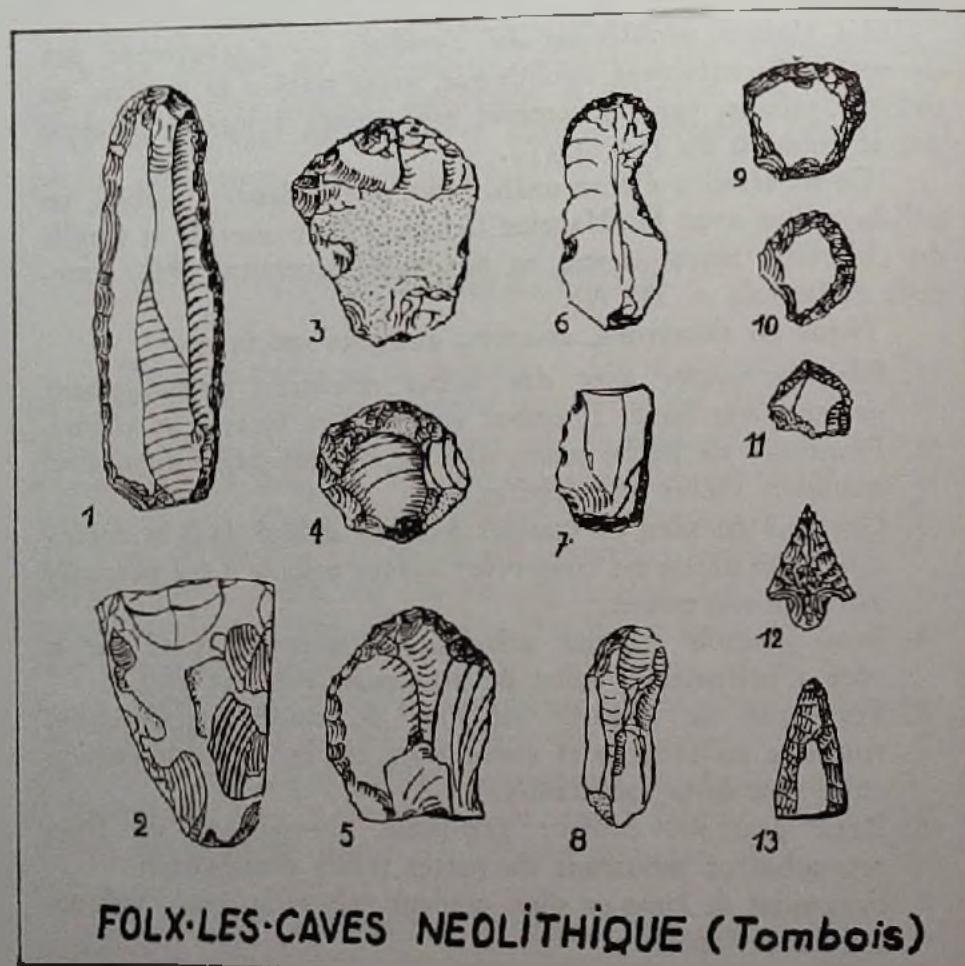


Fig. 5.

12. Remarquable pointe de flèche, finement manufacturée, à ailerons bien développés; silex de couleur cire d'abeille opaque; rugueux au toucher; la pointe est bien conservée.
13. Pointe de flèche en forme de feuille de sauge; silex gris-mastic assez rugueux; pointe légèrement émoussée, de taille plutôt fruste.

Céramique : Un petit fragment de vase à bord droit, pâte poreuse de couleur grisâtre (tesson de col).

Un tessou de panse du même vase.

Deux tessons de couleur rougeâtre à gris noirâtre, dans les cassures, avec une minuscule gorge dans l'un d'eux.

EPOQUE BELGO-ROMAINE.

Au sud du *grand-claptiau*, près de la source du *Gilain* : tuiles et briques, au *tombois* : sépultures découvertes en 1858. (J. Tarlier et A. Wauters, *Canton de Jodoigne*, loc. cit., p. 361, *Annales de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique*, sixième session, Liège, 1890, pp. 297-301).

Nous avons, en effet, recueilli en surface du sol, à l'emplacement de ces lieux-dits, divers débris de construction romains et constaté l'existence d'un cimetière belgo-romain assez vaste dont un notable de la localité possède un grand nombre d'objets.

Au *pachi al 'vie et al' vie* existent également des substructions romaines.

J. Vannérus (*Le Limes...*, p. 182), cite un toponyme suggestif d'antiquité au chemin de Jauche, le *Chestelhon*, ainsi nommé en 1324, mais qui peut tout aussi bien se rapporter à une demeure fortifiée du moyen âge.

Le même auteur (loc. cit., p. 82), signale qu'une voie romaine secondaire traverse le ban de la commune, du nord-ouest au sud-ouest (chemin n° 1 de Tirlemont à Namur - cfr Atlas des chemins communaux de Folx-les-Caves, 1846). Il la nomme Route Gauche XLII de Namur à Utrecht par Waret-la-Chaussée, Taviere, Jauche et Tirlemont.

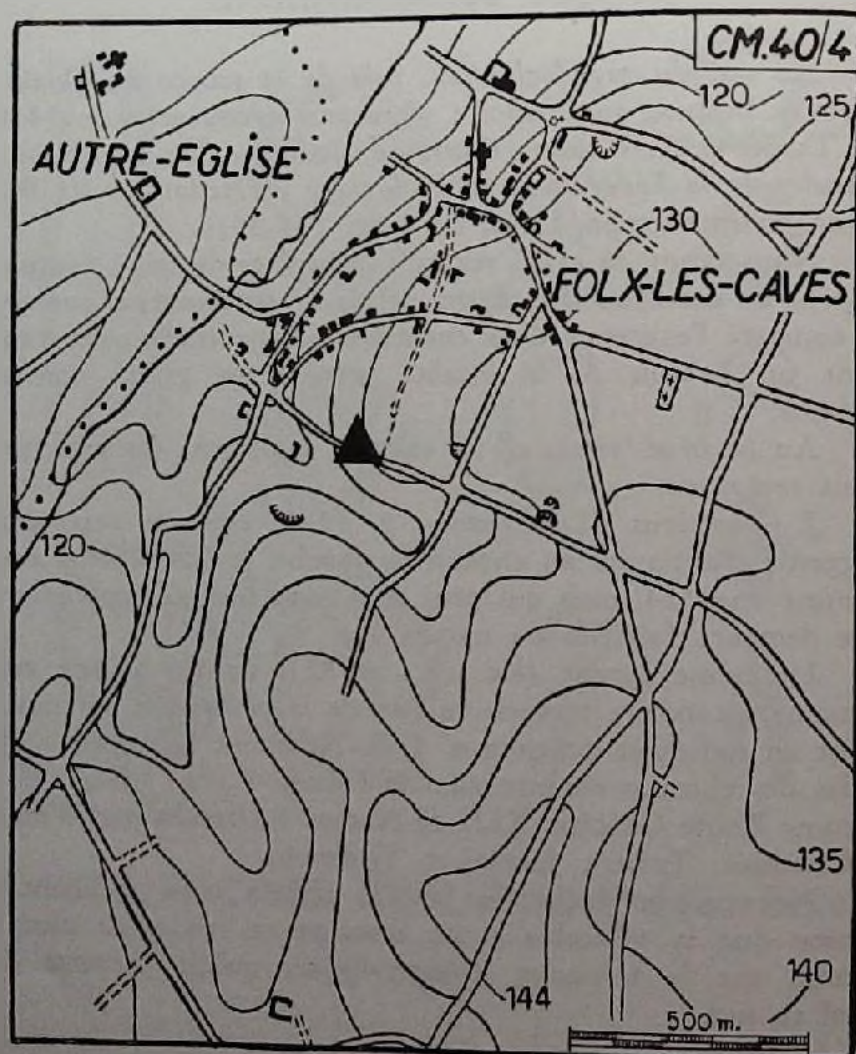
Nos propres recherches sur le terrain nous inclinent à penser que la véritable route romaine se rencontre plus à l'ouest, sur le territoire d'Autre-Eglise, qu'elle traverse du nord au sud.

EPOQUE MEROVINGIENNE ET HAUT MOYEN AGE.

Au *tombois* : en 1829, découverte d'un caveau rectangulaire long de deux mètres, qui contenait quelques ossements

humains, sans mobilier (sect. cad. B, 312) cité par J. Tarlier et A. Wauters, p. 361; idem dans L. Galesloot, *La province de Brabant sous l'Empire romain*, Bruxelles, 1859, p. 64.

En 1955, du 5 novembre au 10 décembre, opérant pour le compte du Service des Fouilles des Musées royaux d'Art et



d'Histoire, nous avons exploré méthodiquement, en collaboration avec Maurice Lefort, trente tombes d'une vaste nécropole mérovingienne qui occupe le versant méridional d'une colline de sable, lieu-dit Tombois, dominant la rive droite de la Petite-Gette (fig. 6). On y a distingué deux modes d'inhu-

mation (6) : a) tombes en maçonnerie sèche, enfouies à faible profondeur, généralement pillées; b) fosses creusées dans le sol en place, en l'occurrence le sable bruxellien, pour la plupart

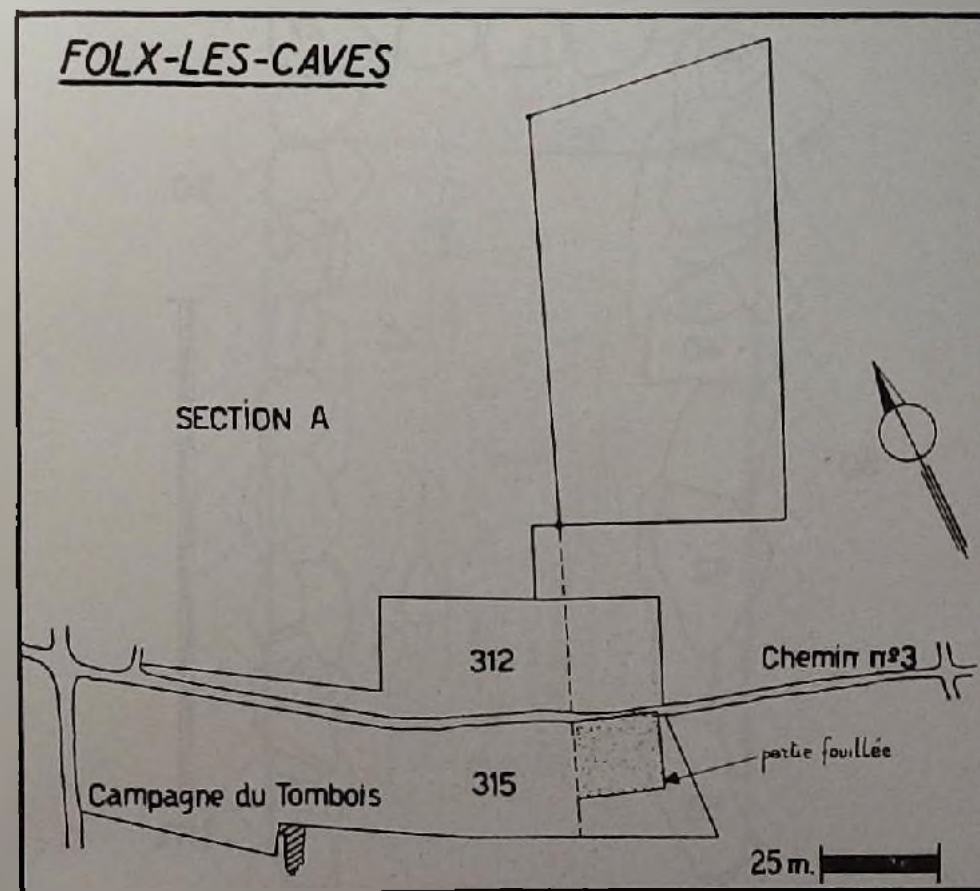


Fig. 6.

pourvues d'un cercueil, à des profondeurs variant entre 0,60 m et 2 mètres; ces tombes sont quelquefois trouvées sous celles en maçonnerie sèche; elles sont donc plus anciennes.

Le mobilier se caractérise par une certaine abondance d'armes et de vases biconiques décorés à la roulette, en terre rouge ou noire.

(6) Voir sur ce cimetière notre article: W. LASSANCE, *Une antique localité de la Hesbaye brabançonne: Folx-les-Caves dans Brabant*, n° 12, 1956, pp. 8-10, 4 fig.

T. 2

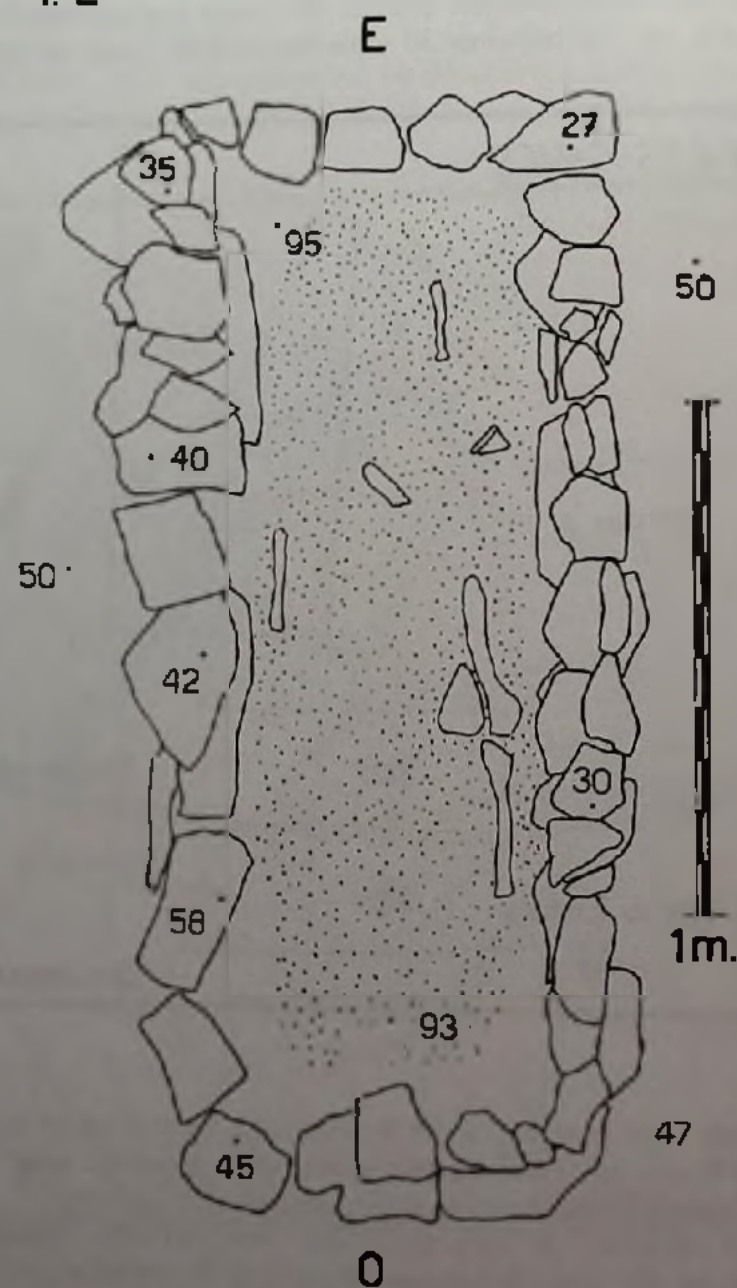


Fig. 7.

Mieux qu'une longue relation de fouilles, nous avons dessiné deux types classiques de tombes rencontrées à Folx-les-Caves. Le premier (fig. 7), enfoui à faible profondeur,

construit en moellons de grès, sans mobilier ou au mobilier pillé, contenant encore de rares débris d'ossements consommés par l'acidité du sol est probablement d'époque plus récente, c'est-à-dire carolingienne, inhumation survenue au moment où



Fig. 8.

le dépôt d'objets commençait à être proscrit par l'Eglise et avant que les nécropoles de communautés ne se groupent autour des oratoires chrétiens. On peut donc situer ces quelques tombes bousculées dans le courant du VIII^e siècle ou au début

du IX^e siècle, bien qu'aucun document archéologique ne nous ait permis de les dater avec certitude.

Le second type (fig. 8, dessin du squelette fictif), consistait en une grande fosse profondément creusée dans le sol, généralement pourvue d'un cercueil (disparu) dans lequel le

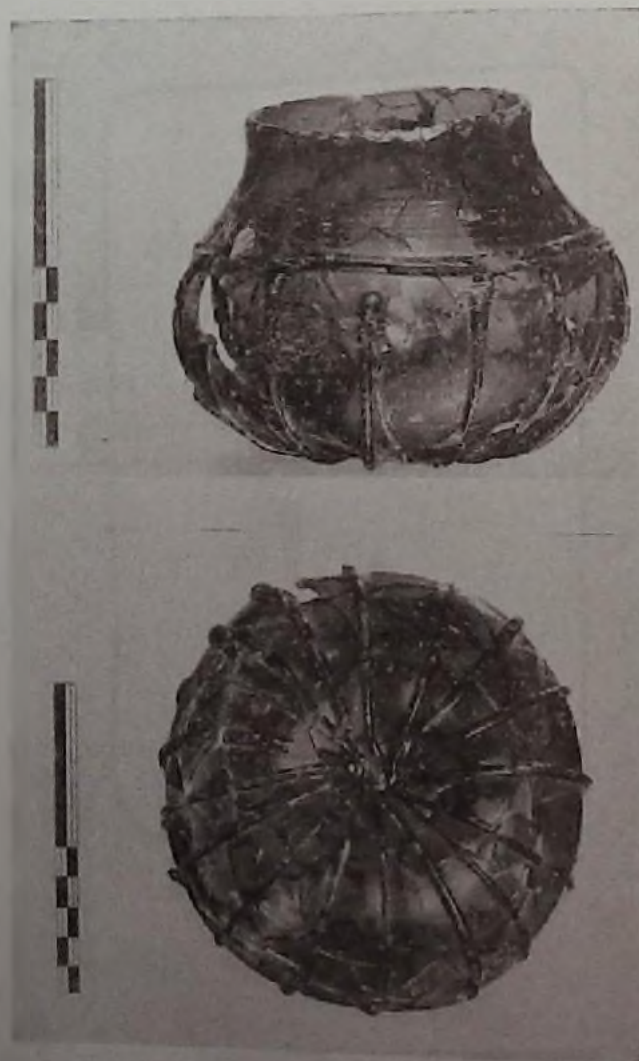


Fig. 9.

défunt ou son épouse avait été déposé entouré de ses objets familiers ou usuels. Ainsi, l'homme libre entamait l'ultime voyage nanti de la hache, du coutelas (en ajoutant la grande épée pour les dignitaires), la lance, un ou deux vases, quelque-

fois une verrerie (voir fig. 9) boucle, plaque, et contreplaque de ceinturon en fer ou bronze filigrané et damasquiné d'or ou d'argent suivant le rang du possesseur.

Dans les sépultures féminines, tout convie à la parure et à l'élégance : colliers multicolores, bracelets, menus objets de toilette en bronze et en os, fines céramiques biconiques, gobelets en verre...

C'est en explorant méticuleusement ces riches sépultures que l'on discerne l'état de la civilisation mérovingienne que l'on assimile le fait social, que l'on distingue tantôt l'opulence, tantôt la stagnation économique.

A cet égard, la nécropole de Folx-les-Caves, dont la fouille est inachevée et dont le mobilier attend une problématique publication, s'est avérée une des plus intéressantes du Brabant Wallon, où elles ne sont, cependant, ni rares ni frustes (7).

W. LASSANCE.



(7) L'auteur de cet article (qui a mené ces fouilles) pour d'absurdes raisons administratives, s'est récemment vu refuser l'accès des collections recueillies. Celles-ci ne reposent même pas dans un local accessible aux chercheurs et moins encore dans un Musée où, logiquement, elles doivent trouver une place de choix, mais attendent qu'on leur fasse un sort, à l'I.R.P.A. (Institut royal du Patrimoine Artistique).

L'ORIENTATION

DANS LES

ARCHIVES DE LIMAL

LES nombreuses publications se rapportant aux points cardinaux utilisés dans les archives pour déterminer les aboutissements de terres (1) sont bien souvent sans grande pertinence lorsqu'elles ne contiennent pas toutes les données permettant de localiser l'usage des vocables. A l'indication de la source documentaire et de la date il y a lieu d'ajouter dans quelle sorte de document — original, copie d'époque, acte notarial, etc. — on rencontre la citation, et même, si possible, la qualité et le lieu d'origine de son auteur. Un même recueil, voire un même document peuvent, en effet, contenir plus d'une variante d'un même « vent ».

Nous avons réuni ici les notes glanées dans cet esprit parmi les archives de toutes sortes se rapportant au passé de Limal, commune de la région wavroise.

A Limal, les scribes, tant laïcs qu'ecclésiastiques, se servent généralement des termes d'AMONT, d'AVAL, de MIDI, d'ESCORS, pour énoncer la situation des parcelles. Cette orientation est toujours basée sur l'axe de la rivière, la Dyle, qui parcourt la commune du S/SW au NE/N. De ce fait, la correspondance avec l'orientation géographique réelle donne : AMONT = Sud-Ouest; AVAL = Nord-Est; MIDI = Sud-Est; ESCORS = Nord-Ouest.

(1) Voir *Folkl. Brab.* n° 3, pp. 84, 205, 206, 207, 209. — n° 4, p. 42. — n° 5, p. 211, 212. — n° 7, p. 267. — n° 16, p. 115/118, 294. — n° 20, p. 231.

Cette pratique est immuable. Encore actuellement les habitants s'y conforment souvent pour désigner les vents.

On relève, bien entendu, des variantes de terminologie. En 1711 le curé J. de Sainte, interprétant la situation des terres de la cure, anciennement enregistrées par « d'amont, d'aval, de mide et d'escors », emploie la formule : « d'occident, d'orient, de midi et de septentrion ». Ce ne fut qu'une innovation sans lendemain et elle se référait, comme l'ancienne façon d'écrire, à la rivière prise comme axe nord-sud.

Les variantes occasionnelles trouvées dans les archives de la cure et dans les recueils de Greffe Scabinal, se rencontrent presque exclusivement dans des transcriptions d'actes originaux rédigés par des étrangers à la commune.

DE BISE. — L'utilisation de ce terme est assez fréquente, la plupart du temps en fonction d'AVAL, mais aussi pour désigner l'AMONT ou l'ESCORS.

Dans les actes de transports de 1626 à 1636 (250 actes) nous le trouvons trois fois au lieu d'AVAL : deux fois selon copies d'actes de notaires wavriens et une fois pour une terre à Limal vendue par des gens de Bierges. Ceux-ci font acter : « d'aval ou de hize ».

Dans le registre des comptes de la cure (1609-1670) se lit un article écrit début 1640, de la main d'un prêtre étranger (le curé Legroz était malade ou venait de mourir) et qui énonce : « de hize, d'orient, de midi, de wèvre » pour situer la maison de Jean Geudo, que nous connaissons par d'autres écrits. De bize vaut ici d'AMONT.

Le notaire J.-B. Boucqueau, de Wavre, dans un acte de 1759 emploie exceptionnellement « décosse, de midi, d'orient, de bise », où de bise désigne également l'AMONT.

Dans le registre du Bénéfice de Saint-Catherine (1609) se trouve une fois « d'amont, d'aval, de midy, de bize ». Il s'agit alors manifestement de l'ESCORS.

Dans le même registre, l'article suivant énonce « d'amont, de bize et d'escosse ». Ici de bize est l'AVAL.

Ces deux dernières citations s'appliquent à des terres sous Chapelle-Saint-Lambert.

Notons encore que le recteur Baillieu, prêtre du diocèse de Trèves, bénéficiaire à Limal (1748-1794), emploie couramment « de bize » dans ses écrits, mais toujours pour dire « d'aval ».

D'ESCORS. — Ce terme se rencontre sous les variantes habituelles d'ESCOSSSE, d'ECOSSE, d'ESCHORS, d'ESCORCHE, rarement d'ESCORCEVEAU ou d'ESCORCHEVEAU. (Ce dernier vocable doit, nous semble-t-il, toujours se lire : —veau et non —neau, malgré l'absence d'accent sur l'N manuscrite.)

D'escors s'exprime quelquefois par « de NORD ». Trois mentions en appartiennent aux actes de la cour de Limal de 1627-1628 et de 1775. Les autres emplois de Nord, Noort ou Nort apparaissent occasionnellement sous la plume de notaires ou d'auteurs étrangers. Une fois nous relevons « d'orient et de Nord à... » et une autre fois « vers couchant ou d'amont... et vers le Nord » (1760).

Dans un même acte de 1775, l'arpenteur M. Mataigne, de Rixensart, mesure deux terres. L'une est dite « joignant de Nord à... » et l'autre est décrite par « d'amont, d'écosse, du levant et de midi ». Donc, à quelques lignes d'intervalles, de Nord et d'écosse, pour désigner le même vent.

Du LEVANT. — La désignation de l'aval par « du LEVANT » dans la précédente citation a son équivalent dans l'acte de 1759 du notaire Boucqueau, cité plus haut pour « de Bize », et où celui-ci emploie pour situer les quinze terres mises en location, quatorze fois « d'aval » et une seule fois d'ORIENT.

De WEVRE. — Sans vouloir rechercher l'origine ou la signification réelle du vocable « de WEVRE », nous en notons quelquefois l'apparition dans les pièces locales. Il s'agit chaque fois d'une transcription.

1. Le registre de la cure de Jehan Gérardi (1593-1608) mentionne parmi les anciennes fondations de l'église, une terre à Limal, et décrite : « d'amont, d'aval, du midy et du wev. » selon le texte d'un acte du 2-1-1532. Ici wevre désigne l'ESCORS.

2. L'article du registre de la cure de 1609-1670, cité plus haut pour « de bize », contient aussi « de werve ». Le non-Limalois qui l'a écrit le fait servir pour l'escors, également.

3. Dans le registre du Bénéfice de Sainte-Catherine (1609), le recteur Mr. de Freneux, curé de Nethen, décrit une de ses terres de Limal comme étant « de midi à... de WEVRES à... des deux autres côtés à... ». Ici la signification de « wevres » est imprécise.

4. Dans un acte du notaire Huler de Wavre (1650), un

bois à Ways, chargé d'une rente au profit d'un Limalois, est désigné par « d'amont, de wevre, de bize, d'escors ». Ici WEVRE est l'AVAL.

Du PREMIER, du DEUXIEME, etc. — Ce cliché est adopté dans la plupart des actes du Rôle de la Justice de 1765-1776 (206 actes). Le greffier écrit quatre fois : « d'amont à... du deuxième à..., etc. ». Il cite très rarement d'aval, le remplace par « de bize » (8 fois), comme la plupart des notaires de Wavre. Ceux-ci emploient dans ce même recueil 22 fois « d'amont, de bize, de midi, d'écosse ».

Cette pratique est également adoptée à la même époque dans les documents relevant des Quatre Bénéfices Réunis dont le recteur était Mr J. B. Baillieu. Les arpenteurs de Wavre, qui mesurent des terres pour lui, emploient également la formule : du premier, du deuxième, etc.

Nous avons voulu vérifier si pareil procédé correspond invariablement au cliché : « d'amont, d'aval, de midi, d'escors ». On pourrait le croire à première vue. En réalité cela n'est pas le cas. Dans un acte de 1767, un groupe de six terres contiguës est mesuré par l'arpenteur J. B. Lacroix de Wavre. Nous connaissons ces terres par d'autres citations et nous relevons que l'orientation, ou la façon de la définir, n'est pas uniforme.

Pour trois terres (1, 4 et 5) le premier côté est l'amont; le deuxième côté est l'escors; le troisième côté est l'aval; le quatrième côté est le midi.

Pour deux terres (2 et 3) le premier côté est l'escors; le deuxième côté est l'aval; le troisième côté est le midi; le quatrième côté est l'amont.

Pour la sixième terre, le premier côté est le midi et l'amont; le deuxième côté est l'escors; le troisième côté est l'aval.

Notons enfin qu'un notaire de Bruxelles acte en 1637 la situation d'une terre à Limal : « avec une FIN venant à..., la deuxième FIN à..., etc. ».

Il y en a ainsi pour tous les goûts. En présentant cette gerbe de citations, nous avons voulu montrer que la diversité relativement grande des expressions ne renferme que peu de contradictions. Celles-ci sont à mettre sur le compte d'usagers étrangers à la commune et/ou relèvent d'erreurs matérielles involontaires.

Nous aimons à joindre à ce petit aperçu une curieuse appellation de la limite d'une seigneurie. En 1557, dans un acte échevinal de Limal, réalisant une fondation pour la chapelle de Notre-Dame de Wangéry, une maison est dite « damont au chemin du seigneur, daval AL DECHONNE del seigneurie de Limal et Bierges... ». Ce qui doit s'entendre par : « d'aval à la jonction ou limite des seigneuries de Limal et de Bierges », le wallon « ECHONNE » (ensemble) ayant été employé ici sous forme d'un dérivé peu fréquent.

Semblable désignation, mais écrite « A LA DESORBRE » d'entre Limal et Bierges » figure dans un acte de mesurage de 1688, dressé par Mr Antoine de Sainte de Wavre. Il s'agit ici d'une copie d'époque, contenant de multiples autres altérations de noms de lieux et de personnes. Le mot « desorbre » nous fait l'effet d'une transcription vicieuse d'un terme ayant la même signification que « dechonne » du document de 1557.

Ch. DE VOS.

Géographie Littéraire du Brabant

Au fil de la Lasne



POUR être exacts au rendez-vous de l'histoire, les 70.000 hommes de Blücher — quoique exténués — ont accompli en juin 1815, à travers la vallée de la Lasne, ses chemins raboteux, ses sentiers boueux, ses prairies marécageuses, ses broussailles épineuses et ses bois, une pénible marche forcée. Leur remarquable exploit constitue l'un des épisodes les moins connus et cependant les plus glorieux de tous ceux qui se rattachent à la bataille dite de Waterloo et en expliquent la surprenante évolution.

Le vieux maréchal prussien — il a 73 ans en 1815 — et ses soldats battent en retraite depuis Ligny. Blücher a promis à Wellington de le rejoindre à Mont-Saint-Jean. Ce vieux renard, qui sait que la ruse est parfois plus utile que la force, va se jouer de l'adversaire. Il entraîne ses hommes, stimule leur courage défaillant, les mène de Gembloux à Wavre où il laisse derrière lui, pour défendre cette ville et ses abords, un corps d'armée qui, par treize fois, repoussera les assauts des troupes de Vandamme et ne cédera le passage du pont de Bierges qu'après avoir infligé de lourdes pertes aux soldats du général comte Gérard frappé d'une balle en pleine poitrine lors de la deuxième tentative française pour forcer l'ennemi à reculer.

Blücher, protégé sur ses arrières, poursuit sa marche par les collines de Rixensart. Il recrute des guides pour accom-

pagner son avant-garde, que commande Bulow. Les hommes ont faim. Les villages sont déserts mais le bétail est resté dans les pâtures. On dépèce rapidement un bœuf. Les soldats mangent en hâte et se remettent en route. Bulow atteint Lasne Chapelle-Saint-Lambert, cherche vainement le carrefour des Quatre-Hurées — ou, en wallon, « Caturia » ou « Caturiaux » — et est rejoint par un aide-de-camp de Wellington qui le presse de gagner Mont-Saint-Jean au plus tôt car la bataille est engagée. Des cavaliers français du corps de Domon surveillent les débouchés du Bois de Paris et le colonel prussien comte Wilhelm de Schwerin, s'avancant à la tête de son régiment, est frappé d'un projectile de boîte à mitraille et tué sur le coup. Van Hadenhoven, un des deux guides accompagnant la troupe, profite du désarroi pour s'échapper. Quelques coups de feu tirés dans sa direction ne l'arrêtent pas. Les Prussiens, d'ailleurs, peuvent désormais se passer de cicerones. Ils sont au seuil du champ de bataille et vont, entrant dans la mêlée, assurer aux Coalisés une victoire qui se faisait déjà pressentir peut-être mais était encore loin d'être acquise !...

Convergente à cette route de l'histoire suivie précédemment des Quatre-Bras à Waterloo, la route de la Lasne n'a attiré que fort peu d'historiens et tout reste à dire au sujet des événements qui se sont déroulés, pourrait-on dire, dans la coulisse orientale du champ de bataille. Curieux des choses du passé, esthète doublé d'un ardent défenseur des sites brabançons, Hippolyte Fierens-Gevaert est l'un des seuls à avoir consacré, aux villages situés aux environs du champ de bataille, des pages vivantes évoquant, sur base d'anecdotes peu connues, la marche forcée des Prussiens de juin 1815. Il a recueilli la narration de la fin du comte de Schwerin et s'est entretenu avec le fils du fermier qui, au moment du désastre impérial, occupait la cense de Moriensart. Il a suivi Blücher dans son incroyable course et s'est arrêté devant ces tertres funèbres et ces quelques monuments qui, ici et là, parlent encore pour des ombres. Puis, tournant le dos au passé, il a regardé la réalité actuelle :

« ... Aujourd'hui c'est partout la paix dans ce bon vieux coin du Brabant. Parfois seulement la terre et le ciel se battent. Les blés qui descendent des hauteurs de Chapelle-Saint-Lambert frémissent au premier roulement du tonnerre et courbent la

tête comme pour mieux avancer. Les sapins assombris forment une arrière-garde menaçante et le clocher de mon village (1) se dresse dans la bagarre comme l'épée d'un chef. Puis des flots d'eau confondent vainqueurs et vaincus dans une même déroute... Le calme reparaît ; on entend les gouttes qui chantent dans les corniches et tombent dans les cuves ; un pigeon sort du colombier ; le tonnerre n'est plus qu'une barre lointaine qui souligne les notes piquées des gouttelettes ; rapidement le brouillard se dissipe pour soulager la terre de son émoi. La crise est passée et le soleil inonde le paysage depuis l'idyllique colline de Chapelle-Saint-Lambert où l'arrivée de Blücher mit dans l'âme de l'empereur la certitude de la fin, jusqu'à l'immense bande bleue de la forêt de Soignes qui me cache Bruxelles, la chère capitale des bonnes terres brabançonnes » (2).

*

La Lasne, qui prend sa source à Plancenoit, effectue un parcours de 25 kilomètres avant de se jeter, entre Rode-Sainte-Agathe et Weert-Saint-Georges, dans la Dyle.

Si la Dyle a plus d'importance que son affluent en tant que base géographique de la région qui nous occupe et qui, par sa situation mitoyenne, mérite d'être appelée « le cœur du roman pays », la Lasne a cependant sur elle, dans le cadre de la géographie littéraire et à condition, toutefois, de faire abstraction de Wavre, un droit de préséance. L'origine de ce droit, il convient de le souligner, est assez récente. Elle ne remonte pas au-delà de l'époque où, découvrant les charmes de la paisible vallée où les villages — disait Eugène Van Bommel — « ont une sorte de grâce et de coquetterie », quelques écrivains, dont Camille Lemonnier, vinrent s'y installer.

Cette colonisation de la vallée par les écrivains semble

(1) Né à Bruxelles en 1870 et mort à Liège en 1926, Fierens-Gevaert passa nombre de ses étés dans la vallée de la Lasne, non loin de la Hulpe, en un « très vieil endroit rajeuni par les spéculateurs modernes ».

(2) Cf. « Bulletin Officiel du Touring-Club de Belgique », 34^e année, n° 10, 15 mai 1928, pages 219 à 221 : « Le Brabant Wallon ».

avoir été précédée, de plusieurs siècles, par une colonisation d'un autre genre. Occupée primitivement par des populations de race germanique, la région a été conquise peu à peu par des colons de race gauloise latinisée. La frontière linguistique n'est pas loin mais l'interpénétration réciproque du flamand et du français dans la toponymie comme — ici et là — dans le langage courant d'une partie des habitants (notamment à La Hulpe) permet de supposer qu'elle s'est déplacée au cours de l'histoire. Ohain est renseigné, en 1154, sous la forme Olhem et d'autres toponymes, au sud-ouest, sont clairement des francisations : Ophain dérive de Ophem et Houtain de Houthem. Deux petits hameaux de Ohain : Haut et Bas-Ransbeek, ont une consonance nettement flamande. Nous verrons, plus loin, de quelle manière affleure, dans l'œuvre de certains poètes originaires de la vallée, la persistance du génie germanique ou de son esprit. Nous sommes ici dans un pays de transition, d'entre-deux, qui doit à son dualisme secret mais aisé à détecter une part au moins — mais la plus réelle, la plus originale et la plus irréductible — de sa personnalité.

**

Née d'une simple fontaine jaillissant presque au centre de Plancenoit, la Lasne — dont le cours actuel est le même que celui qu'indiquait en 1774 la carte fameuse de Ferraris — reçoit, à la sortie du village, les eaux du Ry des Broues (ou des Broux) et prend ensuite la direction nord-est. Laissant Maransart à sa droite, elle aborde bientôt l'ancien domaine de l'abbaye d'Aywières ou d'Aywiers.

Appartenant actuellement aux Limauge, ce domaine — réduit à 9 hectares — s'étendait jadis sur 2.050 hectares. L'importance du patrimoine foncier de l'antique abbaye de moniales cisterciennes dit assez combien celle-ci fut prospère. Favorisant les essartages des « terres noyales », les abbesses d'Aywières se soucièrent aussi de faire œuvre de civilisation et, grâce à elles, le monastère fut, pendant des siècles, un centre d'intense rayonnement spirituel.

Aywières a attiré, à elle, quantité d'historiens. Et, grâce à eux — au premier rang desquels il convient de citer

Ploegaerts (3) —, grâce aux chartiers, cartulaires et registres déposés aux Archives générales du Royaume et à la Bibliothèque de l'Abbaye de Maredsous, grâce aussi au témoignage de certains témoins, il nous est possible d'évoquer, avec un grand luxe de détails, ce que fut l'existence du monastère.

Fondée en 1207 aux Awirs — près de Liège —, la communauté d'Aywières s'installa, huit ans plus tard, à Lillois et, peu de temps après, fut autorisée par l'abbé Walter d'Utrecht, de Villers-la-Ville, à s'établir sur les bords de la Lasne, entre Maransart et Couture-Saint-Germain. Walter d'Utrecht ayant résigné la direction d'Aywières, la nouvelle abbaye passa, en 1238, sous l'autorité d'Aulne. Dans l'ouvrage qu'il a consacré à « *L'Ordre de Cîteaux en Belgique des origines (1132) au XX^e siècle* » (4), Dom Joseph-Marie Canivez écrit : « *Le nouvel emplacement du monastère était parfaitement choisi. Rien n'est beau comme le vallon d'Aywières vu des hauteurs de Couture, avec ses larges étangs, ses bois entrecoupés de clairières, ses vastes bâtiments que dépassent les hauts peupliers et où les murs de son parc semblent courir, monter et descendre sur toutes les pentes en suivant les déclivités du terrain...* ».

L'abbaye d'Aywières eut la gloire, à ses débuts, d'abriter Sainte Lutgarde. Née à Tongres en 1182, ayant fait sa profession de foi au monastère bénédictin de Sainte-Catherine, près de Saint-Trond, dont elle devait devenir la prieure, Lutgarde se retira à Aywières après avoir rempli pendant quelque temps, à la perfection, ses devoirs de supérieure. Elle y vécut jusqu'à sa mort, survenue en 1246. Elle avait été frappée de cécité onze ans plus tôt.

Autour de Lutgarde devait graviter, à Aywières, tout un monde de saintes âmes et d'éminents esprits : Elisabeth de Wans, la bienheureuse Jolende ou Yolande, Berthe de Marbaix, Sybille de Gages (5) — femme d'une grande culture intel-

(3) « *L'Histoire de l'Abbaye d'Aywières* », Bruxelles, 1925. Ploegaerts a également consacré de substantielles monographies à plusieurs autres abbayes brabançonnnes dont celles de Wauthier-Braine, de la Ramée (à lauchette), de Florival, etc.

(4) Edité en 1926 par l'Abbaye cistercienne de Notre-Dame de Scourmont à Forges-lez-Chinay.

(5) On doit à Mahy une « *Notice sur Sybille de Gages* » publiée à Bruxelles en 1913.

lectuelle qui, après avoir accepté le canonat dans le chapitre des nobles chanoinesses de Nivelles, se fit pauvre moniale —, Jacques de Vitry, Thomas de Cantimpré... Mis en contact avec la Sainte par Jacques de Vitry (6), ce dernier devint son directeur spirituel et fut à même, de la sorte, de rédiger une « Vita » où il se dit le témoin fidèle de tout ce qu'il raconte.

Premier hagiographe de la Sainte d'Aywières, Thomas de Cantimpré — ce Brabançon de Leeuw-Saint-Pierre — devait avoir quantité d'émules. Vers 1250, un bénédictin d'Afflighem, Willem, versifie en thiois « *Het Leven van Sinte Lutgardis* ». Au XV^e siècle, le frère Geeraerts du couvent des franciscains de Saint-Trond compose à son tour, à la demande de Femina van Hoyer, abbesse du couvent noble de Mielen, un poème consacré à la moniale d'Aywières et visiblement inspiré du texte latin de Thomas de Cantimpré. Combien d'autres, par la suite, éprouvèrent le désir de faire revivre la grande sainte brabançonne ? En 1874, Brouckaert publie une « *Vie de Sainte-Lutgarde* ». Un moine de Lérins, l'année suivante, fait paraître à son tour, sous le même titre, un ouvrage consacré à la stigmatisée. En 1889, un prêtre du diocèse de Malines, qui ne signe pas, joint sa contribution à celles-là. « On venait en foule à son tombeau, écrit-il ; on y déposait des fleurs, particulièrement des lys, sa fleur préférée. Plus tard, l'usage s'établit dans certaines circonstances délicates pour les épouses devenues mères, de s'asseoir sur sa chaise, de se ceindre de son cordon. Le pèlerinage était fréquenté avant la Révolution française. Comme Aywières se trouve environ à mi-chemin entre Wavre et Nivelles, les pèlerins suivaient la grande route qui reliait ces deux villes, et s'arrêtaient au tombeau miraculeux ». Gaston Lambert, curé de Ways, s'attache bientôt, lui aussi, à la rédaction d'une vie de Sainte Lutgarde. D'autres suivent : Janssens, Jonquet, etc.

Aywières, un demi-siècle après sa fondation, est en pleine

(6) Voir Dom Ursmer Berlière : « Jacques de Vitry. Ses relations avec les Abbayes d'Aywières et de Doorezele » dans la « *Revue Bénédictine* » de Maredsous, t. XXV, 1908. Religieux au prieuré d'Oignies, créé évêque de Saint-Jean d'Acre et Légat du Saint-Siège en Palestine, J. de Vitry est connu comme historien. Il fut l'un des plus ardents prédicateurs de la Croisade contre les Albigeois.

prospérité. L'abbaye connaîtra ses premières difficultés au XIV^e siècle. Pillée en 1489, elle souffrira des guerres au XVI^e siècle. Un frère convers : Jésus-Maria-Bernardus, nous a laissé une relation circonstanciée « *de ce qui est survenu à l'Abbaye d'Aywières pendant les guerres des ans 1567 et 1568* » (7). De ce récit, poursuivi au-delà des deux années en question, nous extrayons ce passage extrêmement révélateur :

« ... Plus de soixante vraybuters arrivèrent armés de leurs arquebuses avec leurs mèches allumées, pour rompre le dortoir et foncer les portes, pendant que d'autres escaladoient les murailles, de manière qu'ils étoient dans les cloîtres sans qu'on s'en auroit apperçu ; de sorte qu'ils restèrent plus d'une heure pour foncer le dortoir d'autant que la porte étoit bandée et armée de fer. Ils se munirent à cet effet d'un sommier et de plusieurs bois de la grosseur d'un homme et firent tant qu'ils en vinrent à bout.

» Pendant cet effroyable bruit, les religieuses qui étoient au dortoir descendirent avec précipitation et grande épouvante par la porte qui va dudit dortoir à l'église et se prosternèrent dévotement devant l'autel de la très sainte Vierge Marie, se recommandant et attendant la miséricorde de Dieu, espérant par ce moyen de calmer la fureur de leurs ennemis.

» Mais le Seigneur voulant faire souffrir ses chères épouses, pour en augmenter la couronne, permit que ces démoniaques vinrent en course à l'église, menants un épouvantable bruit, ayant le poignard en main, et le tenant devant la poitrine de ces infortunées religieuses. Et comme elles avaient les bras entrelasés l'une à l'autre, crainte de se séparer, ils frappoient à grands coups de leurs poignards pour les diviser et les terrassoient tâchant à toute force de les disjoindre pour les mener à leur infâme volonté.

» Ils excitoient la mèche et mettoient le feu aux arquebuses, les menaçants de les exterminer toutes, si elles refusaient

(7) C.B. De Ridder a fait paraître ces mémoires dans les « *Annales pour servir à l'histoire ecclésiastique de Belgique* », Louvain, t. VI, 1869. Notre citation a principalement pour objet d'illustrer l'état d'insécurité permanente existant, en Brabant, au cours du siècle de malheur. Malfaiteurs, mercenaires déserteurs, troupes de passage constituaient un danger toujours menaçant.

de leur montrer les calices et la trésorerie du monastère, comme les autres argenteries, en exigeant en même temps le paiement de dom Jean Taxillis pour sa rançon. Ces malheureux lièrent plusieurs des religieuses pour les précipiter dans l'eau, et d'autres pour les jeter au feu ; ils assommoient les unes à coup de poing, entre autres Dame Yolaine l'Arbalestriez, et dame Christine et d'autres, qui furent tellement maltraitées que toutes leurs robes furent ensanglantées totalement, et leurs visages méconnoissables. Quelqu'un ont été foulées aux pieds, celles-ci presque suffoquées, celles-là quasi égorgées et étouffées par les genoux que ces vilains tenoient sur la poitrine et l'estomac de ces pauvres victimes ; de sorte que beaucoup d'entre elles étaient au dernier risque de la vie... ».

Pendant plusieurs années, les moniales vivent dans l'appréhension. Puis c'est la dispersion. Pendant une décennie, le monastère sera un repaire de malfaiteurs : « *speculunca latronum* » dit le texte latin de Grammaye. Livré ensuite aux flammes, il est réoccupé par les religieuses dans les premières années du XVII^e siècle et reconstruit. En 1692, le baron Leroy donnera, dans sa « *Topographia historica Gallo-Brabantiae* », une intéressante gravure de la nouvelle abbaye.

Aywières devait subsister jusqu'à la Révolution française. Chassées de leur cloître, les moniales, après avoir erré d'asile en asile, se réuniront au château de Fauquez, à l'extrême limite du Brabant, puis accepteront l'abri que leur offrira le marquis de Trazegnies d'Ittre dans une aile de son château d'Ittre. La dernière religieuse s'éteindra en 1849.

Les bâtiments abbaciaux vendus en 1796, devaient passer entre de nombreuses mains dont celles du général Le Hardy de Beaulieu, de François-Pierre de Meeus, de Louis-Georges Julien — directeur de théâtre — et de Jules Willame, qui fut député permanent du Brabant. Nous avons évoqué, dans notre précédent chapitre, l'apparition que firent à Aywières, le 23 septembre 1830, Charles Roger et Lucien Jottrand, alors rédacteur du « *Courrier des Pays-Bas* ». Théodore Juste a raconté la chose.

Combien d'ombres, à Aywières, donnent rendez-vous aux vivants ? Nous pensons aux religieuses de Nancy qui, trente ou quarante ans après le départ des moniales cisterciennes, tinrent école dans les salles de l'ancienne ferme abbaticale.

Nous pensons aussi au tribun socialiste Jules Mathieu, qui devait devenir Gouverneur de la province de Liège et qui, enfant, joua dans les bâtiments monastiques déjà partiellement ruinés... Comment un tel lieu, si chargé d'histoire, n'aurait-il pas retenu la méditation de ceux qu'attire le passé ?

Que reste-t-il de l'ancienne abbaye ? « Il y a là, écrivait il y a quelque trente ans Edouard Michel, un ensemble encore intéressant pour évoquer les beaux souvenirs de fervent et de mysticisme qui s'attachent au nom d'Aywières ». L'église a disparu. L'habitation du confesseur et des chapelains subsiste : c'est le « château ». Les murs d'enceinte et, notamment, la grande porte du nord ont résisté aux actes de vandalisme et à l'érosion du temps. Certains bâtiments ont reçu des destinations diverses. Le tout n'offre qu'un pâle reflet de la splendeur d'antan mais garde cependant beaucoup de charme et quiconques s'attarde ici est à la fois ravi et attristé. « Des étangs luisent au soleil, écrivait Désiré Denuit, car Aywières signifie « eau » et des sources sourdent de partout ici, alimentant des ruisseaux jaseurs et de fraîches cressonnières ». Mais, ajoutait-il, « on éprouve un sentiment de mélancolie à errer dans ces ruines que les herbes dévorent peu à peu... » (8).

Désiré Denuit n'est pas le seul de nos auteurs contemporains à s'être promené au val d'Aywières. Celui-ci en a attiré d'autres, dont Georges Dopagne et l'écrivain de « *Au Pays de la Scholle* » : Rosa Hardouin. Cette dernière a fait naguère, aux Midis du Tourisme (9), une causerie sur Aywières et a publié, dans « *Brabant* » (10), un article rehaussé, pourrait-on dire, par ce beau poème en prose :

« L'imposante grandeur, la bantaine noblesse de certains bâtiments alliées à une pitoyable décrépitude de certains autres ont quelque chose de grave, de suspendu comme une attente.

» Attente d'une impossible résurrection ?

» Des trous béants comme des yeux morts pleureront-ils d'éternelles larmes de sang ? Ailleurs, ces bouches noires diront-elles toujours l'âpre poème de feu, de pillage et de mort ? Et ce gracieux pavillon, en pur Renaissance française,

(8) Dans un article sur « Le Val d'Aywières », Revue du T.C.B., 53^e année, n° 21, 1^{er} septembre 1947, pages 231 à 234.

(9) 12 janvier 1959.

(10) 11^e année, n° 2, février 1959, pages 6 et 7.

miraculeusement intact, qui attend-il au fond de son jardin clos ?

» Qui donc chantera la mélancolique grâce de cette terre privilégiée qu'une étonnante Nonne choisit pour l'arroser de ses larmes brûlantes et la fouler d'un pied si léger ?

» Qui rallumera le flambeau qui attirera ici toutes les sommités de l'Europe médiévale ?

» A l'heure où l'homme cherche dans d'autres planètes ou dans un avenir incertain un monde meilleur, personne ne redécouvrira donc le paradis perdu des amantes d'un Dieu exigeant ?

» Ni la douceur ondulante des coteaux environnants ?

» Ni la lumière filtrée par un bois vibrant de mélodies, cadre toujours présent que le Brabant taille exactement à la mesure humaine ?

» Pourquoi chercher au loin ce qui est à notre portée ?... »

**

Du val d'Aywières, nous ne sommes pas loin de Couture-Saint-Germain. Pour l'érudit qui a appris à reconnaître le visage du passé, c'est là un attachant village dont l'église garde précieusement une statue polychrome du XIII^e siècle représentant Saint Germain l'Auxerrois (11). On dit parfois que le Brabant est l'Ile-de-France de la Belgique. Est-ce pour donner raison aux inventeurs de la formule que l'on a baptisé « Bois de Paris » le taillis occupant le rebord du plateau faisant face à la minuscule agglomération ?

Après Couture, voici Lasne Chapelle-Saint-Lambert. Sur la carte du Brabant littéraire, ce dernier village a plus d'importance que le précédent.

Cette importance, Lasne la doit tout d'abord au fait que Camille Lemonnier aimait venir s'y reposer dans une maison qui a été léguée, par sa fille Marie, à l'Association des Ecrivains Belges. Actuellement aménagée en home de repos à l'intention des membres de ce dernier groupement, cette maison porte

(11) Voir l'« Inventaire des Œuvres d'Art du Brabant » établi par le comte J. de Borchgrave d'Altena avec la collaboration de M^{lle} Josiane Toussaint.

le nom d'un des héros de notre « Maréchal des Lettres » : Cachapès. Ce personnage tout en instinct est, on le sait, l'une des figures les plus remarquables de toutes celles que Camille Lemonnier a fait vivre dans son œuvre, qui compte quelque 70 volumes. Il anime « Un Mâle », ce roman écrit en partie dans l'ancien prieuré de Burnot-sur-Meuse, en partie à Groenendael, à La Hulpe et sans doute aussi à Lasne. Nous reparlerons, plus loin, de Camille Lemonnier qui passa, dans cette région du roman pays de Brabant, de nombreux étés.

Le Cachapès de Camille Lemonnier a donc servi de parrain à la maison de repos des écrivains belges de Lasne Chapelle-Saint-Lambert. De nombreux auteurs — ils sont trop pour être cités ici — ont été prendre leurs vacances en cet endroit. D'aucuns, à la faveur de leur séjour, ont parcouru le pays d'alentour, vantant ses délices et sa beauté. C'est ainsi que Rosa Hardouin, au cours d'un repos passé à Cachapès, s'est mise à explorer la contrée, découvrant l'ancienne abbaye d'Aywières et se passionnant bientôt pour le long passé de la demeure monastique, la vie de Sainte-Lutgarde et ses surprenantes prophéties.

Beaucoup d'écrivains ont parlé de Lasne et de ses environs. Parmi eux tous, Désiré Denuit doit être distingué. Secrétaire général du quotidien bruxellois « Le Soir », auteur de plusieurs essais littéraires et historiques, de biographies et de récits de voyages, Désiré Denuit a vu le jour à Lasne le 16 avril 1905. Il a souvent évoqué le charme de la vallée et a fait partager, par son lecteur ou son auditeur, les sentiments qui l'attachent à cette région bénie des dieux (12).

**

Au sud-ouest et à quinze cents mètres à peine de Lasne Chapelle-Saint-Lambert, la flèche octogone d'une vieille église dédiée à Saint-Etienne situe le cœur d'Ohain.

L'antique Olhem — c'est ainsi qu'un document de 1154 désigne le village — avait pour seigneur, lorsque la construction

(12) Nous pensons notamment à la conférence « Beauté de la vallée de la Lasne » faite le 26 janvier 1953 aux Midis du Tourisme, à Bruxelles.

de cette église a été entreprise, le célèbre Jean Hinckaert. Celui-ci joua un rôle prépondérant dans les guerres de religion. Il organisa, en 1568, une conspiration contre le duc d'Albe et, en 1581, fut nommé grand veneur de Brabant.

Ohain n'a acquis que fort tardivement droit de cité dans la géographie littéraire du Brabant. Certes, quelques écrivains mineurs y ont vécu dans les siècles passés et, dans l'histoire marginale de la bataille de Waterloo, le beau village mérite bien davantage qu'une mention. Les 1^{er} et 4^e corps prussiens de Zieten et Bulow prirent position, le 18 juin 1815, sur les coteaux égaillés d'Andrimont à Smohain.

Plusieurs noms, dans le travail de redistribution de la propriété littéraire auquel nous nous sommes attaché, reviennent à Ohain. La préséance doit être accordée à ceux de Robert Goffin et d'Edmond Vandercammen.

Robert Goffin et Edmond Vandercammen ont vu le jour, tous deux, à Ohain, le premier le 25 mai 1898, le second le 8 janvier 1901. Il font aujourd'hui partie l'un et l'autre, de notre Académie royale de Langue et de Littérature française. Nul autre village du pays — et non seulement du Brabant — ne peut revendiquer un semblable et double honneur.

Dans « *Entrer en Poésie* » (13), cette relation de son voyage à travers la poésie, Robert Goffin se confronte avec le petit enfant qu'il était à l'école communale d'Ohain. Les pages qu'il intitule : « *Grandeurs et Servitudes poétiques* » et « *La vraie Vie* » (14) sont essentielles pour qui désire être renseigné quant à l'influence du milieu local, naturel et humain, sur l'éclosion et l'efflorescence de la vocation du poète. Laissons la parole à Robert Goffin :

« ... Vers 1909, mon grand-père, un digne vieillard à barbe blanche, qui fumait une pipe d'écume, allait souvent s'asseoir à l'ombre des aulnes et des peupliers dans la vallée où serpentait un lent ruisseau. Un jour, il me prit par la main et me montra les verdure de mai qui pointaient aux branches. Il me baisa le front et me lut des vers puis il me

(13) Ed. Poésie 1948, Paris, et A l'Enseigne du Chat qui pêche, Bruxelles, 1948.

(14) Chapitres II et III, pages 18 à 43, de l'ouvrage cité.

designa au loin la butte du Lion de Waterloo et me parla de Victor Hugo. L'ombre tournait lentement au bord de l'étang. Au loin, les vaches pieuses rumaient dans les prairies. Une porte verte faisait cible dans le pignon du café de la « *Vieille Pauline* ». Il m'avait pris par la main et me montra le village. C'est là que Victor Hugo avait rêvé ; c'est ici qu'il avait trouvé une rime ; c'était peut-être ces seigles-là qui avaient levé dans ses vers ?

« J'étais moi-même électrisé par ce fluide inconnu. C'était une sensation physique qui me tenait à la nuque et me parcourait de frissons... ».

D'autres passages d'« *Entrer en Poésie* » seraient à citer mais, aussi éclairants soient-ils, peut-être ont-ils moins d'éloquence persuasive que tel ou tel autre poème de « *Rosaire des Soirs* », de « *Etats-Unis* », de « *Volcans de Feu* » ou de « *Foudre natale* ».

Combien de fois, dans ces différents recueils, le poète — grâce à quelque influence accidentelle — ne retrouve-t-il pas, ne développe-t-il pas une impression d'enfance ? Le souvenir de son Brabant wallon s'impose brusquement à lui tandis qu'il chante la découverte des Amériques :

Où étais-je il y avait déjà des crépuscules pleins de saules
Les ouates végétales des viorces drapaient les rives des ruisseaux
Les cloches sonnaient l'amour aux diocèses bénévoles
Vagues de la nuit aux lignes de flottaison des bâteaux
Amour amour par quelles transfusions de sang par quelles
[caresses ?]

Je reconnais ces psaumes tièdes aux lisières des moissons d'août
Les ondulations permanentes des fleuves d'escourgeons roux
Au long des baies de Wallonie parfum de giroflées après la
[messe...]

(« *Etats-Unis* ».)

De semblables affleurements sont fréquents dans l'œuvre poétique de Robert Goffin. A côté de ces retours de mémoire, extrêmement symptomatiques, il y a des aveux d'une signification bien plus profonde, tel celui-ci :

*J'ai vu l'aube dans le dernier vallon latin
Où l'on soupçonne au bout des clairières champêtres
L'écho qui vient de Flandre avec les vents salins
Où des reflets du ciel rhénan dans les fenêtres.*

*C'était encore le Sud et ce ne l'était plus
Nous mûrissions aux frontières de deux musiques ;
Emus d'entendre, du côté des bois feuillus,
Au soir, pleurer les grandes ourses germaniques...*
(« Foudre Natale ».)

Prenant appui sur ces deux quatrains ainsi que sur ces quelques vers où le Wavrien Maurice Carême se dénonce :
*Brabant profondément enfoncé dans ma chair
Ainsi qu'un fer de bêche au milieu d'un jardin,
Brabant de cœur wallon, au visage latin,
Mais à l'âme tournée vers le Nord légendaire...*
(« La Maison Blanche ».)

Pierre Nothomb a naguère esquissé une thèse selon laquelle entre la germanité et les marches latines se sont créés, chez nous, une psychologie collective et un bénéfique climat de rencontres spirituelles, une « équivocité dont naît si facilement le symbole » et « une sorte de poésie qui n'appartient qu'à nous » (15). Où sont donc les poètes du Brabant wallon, demandait Pierre Nothomb, qui ne participent pas de l'autre Brabant ?

L'analyse de l'œuvre de Robert Goffin amène à quelques autres conclusions intéressantes du point de vue qui nous occupe. Robert Goffin a une façon bien personnelle d'empoigner la réalité quotidienne à bras-le-corps. Il y a là quelque chose de direct et même de brutal bien propre aux hommes formés, comme il le dit lui-même, « à l'attrait des choses compréhensibles et sensibles ». Par ailleurs, sa littérature aventureuse se caractérise par un esprit de curiosité et un appétit de voyage qui — fait à noter — se retrouvent chez maints écrivains et poètes de cette région du Brabant wallon,

(15) « Poésie d'Entre Deux », dans le « Bulletin de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises », tome XXXVI, n° 1, 1958.

dont Jules Minne — de Loupoigne —, Désiré Denuit — de Lasne — et Edmond Vandercammen — d'Ohain. N'est-il pas permis d'y déceler un phénomène de reviviscence ? Les gens d'ici ont toujours rêvé de départs et l'un d'eux, Pierre Minuit, d'Ohain, dont Robert Goffin a évoqué la figure dans son livre : « De Pierre Minuit à Roosevelt », suivit, en Amérique, Jesse de Forest et les Wallons qui participèrent à la fondation de New-York. Par la suite, des dizaines de colons originaires du Brabant Wallon — plus spécialement de l'aire wavrienne, de Mélin à Genval et de Biez à Ohain — émigrèrent dans le Wisconsin (16).

Edmond Vandercammen, le second de nos académiciens d'Ohain, est demeuré fidèle, lui aussi, aux enseignements de son village natal. Tous ceux — ils sont légion — qui ont parlé de son œuvre n'ont pas manqué — et ne pouvaient manquer — de rappeler son ancestralité paysanne. Ils se sont référés à son enfance brabançonne. Ils ont montré ce que le poète doit à la terre qui l'a nourri et l'a porté. Ils ont mis l'accent sur sa fidélité à ses origines, fidélité se manifestant en particulier dans son attachement aux grandes et permanentes réalités élémentaires. Le recevant au début de 1953 sous le plafond du palais des Académies, à Bruxelles, Robert Vivier lui disait :

*« Vous avez grandi parmi la lenteur fraîche des saisons...
De l'infinité des détails et des circonstances qu'offre la vie
agricole à qui veut porter sur elle le regard de l'observation
réaliste, vous extrayez le seul miel du poète : les sillons, l'odeur
des prés, le chatolement des saisons et, au delà de ces éléments
d'un climat lyrique, la perception profonde du rythme naturel
et de la loi qui ment et ordonne, non seulement la vie des
champs, mais toute la vie... ».*

Toute l'œuvre d'Edmond Vandercammen — le recueil « Océan », écrit entre Anvers et le Golfe du Mexique, y

(16) Voir notamment « Wavriensa », tome II, n° 2 (1953) et tome VI, n° 5, 6, 7 et 8 (1957) : Antoine De Smet « Antécédents et Aspects peu connus de l'émigration belge dans le Nord-Est du Wisconsin » et « La Communauté belge du Nord-Est du Wisconsin ».

(17) Dans « La Poésie française contemporaine », collection « Clartés sur... », éditions Casterman, 1944.

compris — est d'un terrien resté attaché à la glèbe. Son vers, a dit Adrien Jans (17), est « harmonieux et sûr comme le pas de l'homme sur la terre, ce pas qui résonne dans une solitude qui n'est pas d'absence, mais de silence, silence des champs livrés au travail des germinations ». En lui, on entend la voix d'une mémoire souterraine, la voix d'un enfant qui, bien qu'ayant grandi, se souvient toujours des patiences de la sève et du langage des saisons. Jugez-en à la lecture de ce poème extrait de « Naissance du Sang » (1934) :

Village

Village au bout de l'aventure et de moi-même,
Jardin de mon enfance aux joies inachevées,
Dans tes arbres penchés sur leur ombre apaisée,
Jamais tu ne finis d'étouffer le silence
Il te suffit d'entendre s'appeler les pierres
Où s'attarde et se brise mon dernier désir,
D'entendre s'éveiller les portes aux maisons,
D'écouter l'aube qui s'écoule sur les routes,
D'écarter les feuilles pour faire place aux oiseaux.

Tout est là pour que l'homme retrouve la source,
Les lèvres de la terre où boivent ses enfants
Qui reviennent calmés des fièvres de l'amour.
Est-ce l'éternité dans le sein de tes filles
Quand le soleil répand son lait sur leurs cheveux ?
Est-ce l'été dans le regard de tes fils
Quand les vieillards entendent passer les moissons ?

Est-ce l'hiver encore où demeure ma mère ?
Tes chiens ont reconnu la douceur de mes mains,
L'abandon de mes doigts sur leur tête écoutense
Et la pénombre au paysage de mes yeux
Lorsque leur voix se mêle et s'accorde à ma voix.

Village blanc de mon enfance, reprenez
Ma peur avec la mort, ma peur avec la vie,
Cette peur de toujours respirer sans savoir.

De nombreux autres poèmes insérés dans d'autres recueils

évoquent également Ohain et la végétale permanence de ses campagnes. Ecoutez encore :

Retour

Je marche par les champs de mon enfance,
Le temps me roule dans leurs plis
De patiente argile et ma présence
Eveille encor les mêmes cris.

Aucun chagrin ne tremble sur la plaine :
Le jour va-t-il s'agenouiller
Comme autrefois au bord d'une fontaine
Et puis m'attendre pour prier !

Tous les chemins m'entraînent vers la source ;
Je suis l'homme de cinquante ans,
J'ai grandi dans ces blés, mais qui me pousse
A ranimer les cendres du couchant !

(« La Porte sans Mémoire » — 1952.)

Edmond Vandercammen ne cesse de retourner ainsi, en pensée, vers son village natal, vers ses émouvants paysages, et l'on pourrait multiplier les citations afin de prouver combien est profond son attachement à la terre et combien est riche « ce fonds de terrien qu'il doit à une fréquentation continue avec la nature » (18). Résistons au désir d'entreprendre un semblable travail de sélection. Celui-ci risquerait de nous mener fort loin et de prolonger, plus que de raison, notre halte à Ohain.

Robert Goffin et Edmond Vandercammen ont donc vu le jour à Ohain. Mais ce village mérite, pour d'autres motifs encore, de retenir notre attention. Plusieurs écrivains l'ont élu pour leurs vacances. Jules Supervielle y a séjourné (19).

(18) Adrien Jans, ouvrage cité.

(19) Jacques André Saintonge a publié, dans « La Revue Nationale » (22^e année, n° 201, mai 1950), un article très documenté sur « Jules Supervielle et la Belgique ». Il contient d'intéressantes précisions sur les séjours du poète à Ohain.

Le poète de « *La Fable du Monde* » a été l'hôte à plusieurs reprises, à Ohain, du Docteur et de Madame Bouché. Son dernier séjour date, croyons-nous, de 1938. Il fut consacré à la promenade, au repos, à la lecture, à la conversation, au travail. En 1938, à Ohain, Jules Supervielle entreprit notamment l'adaptation théâtrale de son « *Voleur d'Enfants* ». Par ailleurs, il composa quelques poèmes insérés dans la suite des « *Compagnons du Silence* » accompagnant le livre de Christian Sénéchal sur « *Jules Supervielle, poète de l'Univers Intérieur* » édité à la veille de la dernière guerre mondiale. L'un d'eux s'intitule :

Campagne

O chambre de Wallonie
Où je suis en ce moment
Avec ce vent de Novembre
Qui rend le passé présent,
Toi qui jamais ne renies
Rien de l'espace changeant
Je me fie à tes beaux angles,
A tes quatre murs amis,
Au milieu de la campagne
Rien ne fausse compagnie.
Je ne crains rien par derrière
Ni ne doute par devant,
J'aime ton clair caractère
Avec ton achèvement,
Je n'ai hâte de mourir
Ni de vivre en ce moment.
Je suis un œuf dans un nid
Sous les plumes attendant
Un confus événement
Important comme la vie.

Au cours de ses séjours à Ohain, Jules Supervielle ne rencontra-t-il jamais Charles Plisnier ? C'est vers 1935 que l'auteur de « *Mariages* » et de « *Meurtres* » s'installa dans ce beau village brabançon où venait déjà passer des vacances un autre écrivain, Albert Guislain, de l'Académie. Il y a plus de vingt-cinq ans qu'Albert Guislain revient régulièrement

habiter, aux beaux jours, la petite maison qu'il possède là-bas en bordure de la route au long de laquelle se dresse la demeure natale d'Edmond Vandercammen.

Au sujet des séjours que Charles Plisnier effectua à Ohain, Robert Goffin nous a donné de précieux renseignements (20). « *Il conduisait une vieille auto en tirant sur une pipe courte, disait-il, et, parfois, il s'arrêtait devant la pierre bleue du seuil où j'ai passé mon enfance, et il s'asseyait près de ma chère mère* ». D'autres indications nous ont été fournies par Roger Bodart (21) qui, à Ohain, passa des semaines entières à ses côtés.

Travailleur acharné, Charles Plisnier — entre une promenade et une partie de billard russe — rédigea, à Ohain, la partie finale de « *Mariages* » dont le manuscrit, recommandé par Robert Goffin aux éditions parisiennes Corrèa, devait être publié quelques mois plus tard, en 1936 et obtenir en 1937, en même temps que « *Faux Passeports* », le Prix Goncourt.

Il y aurait encore bien d'autres figures à évoquer. Ce village d'Ohain, où le grand-père de Robert Goffin s'entretint jadis avec Victor Hugo (22), où le « *Journal des Poètes* » organisa en 1936 un Festival de la Poésie et où s'attarda naguère Lucien Christophe, a assisté à l'éclosion de la vocation et à la maturation de plusieurs écrivains. Comment, dès lors, ne pas inscrire son nom, en capitales, sur la carte littéraire de notre Brabant ?

**

Au Nord-Ouest d'Ohain, il y a Argenteuil et sa Chapelle musicale Reine Elisabeth où Euterpe a quelquefois donné rendez-vous à Clio, Erato et Polymnie. Le poète Michel Lambiotte demeure non loin de là, sur le territoire de Waterloo, tandis qu'à Gaillemarde, à un kilomètre à peine, vit la poétesse de « *Patience d'Orphée* » et la novelliste de « *Faits-Divers* », Hélène-H. Du Bois, tante de Philippe Jones.

(20) Dans le « *Bulletin de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises* », tome XXXII, n° 3, octobre 1954.

(21) Dans « *Le Soir Illustré* », en 1945 (?).

(22) Voir « *La Libre Belgique* », 74^e année, n° 64, 5 mars 1959, article sur Robert Goffin (page littéraire).

Etant allé lui rendre visite en novembre 1953, Georges Mardonel introduisait le récit (23) de son entretien avec elle par ce croquis :

« Gaillemarde est un petit village du Brabant wallon, accroché à flanc de coteaux, un peu à l'écart de la route qui mène de La Hulpe à Mont-Saint-Jean.

» C'est l'endroit rêvé pour ceux — ou celles — qui préfèrent vivre loin du monde et, par cette glaciale matinée de novembre, la localité silencieuse — rues désertes et maisons bien closes — paraît plongée dans une torpeur maléfique dont seul le printemps pourra la réveiller.

» Ah ! tout de même, débusquant à l'improviste d'un sentier, voici une habitante. Sans doute voudra-t-elle bien nous renseigner...

» A notre question, répond une voix assourdie par les multiples lainages qui emmitoufflent ce fantôme et qui nous jette à la volée : « Cette rue-là ?... faut descendre... c'est en bas... c'est dans le fond !... ».

» Diable ! le territoire de Gaillemarde est plus étendu qu'il n'y paraît à première vue. Suivant l'indication reçue, nous descendons « dans le fond »... Et voici, effectivement, la « rue » que nous cherchons, en bordure de laquelle un petit ruisseau — l'Argentine — roule des eaux grisâtres qu'enjambe, à quelque distance, un pont sans prétention...

» En face du pont, une demeure rustique, longue et basse, peinte en blanc.

» C'est dans cette thébaïde, à l'un des endroits les plus retirés de ce village perdu, que vit Madame Hélène Du Bois... ».

La raison de l'établissement d'Hélène H. Du Bois à Gaillemarde est simple : le goût de la solitude et du calme — cette indépendance —. D'autres écrivains se sont installés dans la région pour le même motif, parce qu'on y peut encore rêver, imaginer et se souvenir !...

*
**

(23) Dans « La Nouvelle Gazette de Bruxelles » du vendredi 27 novembre 1953.

Avec son affluent, la Maserine, qui vient d'au-delà d'Hannonsart, l'Argentine — ou Rivière d'Argent — enserre La Hulpe dans un chapelet d'étangs.

Une halte prolongée s'impose à La Hulpe, village établi, peu après 1200, sur des terres conquises sur la forêt de Soignes (24). Au XVI^e siècle, il voit se développer une industrie bientôt florissante, celle du papier. Sir Charles Bailley ou Bailly, secrétaire de l'infortunée reine d'Ecosse Marie Stuart et propriétaire du domaine de la Longue Quecuwe, y meurt en 1624 (25). Sa pierre tombale, qui se trouvait jadis dans le cimetière entourant l'église Saint-Nicolas, se voit à présent à l'intérieur de celle-ci, adossée contre le mur du côté de la tour. Au siècle dernier, Ernest Solvay — né à Rebecq-Rognon le 16 avril 1838 — devait habiter le château de Béthune et, mettant sa réussite industrielle au service de la science, du progrès social et de la communauté, favoriser le développement de la localité qui a élevé, à sa mémoire, un mémorial discret. Dans la pierre sont gravées ces lignes du grand sociologue et philanthrope : « L'égalité au point de départ de la vie sociale — Ensuite, à chacun selon sa productivité ». Elles résument toute sa doctrine humanitaire.

Nous avons fait remarquer précédemment que la région qui nous occupe n'a réellement acquis droit de cité dans la géographie littéraire du Brabant qu'à partir du moment où quelques écrivains — dont Camille Lemonnier — s'y sont installés.

Camille Lemonnier — dont, de passage à Lasne Chapelle-Saint-Lambert, nous avons évoqué la haute stature — a toujours été très attaché au Brabant. Né à Ixelles le 24 mars 1844, Wallon par son père, Flamand par sa mère, il fut élevé par sa grand'mère maternelle, une paysanne uccloise de Saint-Job, et par une vieille servante nommée Catherine. Elève à l'Athénée de Bruxelles, il s'enthousiasme pour la littérature et c'est au Bois de la Cambre qu'il va lire, le jeudi après midi, les œuvres de ses auteurs préférés : Hugo, Lamartine... A l'Université de Bruxelles, qu'il fréquente ensuite, il s'occupe

(24) Selon Tarlier et Wauters.

(25) Ou en 1625. Voir la « Notice sur Charles Bailly » publiée en 1895 par Paul Verhaegen dans les « Annales de la Société d'Archéologie » de Bruxelles.

de littérature, récolte ses premiers succès mais échoue aux examens. Il entre alors comme expéditionnaire au Gouvernement provincial du Brabant. Quelques mois plus tard, il se présente, dans un magnifique landau, devant la porte de l'hôtel du Gouverneur. Un valet galonné est assis à côté du cocher. Le Gouverneur accourt, alerté par le personnel qui croit à une visite princière, et reçoit... la démission que son expéditionnaire Lemonnier lui tend par la portière. A 25 ans, après la mort de son père, Camille Lemonnier s'abandonne pleinement à sa passion. L'année suivante, c'est Sedan. Avec un ami, Camille Lemonnier part pour là-bas et, en quelques jours, écrit un livre : « *Paris-Berlin* » puis, en quelques semaines, un autre : « *Sedan (Les Charniers)* », qui paraît en 1871. A cette époque, il réside la plupart du temps dans l'ancien prieuré mosan de Burnot, au-dessus du village de Rivière. La solitude lui pesant, il réintègre Bruxelles. Il écrit beaucoup. En juin 1878, il publie, à la Bibliothèque Gillon, un petit volume intitulé : « *En Brabant* ».

Camille Lemonnier, nous l'avons dit, a écrit son admirable « *Male* » en partie à Burnot, en partie dans le verger de la ferme de Groenendaël, en partie à La Hulpe. C'est, du moins, ce que d'aucuns prétendent. Quoi qu'il en soit, La Hulpe a vu le Maître travailler à plusieurs de ses œuvres.

Celui que l'on a surnommé parfois « le Zola brabançon » (26) s'est installé à La Hulpe en 1883. Il devait rester fidèle à ce coin du roman pays jusqu'en 1894. Entre 1883 et 1894, sa bibliographie comporte nombre de titres nouveaux dont « *Happe-Chair* » et « *La Belgique* », « *Ceux de la Glèbe* » et « *Le Possédé* ». Les paysages de La Hulpe se retrouvent principalement dans « *Ceux de la Glèbe* », roman datant de 1889.

Camille Lemonnier, à La Hulpe, occupa une petite maison rose entourée d'un verdoyant jardin fleuri et situé au sommet d'un mamelon, à peu près à l'endroit où s'érigent actuellement les bâtiments de l'école provinciale d'arboriculture fruitière créée en 1921. En 1924, un mémorial rappelant la haute figure du disparu fut inauguré dans les jardins de l'école. L'auteur

(26) Cf. Gustave Vanwelkenhuyzen : « Camille Lemonnier et Emile Zola », dans le « Bulletin de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises », tome XXXIII, n° 3, année 1955.

de ce mémorial, le sculpteur Dolf Ledel, a raconté (27) ce que fut cette inauguration présidée par Georges Eckhoud, représentant des survivants de « La Jeune Belgique » et de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises dont il était le premier directeur.

A La Hulpe, comme il nous le raconte longuement aux pages de ses « *Souvenirs — Une Vie d'Ecrivain* », Camille Lemonnier régularisa sa vie de travail au contact de la nature. Chaque jour, après avoir passé une heure à travailler la terre de son jardin « *tauffu comme un paradou* », il se mettait à écrire, debout, devant un haut pupitre de greffier. Pour se distraire, il entretenait une correspondance suivie avec nombre d'écrivains dont Léon Cladel — qui l'appelait « *le bûcheur de La Hulpe* » (28) — et Emile Zola — auquel il adresse de La Hulpe, le 25 janvier 1886, l'épître liminaire de « *Happe-Chair* » (29) —. Il aimait, par ailleurs, recevoir ses amis, les peintres et les poètes. Combien innombrables sont ceux qui allèrent lui rendre visite dans sa pittoresque thébaïde ? Citons, pêle-mêle, Constantin Meunier, Xavier Mellery, Emile Claus, Louis Baretta — à qui la mort de Cachapès inspira un pastel et qui tira, d'une lecture de « *Ceux de la Glèbe* », un grand tableau —, Félicien Rops, Eugène Verdyen, Alfred Verwée, Camille Van Camp, Edmond Picard et son continuateur, le juriste flamand Josse Borginon, Yvan Gilkin et son hôte de la rue Potagère, à Saint-Josse-ten-Noode : Léon Cladel et, parmi beaucoup d'autres encore, Emile Verhaeren. « *Je me souviens encore*, devait écrire plus tard ce dernier (30), *de la petite maison rose que le maître possédait à La Hulpe ; je me souviens aussi de son habitation du boulevard Militaire qui touchait à La Cambre. Que de fois nous nous sommes donné rendez-vous soit dans l'une, soit dans l'autre, pour nos excursions à travers bois. A peine marchions-nous sous les branches que l'enthousiasme nous subjuguait. Nous nous sentions plus forts, plus simples, plus clairs de notre cerveau et de notre cœur. Les bonnes confidences nous rapprochaient l'un de*

(27) Dans la revue « *Bouquin* ».

(28) et (29) Voir article cité de Gustave Vanwelkenhuyzen.

(30) Cité par Arthur Cosyn dans un article sur La Hulpe publié dans le « *Touring Club de Belgique* », XXXII^e année, n° 5, 1^{er} mars 1926.

l'autre ; notre amitié se resserrait ; nous confondions nos joies d'être émus par les mêmes spectacles ; une sorte de déférence cordiale me rapprochait si bien de celui qui était et est resté à mes yeux notre père à tous que, mentalement, je prenais les arbres à témoins de mon affection profonde et de mon dévouement silencieux... ».

Bâti à chaux et à sable, magnifique de carrure, Camille Lemonnier n'avait rien du sédentaire se cloîtrant douillettement dans sa maison. Il aimait la nature et n'était vraiment lui-même qu'au sein de celle-ci. Tous ses biographes sont d'accord là-dessus mais aucun, croyons-nous, n'a fait la somme de ce que le puissant « Maréchal des Lettres belges » a tiré, au-delà de lui-même, de la terre brabançonne, de l'exubérante nature des environs de La Hulpe. La vérité n'est apparue, peut-être, qu'aux yeux d'un écrivain français : Roland Dorgelès (31). Parlant donc de Camille Lemonnier, celui-ci a dit : « Il le savait qu'il ne pouvait vivre, et penser, et produire que les pieds enracinés dans la terre brabançonne. Non seulement le boulevard ne lui a rien appris — un Parisien comme moi le reconnaît à regret — mais il l'a, un instant, détourné de sa voie. Pour redevenir lui-même, il devait regagner le pays, planter sa table sous les vieux arbres de La Hulpe ou se pencher sur le tranquille étang d'Ixelles où rien ne troublait la promenade des cygnes... ». C'est un fait : l'axe essentiel de l'œuvre de Camille Lemonnier est brabançon. Si Ixelles est à l'une de ses extrémités, La Hulpe est à l'autre. Entre ces deux pôles, il y a l'immense forêt de Soignes avec, sur Hocilaart, l'accueillant verger de la ferme de Groenendaël...

Imitant l'exemple du « Zola brabançon », d'autres écrivains devaient semblablement élire La Hulpe.

Il y eut d'abord Clément Pansaers. Bien oublié aujourd'hui, ce dadaïste d'avant Dada avait jeté son dévolu sur une humble maison située près des étangs Solvay, à côté du Gris Moulin édifié, jadis, par les moines de Groenendaël en bordure de l'Argentine. Il reçut là nombre de ses amis : le peintre Josse Albert, le poète de « L'Archange frénétique » : Gaston Dehoy, etc. Robert Goffin, en 1917, ayant appris son existence,

(31) Discours prononcé lors de l'inauguration de la Maison des Écrivains Belges - Musée Camille Lemonnier, à Ixelles, et publié dans « Les Nouvelles Littéraires ».

vint d'Ohain pour le voir. Cette visite devait être riche de conséquence pour le jeune poète ! « Je revois encore Pansaers, un peu chauve, lisons-nous dans « Entrer en Poésie », le front glabre, les joues creuses de faim, les mains diaphanes, des yeux qui semblaient me regarder, à travers tout le passé, comme une vibrante réprobation. Il portait au pouce une énorme bague montée d'une pierre bleue si lourde qu'il paraissait pencher du côté de son faux héryl... Dans la nuit qui tombait, je repartis pour Ohain. Je marchais au bord des sentiers où les prunelliers commençaient à fleurir, comme le long des cratères de la lune. Pendant des jours nombreux je pensai à cette apparition d'archange déchu. Un combat se dénouait au fond de ma sensibilité. Je savais qu'une forme neuve d'art n'a jamais convaincu qui que ce soit. Mais j'avais été pénétré par une puissante syllogistique. Pansaers était intelligent, cultivé, profond. Je me sentais un humble paysan qui portait encore la poussière de la glèbe brabançonne à ses gros souliers... ». L'irritante voix de sirène du famélique balladin de La Hulpe allait poursuivre longtemps Robert Goffin et avoir, sur son orientation littéraire, une influence dont lui-même reconnaît la réalité.

Après Clément Pansaers — qui devait mourir à La Hulpe —, ce fut au tour du poète barbu du « Carillonneur des Esprits » et des « Rustiques », Pierre Broodcoorens, d'adopter le charmant village. Sa maison fut, elle aussi, un lieu de rendez-vous d'artistes et d'écrivains. Admirateur enthousiaste de Camille Lemonnier, le bon « Brood » (comme l'appelaient ses amis) mena campagne en vue de l'érection du mémorial qui, dans les jardins de l'école provinciale d'arboriculture fruitière, rappelle la haute figure de notre « Maréchal des Lettres ». Hélas, quelques jours après l'inauguration de ce monument, il devait être transporté d'urgence dans une clinique bruxelloise pour y être opéré d'une appendicite suppurée. Trois jours après son retour à La Hulpe, il devait s'éteindre dans sa chère « Maison Rustique », âgé seulement de 39 ans. C'était par un beau jour de juillet, en 1924 (32). Le vœu qu'il avait exprimé quelques mois plus tôt se trouvait ainsi réalisé :

(32) Voir les « Souvenirs » de Dolf Ledel, parus dans « Bouquin ».

*Je veux finir, ainsi que j'ai vécu,
buvant l'air, face au ciel, et devant vous, les fleurs,
mes arbres et mes sites,
qui fûtes le décor de toute ma ferveur... (33).*

Egalement choisie par Hippolyte Fierens-Gevaert et par l'hispanisant Lucien-Paul Thomas comme lieu de séjour et de repos, La Hulpe accueille fréquemment, aujourd'hui, la poétesse Louise Doniès en sa villa de « La Corniche » tandis que le jeune et talentueux romancier du « Baptême de la Ligne » et de « Saint-Bedon », Jean Muno (et l'on sait que ce pseudonyme dissimule le fils de Constant Burniaux) y a établi ses pénates, avenue Coppyn. Quelques autres écrivains et poètes y vivent ou y ont vécu naguère : A. Willems, auteur du « Livre de Myriam » ; D. Lauriers, dont la revue « Lumières » a jadis publié les vers ; etc. Ainsi se trouve maintenue une tradition inaugurée voici trois quarts de siècle par Camille Lemonnier et illustrée, depuis, par quelques attachants représentants de notre faune littéraire...

*
**

Genval a moins de droits à notre attention que ses voisines, La Hulpe et Rixensart. Ce village, du point de vue qui nous occupe, apparaît essentiellement comme un lieu résidentiel. Robert Goffin y a résidé quelques mois dans une villa proche du lac. Jean Tordeur, à l'époque de la « Prière de l'Attente », y demeura, rue de Montigny. Jacques Biebuyck, à ce qu'il paraît, y vient souvent. Louis Delannoy y habite, rue des Tilleuls. Le jeune poète paralytique Jean-Louis Vanham y a composé dans la Maison nationale de la Jeunesse, en juillet 1958, ses poèmes d'« Apothéose ». Louis Wilmet s'y est installé à demeure il y a de longues années déjà. Peintre, il a décoré le chœur de l'église Saint-Pierre, à Mambroux-Genval, travaillé pour le couvent des Maristes à Mont-Saint-Guibert, exécuté un chemin de croix pour l'église de Wavre. Ecrivain, il est notamment l'auteur de trois

(33) Dans un poème : « Ouvrez au large les fenêtres ! », publié dans « L'Année Poétique Belge », Ed. La Renaissance du Livre, 1924.

monographies brabançonnaises traitant de Nivelles, Grimbergen et Léau. Sous le titre : « Pour le triomphe de la Justice », il a publié un hommage aux fusillés de Genval (guerre de 1940-1945). Par ailleurs, il s'est fait l'historiographe de « La Résistance dans le Brabant Wallon ».

C'est parce que Genval est un endroit propice au repos que Berthe Delépinne a eu l'idée d'y conduire les deux personnages principaux de son roman « Le Clairon de Verre ». Que de belles pages, où il est question de ce coin du verdoyant roman pays, n'y lisons-nous pas ? « Il n'y a qu'une campagne au monde, fait dire la romancière à son héroïne : celle de Genval où j'ai passé mes vacances d'enfant dans la maison de Thérèse. Toutes les autres campagnes que j'ai parcourues valent la peine d'être visitées, admirées, mais pour moi aucune ne vaut la peine d'y songer comme au havre certain, à l'île intacte, à la plénitude des senteurs et des apaisements, ni d'en rêver comme à une lampe allumée dans la nuit et de désirer y mourir... ». Plus loin, celle qui écrit à la première personne continue : « ... Pour moi il n'est qu'un vrai voyage, celui qui dure un demi-heure à travers la forêt et les champs vallonnés jusqu'à la grille d'une maison basse veillée par deux tilleuls et qu'il n'est d'autre paysage que celui d'un village brabançon étagé jusqu'au ciel dans sa ceinture de prairies (...) L'auto du samedi matin qui nous emportait pour la première fois passait comme une apothéose sur la route. La forêt chantait, tous les moutons étaient blancs dans les prairies, toutes les fermes étaient roses, et dans les cours claires brillaient des fauchuses d'acier bleu. Les villages que l'on récurait à grandes eaux étaient des images d'Epinal que nous trouvions en riant sans nous retourner pour voir ce que devenaient leurs lambeaux... ».

Certains romanciers s'imaginent qu'il n'est de bon cadre romanesque que dans la gamme des sites et des paysages étrangers. Berthe Delépinne s'est inscrite en faux contre cette façon de voir. Elle n'est pas la seule. Mais ceci est une autre histoire qui, commencée ici ou ailleurs, trouve sa suite à Rixensart...

*
**

Rixensart, c'est — d'abord — un château. Dans son recueil : « A mon Roman Pays, tout le Brabant wallon »,

Charles Gheude (dont nous aurions pu évoquer le souvenir en maints endroits de l'itinéraire que nous avons suivi et, en particulier, à Lasne Chapelle-Saint-Lambert et à La Hulpe) a consacré un poème à ce village qu'illustrèrent :

*Les Limal, les Croy, Spinola, de Mérode...
Noms qui portent en eux l'histoire de leur fief
Et dont un vieux castel, que son âge corrode,
Conserve à travers temps le poussiéreux relief...*

Le château de Rixensart est hanté par de grandes ombres : guerriers et stratèges, hommes d'Etat et dignitaires de l'Eglise, esthètes et écrivains. Parmi ces derniers, la première place revient, chronologiquement, au feld-maréchal comte de Mérode-Westerloo, seul véritable mémorialiste que possédèrent nos provinces durant la première moitié du XVIII^e siècle. Le comte Charles de Montalembert arrive immédiatement après. Sa haute et rayonnante figure éclipse celle du premier cité.

Charles de Montalembert était déjà célèbre pour avoir dirigé *« L'Avenir »* — journal du libéralisme catholique dont, avec Lamennais et Lacordaire, il s'était fait le champion — lorsqu'il épousa, à l'âge de 26 ans, en 1836, Anne-Marie-Henriette, fille du comte Félix de Mérode, châtelain de Rixensart, ministre d'Etat, membre du Gouvernement provisoire et du Congrès national en 1830, représentant de l'arrondissement de Nivelles.

Ayant fait de brefs séjours à Rixensart avant son mariage, Charles de Montalembert y revint souvent par la suite. Il y passa, presque chaque année, plusieurs semaines ou plusieurs mois. La chambre dite « des fleurs » : beaux lambris, plafond à caissons, lit à colonnes, garde son souvenir. *« Nous nous l'imaginons volontiers, écrivait l'historiographe de nos châteaux : Emile Poumon, dans un de ses articles (34), rentrant d'une promenade dans le parc, contournant le bassin octogonal, pénétrant dans le château par le petit portail Est. Tout en traversant la grande galerie du premier étage, il*

(34) Cf. *« La Revue Nationale »*, 22^e année, n° 199, mars 1950, p. 73 : *« Trois Châteaux brabançons — Heverlé, Rixensart, Elewijt »*.

jette un regard à la cour d'honneur et gagne sa chambre située dans l'aile Est du château... »

On a affirmé, un peu à la légère semble-t-il, que c'est à Rixensart, dans le parc du château, au pied de la « Fontaine Madame », que Charles de Montalembert écrivit son important ouvrage en sept volumes sur *« Les Moines d'Occident depuis Saint Benoît jusqu'à Saint-Bernard »*. Ce véritable monument historique, auquel l'auteur consacra près de vingt années de sa vie, n'a été rédigé que partiellement à Rixensart. C'est dans le vieux manoir de la Roche-en-Breny que la plupart des nombreuses pages qui le composent ont vu le jour. Quoi qu'il en soit, Charles de Montalembert mit à profit ses loisirs rixensartois pour mettre de l'ordre dans ses notes et, aussi, pour entreprendre certaines recherches. Il profita notamment d'un de ses séjours à Rixensart pour se rendre, après avoir fait visite au camp de Beverloo, à l'abbaye d'Averbode.

En 1863, lors du premier Congrès catholique de Malines, Charles de Montalembert prononça un remarquable discours sur l'Eglise libre dans l'Etat libre dont les idées libérales suscitèrent de vives discussions. Après le Congrès, il passa plusieurs semaines à Rixensart. En 1867, il y resta quatre mois pleins. Le mal qui, trois ans plus tard, allait l'emporter le minait déjà. Il dut s'aliter. Monseigneur Dupanloup, le célèbre Père Hyacinthe (Charles Loyson), le duc d'Aumale et le comte de Paris vinrent rendre visite à l'illustre malade.

Quelques années après le décès de Charles de Montalembert, sa veuve et son beau-frère, Mgr Xavier de Mérode, archevêque de Mélitène et ancien compagnon d'armes du duc d'Aumale en Algérie, firent apposer, sur l'aile orientale du château, une plaque commémorant les séjours, à Rixensart, de *« Charles-Forbes-René, comte de Montalembert, pair de France héréditaire, député aux Assemblées nationales, l'un des Quarante de l'Académie française »*. Peu de temps avant la première guerre mondiale, le souvenir de celui qui fut le champion passionné des intérêts de notre pays a été évoqué chez nous au cours d'une cérémonie où Henri Cochin et le cardinal Mercier prononcèrent de nobles paroles...

Charles de Montalembert affectionnait Rixensart et aimait s'y arrêter, s'y reposer, s'y attarder, s'y retirer.

Il n'est pas le seul à avoir témoigné, à Rixensart, une semblable dilection. D'autres écrivains se sont installés, jadis ou naguère, dans ce beau village. Écrivant ceci, nous pensons, d'abord, au regretté René Mélot du Dy.

Ayant habité Bruxelles — sa ville natale —, Vielsalm, Maintenon, ailleurs encore, c'est finalement à Rixensart que Mélot du Dy devait trouver son mystérieux point d'équilibre. Il s'y installa plusieurs années avant la seconde guerre mondiale et y resta fidèle jusqu'à sa mort survenue en 1956. Pendant plus de quatre lustres, il vécut là-bas dans une maison qui, pignon au soleil et jardin plein de l'odeur acide des pommes et de pépiements d'oiseaux, est située non loin de l'ancienne Auberge Sainte-Anne où demeure actuellement le céramiste Jack Jefferys. D'ascendance wallonne et flamande, amateur de solitude, il se plaisait dans ce pays voisin de la frontière linguistique, proche de la grande ville et cependant perdu au milieu des campagnes, des eaux vives et des arbres. Il aimait y recevoir ses amis. Ceux-ci, triés sur le volet, se nommaient Paul Fierens, Franz Hellens, Edmond Vandercammen, Armand Bernier. Ce dernier écrivait dans « *Le Thyse* », au lendemain de son décès : « *Depuis bien des années, retiré à la campagne, il goûtait ce sage bonheur que ne trouvent que ceux qui ont volontairement renoncé et jouissent de l'heure présente. Un épicurien au bon sens du mot. On ne le voyait plus guère à Bruxelles, comme jadis au temps du pittoresque grenier de Norge. Il fuyait les milieux littéraires...* » (35). Alexis Curvers, qui lui rendit visite à Rixensart quelque temps avant sa mort, a dit (36) les effets bénéfiques de la solitude sur son œuvre nourrie, grâce à elle, de vérités essentielles, d'intelligence, d'humanisme.

On voit quelquefois apparaître comme en transparence, dans les poèmes de Mélot du Dy, l'honnête paysage rixensartois :

*Dans ce pays choisi pour nous, dans ce village
Où sans plainte j'attends les approches de l'âge,*

(35) « *Le Thyse* », 1956, n° 7/8.

(36) En octobre 1958, lors d'un « *Midi de la Poésie* ».

*Simple étranger parmi les simples habitants,
Âgé, mais le cœur gros de scandales latents,
Je l'aime encor, Beauté que je nomme impossible !...*

(« *A l'Amie dormante* »)

On y entend chanter, comme en écho, tous les oiseaux des Bois du Dripoint, de Cendehill, de Rixensart, de Limal et de Marie Monseu :

*Cet oiseau de l'été qui fait son air de flûte
Suivi d'un léger grincement,
Sa redite d'amour jamais ne nous rebute,
Mais quel serait notre tourment,
Merle d'Or ou poète infidèle à l'usage,
Si sa voix l'an prochain manquait au paysage,
Ou demain s'il changeait, pour sembler « d'aujourd'hui »,
Ses trois notes de joie et sa note d'ennui !*

(« *Oiseaux* ») (37).

On y découvre, leit-motiv, le thème de l'habitude, c'est-à-dire de la fidélité aux choses qui donnent du prix à la vie. L'habitude est une vertu paysanne enseignée par la nature et répétée, au long de l'année, par les quatre saisons. Mélot du Dy l'a sans doute apprise à Rixensart, par la force de l'exemple :

*N'attendons plus que le soleil se fâche
Dans ce verger devant mon domicile :
Cueillir des fruits, c'est une aimable tâche,
Mais les goûter, c'est bien plus difficile.*

*Il y faudrait la grâce du génie,
Quelque sourire au nom d'une habitude,
Et la fraîcheur à son silence unie,
Avec l'oiseau disant de solitude...*

(« *Le Métier de Fantôme* ») (38).

(37) Suite de poèmes publiée dans la revue « *Le Thyse* ».

(38) Poèmes inédits insérés dans « *Le Journal des Poètes* », 1958, n° 9.

Mélot du Dy est mort mais il reste, autres Rixensartois d'adoption, le journaliste William Ugeux, le poète Jo Lambert, le polygraphe Vally Monet (39), le romancier et poète juif David Scheinert et, enfin, « last but not least », le peintre, analyste, critique et romancier Jean Milo.

Jean Milo s'est installé à Rixensart en 1942. Il y a fait construire un bungalow approximativement à l'endroit où s'élevait, il y a cinquante ans, le château du Baillois habité, en dernier lieu, par Jules de Burlet qui fut Premier Ministre de 1894 à 1897. Situé à quelques centaines de mètres à l'Ouest de l'église de Bourgeois, couvrant en grande partie le coteau descendant en pente raide vers la Lasne, le domaine du Baillois ou du Belloy a été mis en vente et loti, en 1923, par ses propriétaires, les héritiers de la comtesse Charles de Montalembert.

C'est dans sa retraite du Belloy que Jean Milo travaille le plus souvent. C'est là que sont nées la plupart de ses compositions picturales d'inspiration abstraite. C'est là qu'il a partiellement rédigé son roman « *L'Esprit de Famille* ». C'est là qu'il a écrit cet autre roman : « *Le Marteau* », dont il sera particulièrement question ici (40).

La toile de fond du roman de Jean Milo est la vallée de la Lasne et toute la région qui va d'Ottignies à Wavre. Le centre en est l'ancien domaine du Baillois dans le bois duquel l'écrivain situe la demeure de son principal héros, Antoine Gistoux.

Cet Antoine Gistoux a passé toute son enfance dans le Brabant wallon. Son père lui a légué, pour tout trésor, un marteau bien adapté à la main, fort, souple, symbole du bel ouvrage. Ce marteau a été son gagne-pain. Il sera aussi celui d'Antoine, menuisier travaillant le bois avec amour. Certains contacts vont faire fermenter en lui de grandes ambitions. Fréquentant, chez le vicaire de Genval, un petit cercle où

(39) Pseudonyme de l'Anversois V. Monfeldt. Il a publié, en 1957, dans l'hebdomadaire « *L'Action Touristique* » (de Limelette), une série d'articles : « *Echos de mon Village* », sur Rixensart et son hameau « *Le Bourgeois* ». Il a évoqué, par ailleurs, sa thébaïde rixensartoise dans certains de ses vers (Cf. son recueil « *Au Jardin de ma Solitude* », page 20).

(40) Publié aux « *Editions des Artistes* », Bruxelles, 1956.

l'on fait de la musique, il a une première révélation de l'art. Appelé à Blois pour y effectuer des travaux de restauration, il éprouve le désir de créer des œuvres semblables à celles admirées là-bas. Hélas, le pourra-t-il jamais ? Retour de France, il retrouve Rose, une petite vendeuse du bazar de Rixensart qui s'est naguère donnée à lui dans la solitude d'un petit bois. Elle est enceinte. Le mariage se fait et le jeune ménage s'installe dans une maisonnette sise au flanc du coteau montant vers Bourgeois. Rose meurt en mettant au monde le petit Luc. Fuyant désormais le monde, Antoine vit en solitaire, avec et pour son fils, en accord avec la nature : « *La sève des jeunes arbres monte à l'assaut du ciel et la saveur un peu acide de la saison nouvelle agace les dents. Mais Antoine ne se lasse pas de mordre à ce fruit vert. Il voudrait déjà communiquer à son fils la joie nouvelle, l'espoir qui renaît en lui* ». Antoine veut que son fils réalise ce que lui-même n'a pu faire. Son souhait sera réalisé. Luc sera sculpteur. Il continuera la tradition de ses devanciers : travailler le bois, mais en l'élevant jusqu'à l'art. Antoine pourra lui confier le marteau qu'il a lui-même reçu de son père, heureux d'avoir été l'intermédiaire entre deux générations et d'avoir été l'instrument d'une victoire dont son père et lui-même ont été les mystérieux annonciateurs.

Le régionalisme ne s'oppose pas à l'universel et Jean Milo, s'il en était encore besoin, nous en donne la preuve. Ses personnages, tout en étant d'un type fréquent dans les campagnes du Brabant wallon, sont vrais, de cette vérité humaine qui ne connaît pas de frontières. Jean Milo les a observés avec soin, attention, pénétration, lucidité. Ses trois Gistoux sont des êtres courageux, obstinés, sains, équilibrés. Leurs comparses, personnages de deuxième plan tels que le vicaire de Genval, le docteur de campagne — paillard et généreux —, le militant syndicaliste de Rixensart, les braves gens de Wavre, etc., sont dessinés avec une étonnante sûreté de main. Leur authenticité se trouve encore affirmée du fait qu'ils se meuvent dans des décors appartenant à leur existence réelle et quotidienne. Que nous voilà loin des héros anonymes évoluant dans des décors étant, comme eux, de partout, c'est-à-dire de nulle part, chers à certains romanciers dont le talent trop mesuré craint les localisations !

Jean Milo, avec « *Le Marteau* », a donné au Brabant

wallon le roman qu'il méritait. Verrons-nous d'autres auteurs, d'autres talents exploiter les ressources inspirantes du roman pays ? Berthe Delépinne, nous l'avons vu, n'a pas hésité à conduire ses personnages du « *Clairon de Verre* » à Genval. Une autre romancière, Irène Hamoir, a mené les siens — pour leur apprendre le goût du calme — en divers lieux du Brabant : Rixensart en premier lieu (41). Ainsi, il semble bien que le Brabant wallon, après avoir « accroché » Camille Lemonnier, exerce à nouveau, depuis peu d'années, un certain attrait sur les romanciers auxquels il fournit des paysages et, aussi, des types humains. Souhaitons qu'il suscite d'autres affections et qu'il accède, grâce aux émules d'Irène Hamoir, Berthe Delépinne et — surtout — Jean Milo, à la notoriété conférée par François Mauriac au Bordelais, par Henri Pourrat à l'Auvergne et par Ramuz au Pays de Vaud !

Née à Plancenoit, ayant longé les bâtiments de l'ancienne abbaye d'Aywières, traversé Lasne Chapelle-Saint-Lambert, accepté le tribut des eaux de l'Ohain confondues à celles du ruisseau de Smohain, séparé Genval de Rixensart et reçu l'Argentine venue lui apporter le salut de Gaillemarde et de La Hulpe, la Lasne se dirige vers Rosières-Saint-André (où vécut l'abbé A. Vertommen, historien, décédé le 26 octobre 1953) et Tombeek. Elle laisse, à sa droite, les hauteurs de Champles où, la nuit de Waterloo, après avoir forcé le Pont de Bierges, s'arrêtèrent les troupes de Grouchy.

Entre Rosières-Saint-André et Tombeek, la Lasne pénètre dans la partie flamande du Brabant. Nous la retrouverons dans un des prochains chapitres de notre étude.

Joseph DELMELLE.

(41) Le roman d'Irène Hamoir s'intitule « *Boulevard Jacquemain* » (Ed. des Artistes, 1953). Ses héros appartiennent à un « certain monde ».

CHEMINS EN BRABANT

*Mille petits chemins s'en vont à l'aventure
Vers litte ou Virginal, Rixensart ou Couture.*

*Etroits, profonds, pareils aux lignes de la main
Ils musent dans les champs de Limal et d'Ohain.*

*Ils entrent dans un bois, soulignent sa lisière,
Enferment un étang dans leur anneau de pierre.*

*Ils épousent la pente ou le flanc d'un coteau
Et suivent un vallon où brillent des ruisseaux.*

*Ils traversent un bourg, tournent dans la campagne ;
Un rang de peuplier, là-bas, les accompagne.*

*Deux chariots, bien souvent, ne peuvent s'y croiser :
Le talus d'un côté, de l'autre le fossé.*

*Ils sinueux ainsi de village en village
Et caressent, Brabant, les traits de ton visage !*

Joseph DELMELLE.

Tableau de Concordance des Calendriers Républicain et Grégorien

LE calendrier républicain fut mis en usage en France par le décret du 5 octobre 1793.

La proclamation de la République avait eu lieu le 22 septembre 1792, jour de l'équinoxe d'automne et ce jour fut fixé, *rétroactivement*, comme début du nouveau calendrier.

Selon ce calendrier l'année était divisée en 12 mois (1) de 30 jours, elle comportait en outre 5 jours complémentaires ; tous les 4 ans, l'année dite alors sextile, comportait un sixième jour complémentaire (les ans sextiles, voir tableaux ci-après, furent les ans III, VII et XI).

Il n'y a pas de documents datés de l'an I, le nouveau calendrier ayant été créé, nous l'avons dit, par le décret du 5 octobre 1793, et ayant été appliqué dès le lendemain soit le 15 vendémiaire de l'an II.

Le calendrier républicain fut supprimé par le sénatus-consulte du 9 septembre 1805 (22 fructidor an XIII), à la date du 1^{er} janvier 1806. Le dernier jour daté de ce calendrier fut le 10 nivôse an XIV (31 décembre 1805).

Le calendrier républicain ayant été utilisé en Belgique, de 1795 à 1805, les actes d'état civil notamment furent, pendant cette période, datés selon ce calendrier. On est encore amené actuellement à exprimer selon le calendrier grégorien des dates du calendrier républicain.

(1) Les noms de ces mois furent imaginés par Philippe François Nazaire Fabre dit Fabre d'Églantine (1750-1794). C'était un poète qui membre de la Convention nationale, fut exécuté en 1794.

On a publié plusieurs tables de conversion. Certaines donnent la concordance jour par jour (Celle de Cock-van Hamme, par exemple). A notre connaissance tous ces ouvrages sont épuisés.

C'est pourquoi il nous a paru utile de mettre à la disposition des offices d'état civil notamment, un tableau qu'on ne trouve plus facilement.

Chaque année, il est vrai, l'Annuaire du Bureau des Longitudes de France en reproduit un tableau résumé qui nous paraît cependant trop sommaire ; au surplus, les bureaux d'état civil ne disposent généralement pas de cet Annuaire. Il était d'autre part pratiquement exclu de reproduire intégralement la table de conversion.

L. S.

COMMENT UTILISER LES TABLEAUX

1. — Soit à trouver le jour correspondant au 1^{er} floréal an I, le tableau A nous montre par une simple lecture que c'est le 20 avril 1793.

2. — Même question pour le 25 floréal an I. Ce jour se place 24 jours après le 1^{er} floréal et donc 24 jours après le 20 avril 1793 ; avril comptant 30 jours, la date recherchée est le 14 mai 1793 ($20 + 24 - 30 = 14$).

3. — Quelle est la date, qui selon le calendrier grégorien, correspond au 10 thermidor an III ? S'il s'agissait du 10 thermidor an I, nous répondrions d'après 1 et 2 : le 28 juillet 1793, il faut selon l'indication figurant sous l'an III, substituer 1795 à 1793. La date cherchée est donc le 28 juillet 1795.

4. — 12 nivôse an XI. Nous consultons la rubrique an XI qui renvoie au tableau de l'an VIII (tableau C), avec substitution dans la colonne (1) de XI à VIII et dans la colonne (6) de 1802 et 1803 à 1799 et 1800. Le 12 nivôse an VIII correspond (voir 2) au 2 janvier 1800 et par suite le 12 nivôse an XI, au 2 janvier 1803.

5. — Il ne faut pas perdre de vue que les années 1796 et 1804 du calendrier grégorien sont des années bissextiles. Il en a évidemment été tenu compte dans l'élaboration des tableaux.

TABLEAU SOMMAIRE DE CONCORDANCE
DES CALENDRIERS REPUBLICAIN ET GREGORIEN

AN I. (A)

CALENDRIER REPUBLICAIN			CALENDRIER GREGORIEN		
An (1)	Mois (2)	Jour (3)	Jour (4)	Mois (5)	Année (6)
I	vendémiaire	1	22	septembre	1792
I	brumaire	1	22	octobre	1792
I	frimaire	1	21	novembre	1792
I	nivôse	1	21	décembre	1792
I	pluviôse	1	20	janvier	1793
I	ventôse	1	19	février	1793
I	germinal	1	21	mars	1793
I	floréal	1	20	avril	1793
I	prairial	1	20	mai	1793
I	messidor	1	19	juin	1793
I	thermidor	1	19	juillet	1793
I	fructidor	1	18	août	1793
I		1 ^{er} j. cpl.	17	septembre	1793
I		5 ^{er} j. cpl.	21	septembre	1793

AN II

Le tableau de l'an II est identique à celui de l'an I (tableau A), I étant remplacé par II dans la colonne (1), 1792 et 1793 respectivement par 1793 et 1794 dans la colonne (6).

AN III

Le tableau de l'an III est identique à celui de l'an I, (tableau A), I étant remplacé par III dans la colonne (1), 1792 et 1793 respectivement par 1794 et 1795 dans la colonne (6). Il faut cependant tenir compte du fait qu'en l'an III, il y eut un 6^e jour complémentaire correspondant au 22 septembre 1795.

AN IV

Le 1^{er} vendémiaire de l'an IV, en raison du 6^e jour complémentaire de l'an III, correspond au 23 septembre 1795. Le tableau de l'an IV se présente comme suit :

AN IV (B)

CALENDRIER REPUBLICAIN			CALENDRIER GREGORIEN		
An (1)	Mois (2)	Jour (3)	Jour (4)	Mois (5)	Année (6)
IV	vendémiaire	1	23	septembre	1795
IV	brumaire	1	23	octobre	1795
IV	frimaire	1	22	novembre	1795
IV	nivôse	1	22	décembre	1795
IV	pluviôse	1	21	janvier	1796
IV	ventôse	1	20	février	1796
IV	germinal	1	21	mars	1796

La suite du tableau est semblable à celle de l'an I, (tableau A), IV étant substitué à I dans la colonne (1) et 1796 à 1793 dans la colonne (6).

AN V

Le tableau de l'an V est semblable à celui de l'an I, (tableau A), I étant remplacé par V dans la colonne (1), 1792 et 1793 respectivement par 1796 et 1797 dans la colonne (6).

AN VI

Le tableau de l'an VI est semblable à celui de l'an I, (tableau A), I étant remplacé par VI dans la colonne (1), 1792 et 1793 respectivement par 1797 et 1798 dans la colonne (6).

AN VII

Le tableau de l'an VII est semblable à celui de l'an I, (tableau A), I étant remplacé par VII dans la colonne (1), 1792 et 1793 respectivement par 1798 et 1799 dans la colonne (6). De plus, l'an VII a compté 6 jours complémentaires, le 6^e correspondant au 22 septembre 1799.

AN VIII

En raison du fait que l'an VII compte 6 jours complémentaires, le 1^{er} vendémiaire de l'an VIII correspond au 23 septembre 1799, le 1^{er} brumaire au 23 octobre 1799 et ainsi de suite, et ce décalage se poursuit tout au cours de l'an VIII, car l'année 1800 ne fut pas bissextile.

Le tableau de l'an VIII se présente comme suit :

AN VIII (C)

CALENDRIER REPUBLICAIN			CALENDRIER GREGORIEN		
An (1)	Mois (2)	Jour (3)	Jour (4)	Mois (5)	Année (6)
VIII	vendémiaire	1	23	septembre	1799
VIII	brumaire	1	23	octobre	1799
VIII	frimaire	1	22	novembre	1799
VIII	nivôse	1	22	décembre	1799
VIII	pluviôse	1	21	janvier	1800
VIII	ventôse	1	20	février	1800
VIII	germinal	1	22	mars	1800
VIII	floréal	1	21	avril	1800
VIII	prairial	1	21	mai	1800
VIII	messidor	1	20	juin	1800
VIII	thermidor	1	20	juillet	1800
VIII	fructidor	1	19	août	1800
VIII		1 ^{er} j. cpl.	18	septembre	1800
VIII		5 ^e j. cpl.	22	septembre	1800

AN IX

Le tableau de concordance de l'an IX est semblable à celui de l'an VIII, IX étant substitué à VIII dans la colonne (1), 1800 et 1801 respectivement à 1799 et 1800 dans la colonne (6).

AN X

Le tableau de concordance de l'an X est semblable à celui de l'an VIII, X étant substitué à VIII dans la colonne (1), 1801 et 1802 respectivement à 1799 et 1800 dans la colonne (6).

AN XI

Le tableau de concordance de l'an XI est semblable à celui de l'an VIII, XI étant substitué à VIII dans la colonne (1), 1802 et 1803 respectivement à 1799 et 1800 dans la colonne (6). De plus, l'an XI compte 6 jours complémentaires, le 6^e correspondant au 23 septembre 1803.

AN XII

En raison du fait que l'an XI était sextile, c'est-à-dire comptait 6 jours complémentaires, le 1^{er} vendémiaire de l'an XII correspondant au 24 septembre 1803, le décalage par rapport à l'an I étant ainsi de 2 jours, il se réduit à 1 jour à partir du mois de mars 1804, 1804 étant une année bissextile.

Le tableau de concordance de l'an XII s'établit donc comme suit :

AN XII (D)

CALENDRIER REPUBLICAIN CALENDRIER GREGORIEN

An (1)	Mois (2)	Jour (3)	Jour (4)	Mois (5)	Année (6)
XII	vendémiaire	1	24	septembre	1803
XII	brumaire	1	24	octobre	1803
XII	frimaire	1	23	novembre	1803
XII	nivôse	1	23	décembre	1803
XII	pluviôse	1	22	janvier	1804
XII	ventôse	1	21	février	1804
XII	germinal	1	22	mars	1804
XII	floréal	1	21	avril	1804
XII	prairial	1	21	mai	1804
XII	messidor	1	20	juin	1804
XII	thermidor	1	20	juillet	1804
XII	fructidor	1	19	août	1804
XII		1 ^o j. cpl.	18	septembre	1804
XII		5 ^o j. cpl.	22	septembre	1804

AN XIII

Le tableau de concordance de l'an XIII est semblable à celui de l'an VIII (tableau C), XIII étant substitué à VIII, dans la colonne (1), 1804 et 1805 à 1799 et à 1800 dans la colonne (6).

AN XIV

Le tableau de concordance de l'an XIV est semblable à celui de l'an VIII (tableau C), XIV étant substitué à VIII dans la colonne (1), 1805 à 1799 dans la colonne (6).

REVUES BELGES

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
« LE VIEUX LIÈGE ».

N° 124 — janvier-mars 1959.

La vie tumultueuse du comte Charles d'Argenteau, officier de l'empire et archevêque « en partibus » 1787-1870, par Georges de Froidecourt.

Introduit par la copie de l'acte de baptême de Charles d'Argenteau, cette excellente biographie retrace non seulement la vie prodigieusement intéressante de ce prélat, mais aussi la vie de la lignée d'Argenteau et de Mercy d'Argenteau.

Une madone du XVI^e siècle, par Charles Bury.

Histoire du sauvetage d'une statuette en bois, effectué par une jeune femme lorsque les soldats de Dumouriez avaient envahi le couvent des Clarisses en 1792.

Nous tenons à signaler à nos lecteurs que la Société Royale « Le Vieux Liège » a édité dans ses « Feuilles archéologiques » une très intéressante planchette consacrée à l'Eglise Saint-Jean L'Evangéliste à Liège et qui nous donne l'histoire et une très bonne description de cette église.

LES CAHIERS
DE JEAN TOUSSEUL.

N° 2 — avril-mai-juin 1959.

Revue de poésie et de littérature belge.

LE TIYRSE.

Nos 3-4 et 5 — mars-avril, mai et juin.

Revue d'art et de littérature éditée à Bruxelles.

LA VIE WALLONNE.

Revue trimestrielle — Tome XXXIII — N° 285 — 1^{er} trimestre 1959.

Charles Smulders (1863-1934) musicien et écrivain liégeois, par Louis Lavoye.

Monographie détaillée de la vie et des œuvres de cet artiste liégeois.

Les Liégeois jugés par le préfet Micoud d'Umons, par Marcel Florkin.

Le préfet Micoud fut pendant huit ans préfet du département de l'Ourthe, il estimait et aimait beaucoup les liégeois qui finirent par l'adopter aussi. Il apporta au pays de Liège de nombreuses réformes et une stimulation efficace de son développement industriel.

Notes et enquêtes.

Les herbettes ou branches loires dans le Namurois et le Brabant. — Rendez-nous notre petit Saint Georges.

Chronique Wallonne.

In memoriam :

Georges Petit (1879-1958).
Achille Petrus (1905-1959).

L'exposition d'art religieux du Hainaut. Les expositions des arts du Pen à Mons.

L'INTERMÉDIAIRE
DES GENEALOGISTES.

N° 78 bis — Décembre 1958.

La pierre de Jean de Vervy à Bourdon.

Les Bourgeois de Bruxelles, par J.-B. Homwaert.

N° 80 — Février 1959.

Amédée et Gustave Hamoir pionniers de l'industrie sucrière dans le Nord.

Biographie très intéressante.

Les Hamoir, très ancienne famille du Nord, étaient déjà connus en 1721.

Variations graphiques d'un nom de famille curieux : Sutfrouyelle.

de Locquenghien. — La branche cadette belge des Locquenghien.

N° 81 — mars 1959.

Etude généalogique sur la famille van der Heyden, de Ter Heyden et de Belderbusch, par G. van Gucht.

Les du Tomboy en Flandre, par René Goffin.

Contributions à la généalogie de la famille van Vaerenberg, par le Dr E. Spelkens.

LES DIALECTES BELGO-ROMANS.

N° 3 et 4 — Juillet, décembre 1958.

Deux dérivés du latin « mansus » : A.W. Masi et Mezy (toponyme), par J. Herbillon.

Dérivés anciens wallons en elle de noms de profession (2^e liste), par J. Herbillon.

La Philologie wallonne en 1957, par E. Legros et J. Herbillon.

LES CAHIERS BRUXELLOIS.

Revue trimestrielle d'histoire urbaine. — T. III — Fascicule IV — octobre-décembre 1958.

Les origines du couvent des Dames Blanches à Bruxelles, par Gœdting Ph.

Excellente histoire de la création de ce couvent et par la même occasion nous revoyons un peu de l'histoire de Bruxelles ville depuis le XIII^e jusqu'au XVIII^e siècle.

L'admission aux lignages de Bruxelles, par H.C. van Parijs (suite).

Procédure et preuves. — Le privilège au 19 juin 1375 et l'admission des échelons. — L'admission par le Lignage lui-même. — Les Lignages pendant le régime calviniste (1577-1585). — La réhabilitation. — Les commissaires aux preuves. — Au XVIII^e siècle, l'admission est en principe subordonnée à l'accord des sept Lignages. — Les pièces justificatives. — Une admission mal fondée, ne constitue pas titre pour l'avenir.

Bruxelles en Outremuse, par J. Duchesne-Guillénin.

Dans cet article l'auteur s'attache à démontrer, preuves à l'appui, que le premier « portrait d'une ville » n'est pas

l'aquarelle d'Innsbruck peinte par Durer, mais bien celui de la ville de Liège par les frères Van Eyck. Ce tableau devait avoir une postérité artistique. Il fut recopié plusieurs fois par des artistes célèbres, notamment par Valckenborgh, qui partant de ce tableau, a peint son fameux « paysage avec le château de Bruxelles » tableau qui se trouvait au musée de Berlin (aujourd'hui détruit).

ARDENNE ET FAMENNE.

Art - Archéologie - Histoire - Folklore. Revue trimestrielle — N° 4 — 1958.

Le clergé dans la clandestinité sous l'occupation française en Ardenne et en Famenne, par Ed. Guillaume.

Le Ben Dieu de Maka à La Roche en Ardenne, par L. Marquet.

La démolition des fortifications de Durbuy en 1675, par J. Bernard.

Fouilles et découvertes dans la province de Luxembourg.

Chronique des Cercles.

Echos.

Questions et réponses.

LA REVUE NATIONALE.

N° 307 — Mars 1959.

Numéro spécialement consacré au Congo.

Léopold II, serviteur de la Belgique et diplomate africain, par Albert Duchesne.

La vraie chasse en Afrique, par Antoine Matagne.

Le Lieutenant-Colonel Duwez, Président des Vétérans de l'Etat Indépendant du Congo, par Antoine Matagne.

Biographie très intéressante et très mouvementée de cet officier belge.

Gloires et Misères d'une grande époque, par Robert Merget.

N° 308 — Avril 1959.

Enquête sur la littérature en Belgique.

Quand les Italiens jonaient à Anvers un rôle prépondérant, par Albert de Burbure.

L'église protestante de Bruxelles (sous le premier empire) par E. M. Brackman.

Les cent jours vis par un Emigré (Les Drouaud de Premorel) par Adrien de Premorel.

La reine Hortense belle-fille et belle-sœur de l'Empereur, par André Duclère.

Quand Bonaparte visitait la chambre mortuaire du Pharaon, par Albert de Burbure.

Visage de Talleyrand, par Robert Merget. — N° 309 — Mai 1959.

Enquête sur la littérature en Belgique (suite).

Musées gantois — L'hôtel d'Ance — Steenhuyse, par Emile Foumon.

Flage de notre Compagnie des Indes

(Jugement d'un écrivain anglais), par Albert de Burbure.

Visages de Louis XIV, par Robert Merget.

Au Kivu, il y a 50 ans, par Antoine Matagne.

REVUES ÉTRANGÈRES

Nous tenons à attirer tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur le « Manuel de Folklore français contemporains » publié par le regretté folkloriste français, Arnold van Gennep et édité à Paris par les Editions Picard et cie. Cet excellent ouvrage est augmenté de nombreuses cartes et illustrations.

ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES.

Sixième année — N° 1 et 2.

Jeux de force et d'adresse dans les pays de France, par Pertev Boratav et Hélène Tremaud.

Introduction. — Salle d'accueil. — Classification générale des jeux. — Comparaisons. — Jeux et sports modernes. — Types de jeux.

Essais sur quelques techniques de l'art verbal traditionnel, par Ariane De Felice.

Notes et matériaux. — Chroniques. — Compte-rendus.

BULLETIN FOLKLORIQUE D'ILE DE FRANCE.

N° 4 — Octobre-décembre 1958.

Expositions de reliques et quêtes en faveur d'églises artésiennes et picardes au Moyen-Âge, par Pierre Hélot.

Rapports d'une chanson populaire faite par Marol et par Ronsard, par Marcel François.

Un mythe social parisien : La pipelette, par Charles Hodée.

Suite de cette très intéressante étude.

Autour d'un bi-centenaire : Une image de compagnon cloutier du devoir, par René Edeline.

La Flore populaire de l'île de France, par André Louis Mercier (suite).

N° 5 — Janvier-mars 1959.

Les ardoises de l'île de France, par Pierre Trigo.

Un mythe social parisien : la pipelette, par Adolphe Hodée (suite).

Travaux et jeux populaires au XIV^e siècle, par Roger Lecotté.

La flore populaire de l'île de France, par André Louis Mercier (suite).

REVUE DU NORD.

N° 160 — Octobre-décembre 1958.

Les chœurs successifs de l'ancienne abbaye d'Ham en Artois, par H. Bernard.

Article très intéressant bien documenté et enrichi de croquis et de nombreuses photos.

A propos d'inscriptions trouvées à Marquill en Artois, par J. Lestocquoy.

Découverte de très anciennes inscriptions mérovingiennes notamment celle de Sainte-Bertille, quelques pierres portant les épitaphes de trois abbés antérieurs aux invasions normandes et aussi une pierre brisée dite « Memorial des évêques ».

Les soulèvements de 54 dans le Nord de la Gaule et la veracité de César, par Jean Beaujeu.

La thèse de la « disjonction des faits » — Esquisse d'une mise au point.

L'enceinte du Bas Empire et l'histoire de la ville d'Amiens, par François Vasselle et Ernest Will.

Etude bien documentée avec croquis et plusieurs photographies.

L'exploration archéologique de Bavi. Les Stucs peints des cryptopartiques bavariens, par H. Bievel.

La cité des atrebates à l'époque romaine — Documents et problèmes, par E. Will.

Les limites de la cité. — L'occupation du sol. — Les villas — Les sépultures. — La vie économique — La religion. — L'histoire militaire.

Chronique.

Bulletin critique de l'historiographie néerlandaise en 1957.

Enquêtes et recherches
Le sel dans le pays de la Somme.

JOURNAL OF THE INTERNATIONAL FOLK MUSIC CONCIL.

Volume XI. — 1959.

La tradition du Yodel au Sud-Ouest du Congo belge, par Jean Noël Maquet.

Considérations sur le folklore musical italien dans ses rapports avec la structure sociale du pays, par Diego Carpitella.

Résidus Grégoriens et byzantins dans le chant des juifs d'Europe occidentale par Léo Levi.

Nos Miettes

LE COLLOQUE INTERNATIONAL SUR LE DEVELOPPEMENT HISTORIQUE DES GRANDES BIBLIOTHEQUES

Organisé par la Bibliothèque Royale de Belgique dans le cadre de la commémoration du quatrième centenaire de la fondation de la bibliothèque royale de Philippe II à Bruxelles, un colloque international sur le développement historique des grandes bibliothèques de manuscrits s'est tenu à Bruxelles les lundi 15 et mardi 16 juin 1959, dans les locaux de la Fondation Universitaire. Ouvrant la première journée d'études, M. H. LIEBAERS, conservateur en chef de la Bibliothèque royale, a souhaité la bienvenue aux participants étrangers, qui représentaient les Pays-Bas, la France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Suisse, le Grand-Duché de Luxembourg, l'Autriche et la Norvège. Il a souligné l'utilité de certaines expositions et a remercié les nombreuses institutions étrangères qui ont accordé le prêt de manuscrits enluminés à l'exposition de la Miniature flamande. M. F. MASAI, conservateur du Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque royale, précisait ensuite quelques points particuliers de l'histoire du Cabinet des Manuscrits et définissait les conditions de recherche que suppose l'étude scientifique des manuscrits médiévaux. Il rappelle que la Belgique, à l'instar de la France, vient de créer un Centre d'Archéologie et d'Histoire du Livre. M^{lle} J. VIEILLIARD, Directrice de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes de Paris, expose alors le programme de recherche du dit institut, qui a servi d'exemple au centre belge. M. A. VERNET, professeur à

l'Ecole des Chartes de Paris, évoque les problèmes suscités par les catalogues des bibliothèques médiévales, en particulier ceux de l'abbaye cistercienne de Pontigny. Il cède la tribune à M. G. I. LIEPINCX, professeur à l'Université de Leyde, qui parle des manuscrits de Juste Lipse conservés à la Bibliothèque de l'Université de Leyde. Il a découvert la reliure qui serait caractéristique des manuscrits ayant appartenu au célèbre érudit.

L'après-midi, les participants ont visité l'exposition de la Miniature flamande sous la direction de M. I. M. J. DELAISSE, conservateur adjoint au Cabinet des Manuscrits et organisateur de l'exposition. Le soir, ils ont assisté à un concert de musique bourguignonne donné à la Radiodiffusion nationale belge par l'ensemble « Pro Musica Antiqua ».

La seconde journée du Colloque s'est ouverte par l'annonce d'une découverte providentielle : l'acte authentique par lequel Philippe II créa la Bibliothèque royale des Pays-Bas en 1559, qu'on considérait comme perdu, vient d'être retrouvé dans les fonds des Archives générales du Royaume, à Bruxelles. M. F. WORMALD, professeur à l'Université de Londres, entretient alors l'auditoire des anciennes collections des rois d'Angleterre. Il arrive à la conclusion que les rois d'Angleterre, avant le XV^e siècle, ne souffraient en aucun cas de bibliomanie et ne ressentaient guère le besoin de posséder une bibliothèque. Ensuite Dom A. MUNDO, professeur au Collège Saint-Anselme à Rome, révèle les principaux trésors que recèlent les collections de manuscrits de Catalogne, entre autres de nombreuses pièces intéressant directement l'histoire des Pays-Bas. Ainsi l'abbaye de Montserrat possède un livre d'heures enluminé appartenant au célèbre Bréviaire Grimani conservé à la Marcienne, un des joyaux de

la miniature flamande. M. G. BILLANOVICH, professeur à l'Université de Milan, prend ensuite la parole pour exposer le rôle joué par les bibliothèques médiévales dans la naissance de l'humanisme en Italie. Ce mouvement de renaissance intellectuelle doit être situé un siècle plus tôt qu'on ne l'admet généralement. M. Billanovich illustre sa thèse par des exemples particulièrement probants, qui démontrent à suffisance l'activité philologique et littéraire des érudits padouans dès 1290. En outre, il prouve que ce n'est pas Boccace, mais bien l'érudite florentin Zanobi da Strada qui découvrit et emporta les trésors manuscrits du Mont-Cassin, répandant ainsi des copies de textes dont les manuscrits modèles sont aujourd'hui perdus. M. Billanovich insiste enfin sur l'intensité des importations de livres en Italie au XIV^e et XV^e siècles. M. B. BISCHOFF, professeur à l'Université de Munich, présente au Colloque le plan de son monumental catalogue paléographique des manuscrits latins du IX^e siècle, qui comprendra plus de 5.000 descriptions de manuscrits. Il précise les critères qui doivent permettre de dater et de localiser ceux-ci.

Le Colloque prend alors part à la Commémoration du X^e anniversaire de la Commission interuniversitaire du Microfilm, près le F.N.R.S. M. M. FRESON, secrétaire du Fonds National de la Recherche Scientifique, expose les grandes lignes de l'organisation de la Commission et fait le bilan de son activité au cours des dix années écoulées : plus de 1.300.000 documents ont été photographiés ou microfilmés et peuvent être à tout moment mis à la disposition des chercheurs belges. Les documents reproduits intéressent l'histoire, la philologie et l'histoire de l'art de notre pays.

Le Colloque entendit pour terminer un exposé de M. R. GAGNEBIN, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de

Genève, qui évoqua la création de cette bibliothèque sous la Réforme, en 1536. Il donna un aperçu des richesses de la collection et présenta, au moyen de projections en couleurs, les plus beaux manuscrits enluminés de la Bibliothèque de Genève.

L'après-midi, les participants ont visité soit le Musée Plantin-Moretus, à Anvers, sous la direction de M. L. VOET, conservateur, soit les nouveaux bâtiments de la nouvelle bibliothèque nationale de Bruxelles, où ils ont été guidés par M. J. LAMBERT, conservateur-adjoint à la Bibliothèque royale. Un dîner a réuni une dernière fois les participants qui ont entendu un message de M. H. LIEBBAERS. Celui-ci a souligné l'importance des réunions internationales pour les progrès de la recherche scientifique et a insisté sur le rôle important dévolu à Bruxelles pour la réalisation de telles rencontres. M. G. HOFMANN, président de la Fédération internationale des Associations de Bibliothécaires et directeur général de la Bibliothèque Nationale de Belgique, a remercié les organisateurs au nom des participants étrangers.

FOUILLES A DIEST

Le Service des Fouilles de l'Institut royal du Patrimoine vient de terminer une campagne de fouilles dans le parc de Diest. Les recherches ont permis la découverte d'une massive tour de défense des X^e-XI^e siècles, autour de laquelle la « motte » a été élevée. Il s'agit de la première fortification, de caractère domanial, de la ville. Devant la tour, a été aménagée plus tard une place d'armes entourée d'un mur et d'un fossé. Au XIV^e siècle, on y a adjoint un château.

Il est peu probable que l'on dégage la tour qui pourrait cependant former un site touristique important dans le parc.

Nous reparlerons ultérieurement de ces fouilles.